



Kreis- u. Stadtmuseum
Haldensleben

La. 117. XV RB

Ex. S. H.
Meß.
J. Schlemmer
R. P. A. 1700.
7. 1700



LES
OEUVRES

DE MONSIEUR

MOLIERE.

TOME I.

EDITION NOUVELLE,

Enrichie de Figures en taille-douce; & aug-
mentée des OEuvres Posthumes.



& AMSTERDAM,

Chez J A Q U E S L E J E U N E,

M. DC. LXXXIV.

Pieces contenues en ce

PREMIER VOLUME.

L'ESTOURDY.

LE DEPIT AMOUREUX.

LES PRECIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE, ou LE COCU IMANAIRE.

LES FACHEUX.

REMERCIEMENT
A U R O Y.

Vostre paresse enfin me scandalise,
Ma Muse obéissez-moy ;
Il faut ce matin , sans remise ,
Aller au lever du Roy :
Vous sçavez bien pourquoy ,

Et ce vous est une honte ,
De n'avoir pas esté plus prompte ,
A le remercier de ses fameux bien-faits :
Mais il vaut mieux tard que jamais ;
Faites donc vostre conte ,
D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.
Gardez-vous bien a'estre en Muse bastie ;
Un air de Muse est choquant dans ces lieux :
On y veut des objets à réjouir les yeux ,
Vous en devez estre avertie ,
Et vous ferez vostre cour beaucoup mieux ;
Lors qu'en Marquis vous serez travestie.
Vous sçavez ce qu'il faut pour paroistre Mar-
quis ;
N'oubliez rien de l'air , ny des habits :
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix ;
Que le rabat soit des plus grands volumes ,
Et le pourpoint des plus petits :
Mais sur tout je vous recommande
Le Manteau a'un ruban sur le dos retroussé :
La galanterie en est grande ,

REMERCIEMENT

Et parmi les Marquis de la plus haute bande,
C'est pour estre placé.

Avec vos brillantes hardes,
Et vostre ajustement,
Faites tout le trajet de la Salle des Gardes,
Et vous peignant galamment,
Portez de tous costez vos regards brusque-
ment,

Et ceux que vous pourrez connoistre,
Ne manquez pas a'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent estre;
Cette familiarité
Donne, à quinconque en use, un air de qualité.

Gratez du peigne à la porte
De la Chambre du Roy.
Ou si, comme je prévoiy,
L'apresse s'y trouve forte,
Montrez de loin vostre chapeau,
Ou montez sur quelque chose,
Pour faire voir vostre muzeau,
Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel,
Monsieur l'Huissier pour le Marquis un tel.
Fettez-vous dans la foule, & tenez du
notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quar-
tier,
Pressez, poussez, faitesle Diable

Pour

A U R O Y.

Pour vous mettre le premier :
Et quand même l'Huissier ,
A vos desirs inexorable ,
Vous trouveroit en face un Marquis
ble ,

Ne demordez point pour cela ,
Tenez toujours ferme là ;
A déboucher la porte il iroit trop du ve,
Faites qu'aucun n'y puisse penetrer ,
Et qu'un soit obligé de vous laisser entrer ,
Pour faire entrer quelqu'autre .

Quand vous serez entré , ne vous relâchez
pas ;

Pour assieger la chaise , il faut d'autres com-
bats :

Tâchez d'en estre des plus proches ,
En y gagnant le terrain pas à pas ;
Et si des assiegeans le prévenant amas
En boucke toutes les approches ,
Prenez le party doucement ,
D'attendre le Prince au passage :
Il connoistra vostre visage ,
Malgré vostre déguisement .
Et lors , sans tarder davantage ,
Faites-luy vostre compliment .

Vous pourriez aisément l'étendre ,
Et parler des transports , qu'en vous font é-
clater ,
Les surprenants bien-faits , que sans les me-
riter ,

REMERCIEMENT AU ROY.

main sur vous daigne répandre,
nouveaux efforts, où s'en va vous por-
ter
de cet honneur où vous n'osiez pre-
tendre ;
ire comme vos desirs
après ses bontez, qui n'ont point de pa-
reilles.
mployer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs
out vostre art & toutes vos veilles ;
Et là-dessus luy promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec :
Les Muses sont de grandes prometteuses.
Et comme vos Sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec :
Mais les Grands Princes n'aiment gueres
Que les complimens qui sont courts ;
Et le nostre sur tous a bien d'autres affaires,
Que d'écouter tous vos discours.
La louange & l'encens n'est pas ce qui le tou-
che,
Dés que vous ouvrirez la bouche
Pour luy parler de grace, & de bien-fait,
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez
dire,
Et se mettant doucement à sourire,
D'un air, qui sur les cœurs fait un charmant
effet,
Il passera comme un trait,
Et cela vous doit suffire,
Voilà vostre compliment fait.



L'ESTOURDY.

E
S
L
E
V
M
C
E
Q
L

D
P
L

E
D

H
E
V



ESTORDY



L'ESTOURDY

OU

LES CONTRETEMPS.

COMEDIE.

Par J. B. P. MOLIERE.



Survanla Copieimprimé

A P A R I S,

M. D C. LXXXIII.

L'ESTOURDY

OU

LES CONTRAITEMPS

COMEDIE

Par J. B. P. Moliere



Imprimé chez la Citoyenne Lesclapart

PARIS

M. D. C. C. C. C.

S
L
V
L
O
H
E
I
I
F
I
E
L
L
I
E
Y

Ch
S
C
I
I
dign
anci
pui
pay
part





A MESSIRE

M E S S I R E

ARMAND JEAN

DE RIANTS,

Chevalier, Baron de Riverey, Seigneur
de la Galleherre, Oudangeau, & autres
Lieux, Conseiller du Roy en tous ses
Conseils, & Procureur de sa Majesté
au Chastelet, Prevosté & Vicomté de
Paris.



MON SIEUR,

Après avoir long-temps cherché quelque chose qui fust
digne de vous estre offerte, pour ne pas laisser eschaper
aucune occasion de vous témoigner mes respects, & qui
pust en même temps faire connoistre à tout le monde que
j'ay essayé de rendre à vostre merite quelques marques
particulieres de mon zele; j'ay crû que vous ne des-

A 2

voiriez

E P I S T R E.

voüriez pas l'Estourdy ou les Contre-temps, quand vous scaurez, que c'est un Estourdy tout couvert de gloire, de s'estre fait admirer par la plus galante Cour du Monde, & qui a receu des avantages, que de plus prudents que luy se tiendroient glorieux d'avoir pu meriter; toutes ces choses-là font voir qu'il y a de la difference entre luy, & ceux qui portent son nom; neanmoins je crains qu'il ne perde aujourdhuy la haute reputation qu'il s'est acquise, quand on scaura qu'il vient à Contre-temps se presenter à vous, & vous divertir des grandes & serieuses Occupations que vous donne l'illustre Charge que vous possédez, & qui demande que vous ayez soin de la plus celebre Ville de la Terre: Vous le faites, MONSIEUR, avec tant d'aplandissement, & vous vous aquitez de cette Charge avec tant de gloire, que le Prince & les peuples en sont également satisfaits; aussi chacun sçait-il que vous marchez sur les traces de vos Illustres Ayeuls, dont la Memoire ne perira jamais. Oüy, MONSIEUR, l'on se souviendra toujours de ce Denu de Riants, dont vous sortez, qui s'aquita si dignement pour luy, & pour tout le Monde, de la Charge d'Avocat General, & de President au Mortier, qu'il possedoit dans le premier Parlement de France, & qui obligea cette Auguste Compagnie de faire voir combien elle l'avoit toujours estime, lors qu'estant priée par ses Parens de se trouver aux honneurs funebres que l'on luy devoit rendre; elle répondit, par l'organe de son premier President, Qu'elle estoit bien marrie du trépas d'un Personnage de si grand sçavoir, & de si grande vertu, & qu'elle luy rendroit tout l'honneur qu'elle luy devoit. Après cela, MONSIEUR, l'on peut juger de la veneration que l'on a en France pour vostre Nom, & si sôûtenant, comme vous faites, l'éclat & la gloire de vos Ancestres, je ne dois pas craindre de passer pour temeraire, en voulant faire vostre

Pané

EPISTRE,

Panegyrique. L'on sçait assez que leurs grandes actions
& les vostres, me fouroient trop de matiere, s'il
m'estoit permis de l'entreprendre; mais les voulant lais-
ser à d'autres plus capables de les décrire, Je seray
satisfait, si je puis vous persuader que je suis, plus que
personne du monde,

M O N S I E U R,

Vostre tres-humble,
& tres-obeissant
serviteur,

B A R B I N.

ACTEURS.

LELIE, fils de Pandolfe.
CELIE, esclave de Trufaldin.
MASCARILLE, valet de Lelie.
HYPOLITE, fille d'Anselme.
ANSELME, vicillard.
TRUFALDIN, vicillard.
PANDOLFE, vicillard.
LEANDRE, fils de famille.
ANDRE'S, crû Egyptien.
ERGASTE, Valet.
UN COURIER.
Deux Troupes de Masques.

La Scene est à Messine.



L'ESTOURDY
OU
LES CONTRETEMPS,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

LELIE.



Eb bien ! Leandre, hé bien ! il faudra
contester ?

Nous verrons de nous deux qui pour-
ra l'emporter ;

Qui dans nos soins communs pour ce
jeune miracle ,

Aux vœux de son Rival portera plus d'obstacle.
Preparez vos efforts, & vous defendez bien,
Seur que de mon coste je n'espargneray rien.

SCENE II.

LELIE, MASCARILLE,

LELIE.

AH ! Mascarille.

A 4

M A.

5 L'ESTOURDY,
MASCARILLE.

Quoy?

LELIE.

Voicy bien des affaires,

J'ay dans ma passion toutes choses contraires:
Leandre aime Celie, & par un trait fatal,
Malgré mon changement, est toujours mon rival,

MASCARILLE.

Leandre aime Celie!

LELIE.

H'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé! oüy, tant pis, c'est là ce qui m'afflige;
Toutefois j'aurois tort de me desesperer,
Puisque j'ay ton secours, je puis me rassurer,
Je sçay que ton esprit en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui luy fust difficile,
Qu'on te peut appeller le Roy des serviteurs,
Et qu'en toute la terre.....

MASCARILLE.

Hé, trêve de douceurs?

Quand nous faisons besoin nous autres miserables,
Nous sommes les chers & les incomparables,
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouier de coups.

LELIE.

Ma foy; tu me fais tort avec cette investive;
Mais enfin discourons un peu de ma captive,
Dy si les plus cruels & plus durs sentimens
Ont rien d'impenetrable à des traits si charmans:
Pour moy, dans ses discours, comme dans son vi-
sage,

Je voy pour sa naissance un noble témoignage,
Et je croy que le Ciel dedans un rang si bas,
Cache son Origine, & ne l'en tire pas.

M A

C O M E D I E.

M A S C A R I L L E.

Vous estes Romanesque avecque vos chimeres ;
 Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ,
 C'est Monsieur vostre pere, au moins à ce qu'il dit,
 Vous sçavez que sa bile assez souvent s'aigrit,
 Qu'il peste contre vous d'une belle maniere,
 Quand vos deportemens luy blessent la visiere;
 Il est avec Anselme en parole pour vous,
 Que de son Hippolite on vous fera l'espoux ,
 S'imaginant que c'est dans le seul mariage
 Qu'il pourra rencontrer dequoy vous faire sage.
 Et s'il vient à sçavoir que rebutant son choix
 D'un objet inconnu vous recevez les loix .
 Que de ce fol amour la fatale puissance
 Vous soutrait au devoir de vostre obeissance,
 Dieu sçait quelle tempeste alors éclatera,
 Et de quels beaux sermons on vous réglera.

L E L I E.

Ah! trêve, je vous prie, à vostre Rhetorique.

M A S C A R I L L E.

Mais vous, trêve plustost à vostre Politique,
 Elle n'est pas fort bonne, & vous devriez tascher.... ?

L E L I E.

Sçais tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fascher ?
 Que chez moy les avis ont de tristes salaires !
 Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

M A S C A R I L L E.

Il se met en courroux ! tout ce que j'en ay dit,
 N'estoit rien que pour rire, & vous sonder l'esprit ?
 D'un censeur de plaisirs ay-je foit l'encolure ?
 Et Mascarille est-il ennemy de nature ?
 Vous sçavez le contraire, & qu'il est tres-certain,
 Qu'on ne peut me taxer que d'esre trop humain.
 Moquez vous des sermons d'un vieux barbon de
 pere ;

Poussez vostre bidet, vous dis-je, & laissez faire ;
 Ma foy j'en suis d'avis, que ces penards chagrins,

A S.

N O U S.

10 L'ESTOURDY,
Nous viennent éourdir de leurs contes badins,
Et vertueux par force, éperent par envie,
Oser aux jeunes gens les plaints de la vie.
Vous sçavez mon talent, je m'offre à vous servir.

LELIE.

Ah! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste, mon amour, quand je l'ay fait parestre,
N'a point esté mal veu des yeux qui l'ont fait naistre,
Mais Leandre à l'instant vient de me déclarer
Qu'a me ravir Celie il se va preparer.
C'est pourquoy dépefchons, & che. che dans ta teste
Les moyens les plus prompts d'en faire ma con-
queste.

Trouve ruses, desfour, fourbes, inventions,
Pour frustrer un rival de ses pretentions.

MASCARILLE.

Laissez moy quelque temps rêver à cette affaire.
Que pour ois-je inventer pour ce coup necessaire?

LELIE.

Hé bien? le stratageme?

MASCARILLE.

Ah! comme vous courez!

Ma cervelle toujours marche à pas meurez.
J'ay trouvé v'ostre fait, il faut.... non, je m'abuse;
Mais, si vous allicz.....

LELIE.

Où?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.

J'en songeois une.

LELIE.

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.

Mais ne pourriez vous pas?.....

LELIE.

Quoy?

MA

COMEDIE. II
MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anselme.

LELIE.

Et que luy puis-je dire ?

MASCARILLE.

Il est vray, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne çay.

LELIE.

C'en est trop à la fin ;

Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
A chercher les biens que nous devons trouver ;
Et pourrions par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous devienne & vous brave.
De ces Egyptiens qui la naient icy,
Trufaldin qui la garde est que que foucy,
Et trouvant son argent qu'ils luy font trop attendre,
Je çay bien qu'il seroit tres-ravy de la vendre :
Car enfin en vray laire il a toujours vesçu,
Il se feroit fesser, pour moins d'un quart d'esçu ;
Et l'argent est le Dieu que sur tout il revere :
Mais le mal c'est.....

LELIE.

Quoy ? c'est ?

MASCARILLE.

Que Monsieur vostre pere

Est un autre vilain qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez bien manier les ducats :
Qu'il n'est point de ressort qui pour vostre ressource,
Peu, faire maintenant ouvrir la moindre bourse :

A. 6

Maia.

12 L'ESTOURDY,
Mais tâchons de parler à Celie un moment,
Pour sçavoir là-dessus quel est son sentiment.
La fenestre est icy.

LELIE.
Mais Trufaldin pour elle,
Fait de nuist & de jour exacte sentinelle ;
Prends garde.

MASCARILLE,
Dans ce coin demeurons en repos.
O ! bon-heur ! la voilà qui paroist à propos.

SCENE III.

LELIE, CELIE, MASCARILLE.

LELIE.
AH ! que le Ciel m'oblige, en offrant à ma veuë
Les celestes attraits dont vous estes pourveü !
Et, quelque mal cuisant que m'ont causé vos yeux,
Que je prens de plaisir à les voir en ces lieux !

CELIE.
Mon cœur qu'avec raison, vostre discours estonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne ;
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurez que c'est sans mon congé.

LELIE.
Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une
injure,
Je mets toute ma gloire à cherir ma blessure,
Et....

MASCARILLE.
Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut ;
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut ;
Profitez mieux du temps, & sçachons vite d'el.
Ce que...

TRUFALDIN *dans la maison.*
Celie,

M. A.

COMEDIE.
MASCARILLE.

Hé bien ?

LELIE.

O! rencontre cruelle.

Ce mal-heureux vieillard devoit-il nous troubler!

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous; je sçauray luy parler.

SCENE VI.

TRUFALDIN, CELIE, MASCARILLE,
& LELIE retiré dans un coin.

TRUFALDIN.

Que faites-vous dehors? & quel loin vous talonne,
Vous à qui je deffens de parler à personne?

CELIE.

Autrefois j'ay connu cet honneste garçon;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le Seigneur Trufaldin?

CELIE.

Ouy, luy même.

MASCARILLE.

Monfieur, je fuis tout voftre, & ma joye est extrême,
De pouvoit faluër en toute humilité,
Un homme dont le nom est par tout fi vanté.

TRUFALDIN.

Tres-humble ferviteur.

MASCARILLE.

L'incommode peut-estre;

Mais je l'ay veü ailleurs, où m'ayant fait connoître,
Les grans talens qu'elle a pour sçavoir l'avenir,
Le voulois sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoy! te mèlerois-tu d'un peu de diablerie?

CELIE.

Non, tout ce que je sçay n'est que blanche magie.

A 7

M A 7

Voicy donc ce que c'est. Le Maistre que je fers,
 Languit pour un objet qui le tient dans ces fers;
 Il auroit bien voulu du feu qui le devore
 Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;
 Mais un dragon veillant sur ce rare threfor
 N'a pû, quoy qu'il ait fait, le luy permettre encor.
 Et, ce qui plus le gésne & le rend miserable,
 Il vient de découvrir un rival redoutable;
 Si bien que, pour sçavoir si ses soins amoureux,
 Ont sujet d'esperer quelque succès heureux,
 Je viens vous consulter, leur que de vostre bouche,
 Je puis apprendre au vray le secret qui nous touche.

C E L I E.

Sous quel Astre ton Maistre a-il receu le jour.

M A S C A R I L L E.

Sous un Astre à jamais ne changer son amour.

C E L I E.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
 La science que j'ay m'en peur assez instruire;
 Cette fille a du cœur, & dans l'adversité,
 Elle sçait conserver une noble fierté,
 Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
 Les secrets ser timens qu'en son cœur on fait naître;
 Mais je les sçay comme elle, & d'un esprit plus doux,
 Je vais en peu de mots vous les découvrir tous.

M A S C A R I L L E.

O! merveilleux pouvoir de la vertu magique!

C E L I E.

Si ton Maistre en ce point de confiance se pique,
 Et que la vertu seule anime son dessein,
 Qu'il n'apprehende pas de soupirer en vain;
 Il a lieu d'esperer, & le fort qu'il veut prendre
 N'est pas soud aux traitez, & voudra bien se rendre.

M A S C A R I L L E.

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur
 Difficile à gagner.

C. E.

COMEDIE.

15

CELIE.

C'est là tout le malheur.

MASCARILLE.

Au diable le fascheux qui toujours nous éclaire.

CELIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LELIE *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin ! de vous inquieter,
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter ;

Et je vous l'envoyois ce serviteur fidelle,

Vous offrir mon service, & vous parler pour elle,

Donc je vous veux dans peu payer la liberté.

Pourveu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE.

La peste soit la beste.

TRUFALDIN.

Ho ! ho ! qui des deux croire !

Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monfieur, ce galant homme a le cerveau blessé ;

Ne le sçavez-vous pas ?

TRUFALDIN.

Je sçay ce que je sçay ;

J'ay crainte icy dessous de quelque manigance :

Reutrez, & ne prenez jamais cette licence :

Et vous, filous fieffez, ou je me romps fort,

Mettez pour me jouër vos flutes mieux d'accord.

MASCARILLE.

C'est bien fait ; je voudrois qu'en cor sans flatterie,

Il nous eust d'un baston chargez de compagnie ;

A quoy bon se montrer ; & comme un Etouray,

Me venir dementir de tout ce que je ay ?

LELIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Ouy, c'estoit fort s'entendre ;

Mais quoy, cette action ne me doi point surprendre,

Vous

16. L'ESTOURDY,
Vous estes si fertile en pareils Contretemps,
Que vos escarts d'esprits n'estonnent plus les gens.

L E L I E.

Ah! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable,
Le mal est-il si grand qu'il soit irreparable?
Enfin, si tu ne mets Celie entre mes mains,
Songe au moins de Leandre à rompre les desseins,
Qu'il ne puisse acheter avant moy cette belle.
De peur que ma presence encor soit criminelle,
Je te laisse.

M A S C A R I L L E.

Fort bien. A dire vray, l'argent
Seroit dans nostre affaire un seur & fort agent;
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

S C E N E V.

A N S E L M E, M A S C A R I L L E.

A N S E L M E.

P Ar mon chef, c'est un siecle étrange que le nostre!
L'en suis confus; jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'huy, quelque soin qu'on em-
plove,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joye,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement;
L'argent dans une bourse entre agreablement;
Mais le teime venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent a nous
prendre;
Baste ce n'est pas peu que deux mille francs d'us,
Depuis deux ans entiers me soient enfin rendus;
Encor est-ce un bon-heur.

M A S C A R I L L E.

O! Dieu, la belle proye
A tirer en volant! chut; il faut que je voye.

Si

COMEDIE.

17.

Si je pourrois un peu de près le caresser.
 Je sçay bien les discours dont il le faut bercer.
 Je viens de voir, Anselme.....

ANSELME.

Et qui ?

MASCARILLE.

Vostre Neveu.

ANSELME.

Que dit-elle de moy cette gente assassine ?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de fiâme.

ANSELME.

Elle ?

MASCARILLE.

Et vous aime tant.

Que c'est grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content ?

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrete ne meure ;
 Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
 Quand est ce que l'hymen unira nos deux cœurs ?
 Et que tu daigneras esteindre mes ardeurs ?

ANSELME.

Mais pourquoy jusqu'icy me les avoir celées ?

Les filles, par ma foy, sont bien dissimulées !

Mascarille, en offer, qu'en dis tu ? quoy que vieux,

Pay de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oüy, vrayment, ce visage est encor fort mettable ;

S'il n'est pas des plus beaux, il est des agreables.

ANSELME.

Si bien donc.....

MASCARILLE.

Si bien donc quelle est sorte de vous,

Ne vous regarde plus.....

A N-

L'ESTOURDY.

ANSELME.

Quoy?

MASCARILLE.

Que comme un espoux;

Et vous veut.....

ANSELME.

Et me veut....

MASCARILLE.

Et vous veut, quoy qu'il tienne,

Prendre la bourse.

ANSELME.

La?

MASCARILLE.

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah! je t'entends. Vien ça, lors que tu la verras,
Vante luy mon merite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moy faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel te conduise,

ANSELME.

Ah! vrayment je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toy m'accuser de froideur;
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre present recompenser ton zele;
Tien, tu te souviendras....

MASCARILLE.

Ah! non pas, s'il vous plaist.

ANSELME.

Laissez moy.

MASCARILLE.

Point du tout, j'agis sans interest.

A. N.

ANSELME.

Je le ſçay ; mais pourtant ...

MASCARILLE.

Non, Anfelme, vous diſ-je ;

Je ſuis homme d'honneur, cela me defoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Maſcarille.

MASCARILLE.

O ! long diſcours !

ANSELME.

Je veux

Regaler par tes mains cet objet de mes vœux ;

Et je vais te donner dequoy faire pour elle

L'achâr de quelque bague, ou telle bagatelle

Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laiffez voſtre argent,

Sans vous mettre en ſoucy, je feray le preſent ;

Et l'on m'a mis en main une bague à la mode.

Qu'après vous payerez ſi cela l'accommode.

ANSELME.

Soit, donne la pour moy ; mais ſur tout fay ſi bien,

Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir ſien.

SCENE VI.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE.

A Qui la bourſe ?

ANSELME.

Ah ! Dieux, elle m'eſtoit tombée,

Et j'aurois après crû qu'on me l'eût dérobée ;

Je vous ſuis bien tenu de ce ſoin obligéart,

Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon
argent :

Je vay m'en deſcharger au logis tout à l'heure.

M A

L'ESTOURDY,
MASCARILLE.

C'est estre officieux, & tres-fort, ou je meure.

LELIE.

Ma-foy, sans moy, l'argent estoit perdu pour luy.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'huy
D'un jugement tres-rare, & d'un bonheur extreme
Nous avancerons fort, continuez de même.

LELIE.

Qu'est-ce donc ? qu'ay-je fait ?

MASCARILLE.

Le sot, en bon François,

Puisque je puis le dire, & qu'enfin je le dois.

Il sçait bien l'impuissance où son pere le laisse,

Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement nous
presse ;

Cependant quand je tente un coup pour l'obliger,

Dont je cours moy tout seul la honte & le danger.

LELIE.

Quoy ! c'estoit !.....

MASCARILLE.

Oüy, bourreau, c'estoit pour la captive,

Que j'attrapois l'argent dont vostre soin nous prive.

LELIE.

S'il est ainsi, j'ay tort ; mais qui l'eust deviné ?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, estre bien raffiné.

LELIE.

Tu me devois par signe advertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oüy, je devois au dos avoir mon luminaire ;

Au nom de Jupiter, laissez nous en repos,

Et ne nous chantez plus d'impertinans propos ;

Un aurre après cela quitteroit tout peut-estre ;

Mais j'avois medité tantost un coup de maistre,

Dont tout presentement je veux voir les effets,

A la charge que si.....

LE.

L E L I E.

Non, je te le promets,

De ne me mesler plus de rien dire, ou rien faire.

M A S C A R I L L E.

Allez donc, vostre veuë excite ma colere.

L E L I E.

Mais sur tout haste toy, de peur qu'en ce dessein...

M A S C A R I L L E.

Allez, encor un coup, j'y vay mettre la main.

Menons bien ce projet, la fourbe fera fine,

s'il faut qu'elle succede ainsi que j'imagine.

Allons voir... bon, voicy mon homme justement.

S C E N E V I.

P A N D O L F E, M A S C A R I L L E.

M A S C A R I L L E.

Monsieur.

M A S C A R I L L E.

Monsieur.

P A N D O L F E.

A parler franchement,

Je suis mal satisfait de mon fils.

M A S C A R I L L E.

De mon maistre?

Vous n'estes pas le seul qui se plaigne de l'estre:

Sa mauvaïse conduite insupportable en tout,

Met à chaque moment ma patience à bout.

P A N D O L F E.

Je vous croirois pourtant assez d'intelligence

Ensemble.

M A S C A R I L L E.

Moy? Monsieur, perdez cette croyance;

Toujours de son devoir je tâche à l'advertir:

Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir.

A l'heure même encor nous avons eu querelle,

Sur l'hymen d'Hypolite; où je le voy rebelle;

Où

Où par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offencer le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle !

MASCARILLE.

Oüy, querelle, & bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien : car j'avois la pensée.
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appuy.

MASCARILLE.

Moy ! voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée.

Si mon intégrité vous estoit confirmée ;

Je suis auprès de luy gagé pour serviteur.

Vous me voudriez encor payer pour Precepteur :

Ouy, vous ne pourriez pas luy dire davantage.

Que ce que je luy dis, pour le faire estre sage

Monheur, au nom de Dieu, luy fay-je assez souvent,

Cessez de vous laisser conduire au premier vent,

Reglez-vous. Regardez l'honneste homme de pere

Que vous ayez au Ciel, comme on le considère ;

Cessez de luy vouloir donner la mort au cœur,

Et comme luy, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

MASCARILLE.

Répondre ? des chansons, dont il me vient confondre.

Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,

Il ne tienne de vous des semences d'honneur ;

Mais la rai'on n'est pas maintenant la maîtresse :

Si je pouvois parler avecque hardiesse,

Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort
S'il estoit découvert ; mais à vostre prudence

Je puis le confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sçachez donc que vos vœux sont trahis,
Par l'amour qu'une esclave imprime à vostre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé, mais l'action me touche,
De voir que je l'apprenne encore par sa bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident.....

PANDOLFE.

Vrayment je suis ravy de cela.

MASCARILLE.

Cependant

A son devoir, sans bruit, desirez-vous le rendre ?

Il faut.... j'ay toujours peur qu'on nous vienne sur-
prendre :

Ce seroit fait de moy s'il sçavoit ce discours.

Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,

Acacheter soudement l'esclave idolatrée,

Et la faire passer en une autre contrée.

Anseme a grand apcez auprez de Trufaldin ;

Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin :

Après, si vous voulez en mes mains la remettre ;

Je connois des marchands, & puis bien vous pro-
mettre,

D'en retirer l'argent qu'elle pourra couster :

Et malgré vostre fils de la faire écarter.

Car enfin si l'on veut qu'à l'hymen il se range,

A cet amour naissante il faut donner le change ;

Et de plus, quand bien même il seroit resolu,

Qu'il auroit pris le jour, que vous avez voulu :

Cet autre objet pouvoit réveiller son caprice,

Au mariage encor peut porter prejudice.

PANDOLFE.

C'est tres-bien raisonné ; ce conseil me plaît fort ;

Je

Je vois Anfelme, va; je m'en vay faire effort,
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

M A S C A R I L L E.

Bon, allons avertir mon Maistre de cecy;
Vive la fourberie, & les fourbes aussi.

S C E N E VIII.

HYPOLITE, MASCARILLE.

Ouy, traistre, c'est ainsi que tu me rends service;
Je viens de tout entendre, & voir ton artifice;
A moins que de cela l'eusse-je soupçonné!
Tu couches d'imposture, & tu m'en as donné!
Tu m'avois promis, lasche, & j'avois lieu d'attendre,
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Leandre;
Que du choix de Lelie, où l'on veur m'obliger,
Ton adresse & tes soins scauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere?
Et cependant icy-tu fais tout le contraire:
Mais tu r'abuseras, je sçais un seur moyen,
Pour rompre cet achapt où tu poustles si bien;
Et je vais de ce pas....

M A S C A R I L L E.

Ah! que vous estes prompte!
La mouche tout d'un coup à la teste vous monte;
Et, sans considerer s'il a raison, ou non,
Vostre esprit contre moy fait le petit demon.
J'ay tort, & je devois sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vray, puis qu'ainsi l'on m'outrage.

H Y P O L I T E.

Par quelle illusion penses-tu m'ebloüir.
Traistre, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr.

M A S C A R I L L E.

Non; mais il faut sçavoir que tout cet artifice

Ne va directement qu'à vous rendre service :
 Que ce conseil adroit qui semble estre sans fard ,
 Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard :
 Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Celie ,
 Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lelie :
 Et faire que l'effet de cette invention
 Dans le dernier excez portant sa passion ,
 Anselme rebute de son pretendu gendre ,
 Puisse tourner son choix du costé de Leandre .

H Y P O L I T E .

Quoy ! tout ce grand projet qui m'a mise en cour-
 roux ,

Tu l'as formé pour moy, Mascarille !

M A S C A R I L L E .

Ouy, pour vous.

Mais puisqu'on reconnoist si mal mes bons offices,
 Qu'il me faut de la sorte esluyer vos caprices ,
 Et que, pour recompense, on s'en vient de hauteur
 Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
 Je m'en vais reparer l'erreur que j'ay commise,
 Et dès ce même pas rompre mon entreprise.

H Y P O L I T E , *Parrestant.*

Hé ! ne me traite pas si rigoureusement,
 Et pardonne aux transports d'un premier mouve-
 ment.

M A S C A R I L L E .

Non, non, laissez-moy faire, il est en ma puissance,
 De détourner le coup qui si fort vous offence.
 Vous ne vous plaindrez point de mes soins desor-
 mais :

Ouy, vous aurez mon maistre, & je vous le promets,

H Y P O L I T E .

Hé ! mon pauvre garçon, que ta colere cesse ;
 J'ay mal jugé de toy, j'ay tort, je le confesse :

Tirant sa bourse.

Mais je veux repater ma faute avec cecy.
 Pourrais-tu te resoudre à me quitter ainsi ?

B

M A S

Non, je ne le sçaurois, quelque effort que je fasse :
Mais vostre promptitude est de mauuaise grace.
Aprenez, qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en
l'honneur.

HYPOLITE.

Il est vray, je t'ay dit de trop grosses injures ;
Mais que ces deux Louis guerissent tes blessures.

MASCARILLE.

Hé ! tout cela n'est rien, je suis tendre à ces coups :
Mais déjà je commence à perdre mon courroux.
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HYPOLITE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose ?
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succez que tu dis ?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des espines ;
J'ay des ressorts tout prests pour diverses machines ;
Et quand ce stratageme à nos vœux manqueroit ,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HYPOLITE.

Croy qu'Hypolite au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'esperance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HYPOLITE.

Ton maistre te fait signe, & veut parler à toy ;
Je te quitte : mais songe à bien agir pour moy.

SCENE IX.

MASCARILLE, LELIE.

LELIE.

Que diable fais-tu là ? tu me promets merveille ;
Mais ta lenteur d'agir est pour moy sans pareille.
Sans que mon bon genie au deuant m'a poussé.

Déjà

Déjà tout mon bonheur eust esté renversé.
 C'estoit fait de mon bien, c'estoit fait de ma joye,
 D'un regret eternal je devenois la proye ;
 Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
 Anselme avoit l'esclave, & j'en estois frustré,
 Il l'emmenoit chez luy, mais j'ay pare l'atteinte,
 J'ay detourné le coup, & tant fait, que par crainte
 Le pauvre Trufaldin l'a retenuë.

M A S C A R I L L E.

Et trois ;

Quand nous serons à dix, nous serons une croix,
 C'estoit par mon adresse, ô cervelle incurable,
 Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable,
 Entre mes propres mains on la devoit livrer ;
 Et vos soins endiablez nous en viennent lever ;
 Et puis pour vostre amour je m'emploirois encore ?
 J'aymeroie mieux cent fois estre grosse pecore,
 Devenir cruche, choü, lanterne, loup garou,
 Et que Monsieur Satan vous vint tordre le cou.

L E L I E.

Il nous le faut mener en quelque Hostellerie,
 Et faire sur les pots décharger sa furie,

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

M A S C A R I L L E.

Vos desirs enfin il a fallu se rendre,
 Malgré tous mes sermens je n'ay pu
 m'en deffendre,
 Et pour vos interets que je voulois
 laisser,

B 2

M



En de nouveaux perils viens de m'embarrasser ;
 Je suis ainsi facile, & si de Mascarille
 Madame la Nature avoit fait une fille,
 Je vous laisse à penser ce que ç'auroit esté.
 Toutefois n'allez pas sur cette seureté
 Donner de vos revers au projet que je tente,
 Me faire une beveuë, & rompre mon attente ;
 Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
 Pour en pouvoir tirer ce que nous desirons ;
 Mais si d'orenavant vostre imprudence éclatte,
 Adieu vous dy mes soins pour l'objet qui vous flatte.

L E L I E.

Non, je seray prudent, te dis-je, ne crains rien,
 Tu verras seulement....

M A S C A R I L L E.

Souvenez-vous en bien :

J'ay commencé pour vous un hardy stratagème :
 Vostre pere fait voir une paresse extreme
 A rendre par sa mort tous vos desirs contens,
 Je viens de le tuer, de parole, j'entens,
 Je fais courir le bruit que d'une Apoplexie
 Le bon-homme surpris a quitté cette vie ;
 Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
 J'ay fait que vers sa grange il a porté ses pas ;
 On est venu luy dire, & par mon artifice,
 Que les ouvriers qui sont après son edifice,
 Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor ;
 Avoiént fait par hazard rencontre d'un tresor ;
 Il a volé d'abord, & comme à la campagne
 Tout son monde à present hors nous deux l'accom-
 pagne,
 Dans l'esprit d'un chacun je le tué aujourd'huy,
 Et produis un fantosme enseveli pour luy ;
 Enfin je vous ay dit à quoy je vous engage,
 Jouéz bien vostre rôle, & pour mon personnage,
 Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
 Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

L E

LELIE *seul.*

Son esprit, il est vray, trouve une estrange voye
 Pour adresser mes vœux au comble de leur joye :
 Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux
 Que ne feroit-on pas pour devenir heureux ?
 Si l'amour est au cœme une assez belle excuse,
 Il en peut bien servir à la petite ruse,
 Que sa flâme aujourd'huy me force d'approuver
 Par la douceur du bien qui m'en doit arriver:
 Juste Ciel! qu'ils sont prompts! je les vois en parole,
 Allons nous preparer à jouer nostre rôle.

SCENE II.

MASCARILLE, ANSELME.

L MASCARILLE.
 A nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Estre mort de la sorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort.

Je luy sçay mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le temps d'estre malade ?

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si haste de mourir.

ANSELME.

Et Lelie ?

MASCARILLE.

Il se bat, & ne peut rien souffrir :

Il s'est fait en maints lieux contusion & bosse,

Et veut accompagner son papa dans la fosse :

Enfin, pour achever, l'excez de son transport

M'a fait en grande haste ensevelir le mort,

De peur que cet objet qui le rend hipocondre,

A faire un vilain coup ne me l'allast semondre.

B 3

A N-

L'ESTOURDY,
ANSELME,

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir,
Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir.
Qui tost ensevelit, bien souvent assassine,
Et tel est crâ deffunt qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trespasé comme il faut;
Au reste, pour venir au discours de tantost,
Lelie, & l'action luy sera salutaire,
D'un bel enterrement veut regaler son pere,
Et consoler un peu ce deffunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort;
Il herite beaucoup, mais comme en ses affaires,
Il se trouve assez neuf, & ne voir encor gueres,
Que son bien la pluspart n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers;
Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance
D'excuser de tantost son trop de violence,
De luy prestet au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME;

Tu me l'as déjà dit, & je m'en vais le voir.

MASCARILLE.

Jusques icy du moins tout va le mieux du monde:
Taschons à ce progrès que le reste réponde,
Et de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main & de l'ocil.

SCENE III.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

SOrtons, je ne scaurois qu'avec douleur tres-forte,
Le voir empaqueté de cette estrange sorte:
Las! en si peu de temps! il vivoit ce matin!

MASCARILLE.

En peu de temps par fois on fait bien du chemin.

L E-

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Mais quoy? cher Lelie, enfin il estoit homme:
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire, gare, elle abat les humains,
Et contr'eux de tout temps a de mauvais desseins.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal pour toutes les prieres,
Ne perdroit pas un coup de ses dents meurtriers,
Tout le monde y passe.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prescher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons vostre ennuy persevère,
Mon cher Lelie, au moins, faites qu'il se modere.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'avis de vostre serviteur,
L'apporte icy l'argent qui vous est nécessaire,
Pour faire celebrer les obseques d'un pere....

LELIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur,
Il ne peut sans mourir songer à ce malheur.

B 4

AN:

L'ESTOURDY,

ANSELME.

Je ſçay que vous verrez aux papiers du bon-homme,
Que je ſuis debiteur d'une plus grande ſomme :
Mais, quand par ces raiſons je ne vous devois rien,
Vous pourriez librement diſpoſer de mon bien.
Tenez, je ſuis tout voſtre, & le feray paroître.

LELIE s'en allant.

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaiſir que ſent Monsieur mon Maïſtre ?

ANSELME.

Mascarille, je croy qu'il ſeroit à propos,
Qu'il me fit de ſa main un receu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des evenemens l'incertitude eſt grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faiſons luy ſigner le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las ! en l'eſtat qu'il eſt, comment vous contenter ?
Donnez luy le loïſir de ſe deſaſtrifier ;
Et quand ſes déplaiſirs prendront quelque alle-
geance,
J'auray ſoin d'en tirer d'abord voſtre aſſurance.
Adieu, je ſens mon cœur qui ſe gonfle d'ennuy,
Et m'en vay tout mon ſaoul pleurer avecque luy.

Ah!

ANSELME *ſeul.*

Le monde eſt rempli de beaucoup de traverses.
Chaque homme tous les jours en reſſent de diverſes
Et jamais icy bas.....

SCÈ-

SCENE IV.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

AH! bon Dieu, je fremy!

Pandolfe qui revient! fut il bien endormy.

Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!

Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie;

J'ay trop de repugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dites moy de bien loin quel sujet vous ameine.

Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,

C'est trop de courtoisie, & veritablement,

Je me serois passé de vostre compliment.

Si vostre ame est en peine & cherche des prieres,

Las! je vous en promets, & ne m'effrayez gueres.

Foy d'homme épouvanté, je vais faire a l'instant

Prier tant Dieu pour vous, que vous serez content.

Disparoissez donc, je vous prie:

Et que le Ciel par sa bonté,

Comble de joye & de santé

Vostre deffunte seigneurie.

PANDOLFE *riant*.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trespaslé vous estes bien gaillard?

ANSELME.

Est-ce jeu? dites-nous, ou bien si c'est folie,

Qui traite de deffunt une personne en vie?

ANSELME.

Helas! vous estes mort, & je viens de vous voir...

PANDOLFE.

Quoy? j'auois trespaslé sans m'en appercevoir.

B s

AN-

Si-tost que Mascarille en a dit la nouvelle,
L'en ay senty dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous ? estes-vous éveillé ?
Me connoissez vous pas ?

ANSELME.

Vous estes habillé
D'un corps aërien qui contrefait le vostre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un geant grandir,
Et tout vostre visage affreusement laidir,
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure ;
J'ay proü de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naiveté,
Dont vous accompagnez vostre credulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage.
Et j'en prolongerois le plaisir davantage ;
Mais avec cet e mort un tresor supposé,
Dont parmy les chemins on m'a defabusé,
Fomenté dans mon ame un soupçon legitime.
Mascarille est un fourbe, & fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuyent rien la crainte, & le remors,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué piece, & fait supercherie ?
Ah ! vraiment ma raison vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir: en esser c'est bien luy.
Male peste du sot, que je suis aujourd' huy !
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte ;
On en feroit jouer quelque farce à ma honte :
Mais, Pandolfe, aidez-moy vous-même à retirer
L'argent que j'ay donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? ah ! c'est donc l'enclouture.
Voilà le noeud secret de toute l'avanture ;

A VO-

COMEDIE. 35

A vostre dam. Pour moy, sans m'en mettre en soucy,
 Je vais faire informer de cette affaire-icy,
 Contre ce Mascarille, & si l'on peut le prendre.
 Quoy qu'il puisse couster, je veux le faire pendre.

ANSELME.

Et moy, la bonne duppe, à trop croire un vaurien,
 Il faut donc qu'aujourduy je perde, & sang & bien?
 Il me sied bien, ma foy, de porter teste grise,
 Et d'estre encor si prompt à faire une sottise!
 D'examiner si peu sur un premier rapport! ...
 Mais je voy....

SCENE V.

LELIE, ANSELME.

LELIE.

Maintenant avec ce passeport,
 Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, vostre douleur vous quitte?

LELIE.

Que dites vous! jamais elle ne quittera
 Un cœur qui cherement toûjours la nourrira.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire, avec franchise,
 Que tantost avec vous j'ay fait une méprise;
 Que panny ces Louis, quoyqu'ils semblent tres-
 beaux,

Pen ay sans y penser mêlé que je tiens faux,
 Et j'apporte sur moy dequoy mettre en leur place
 De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
 Pullule en cet Estat d'une telle façon,
 Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon?
 Mon Dieu, qu'on seroit bien de les faire tous pendre?

LELIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre;
 Mais je n'en ay point veu de faux, comme je croy.

B 6

A N-

L'ÉTOURDY,

ANSELME.

Je les connoistray bien, montrez, montrez le moy :
Est-ce tout ?

LELIE.

Oüy.

ANSELME.

Tant mieux ; enfin je vous racroche,
Mon argent bien aimé, rentrez dedans ma poche ;
Et vous, mon brave Escroc, vous ne tenez plus rien ;
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien ;
Et qu'aurez-vous donc fait sur moy, chetif beau
pere ?

Ma foy, je m'engendrois d'une belle maniere !
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret.
Allez, allez mourir de honte & de regret.

LELIE.

Il faut dire, j'en tiens ; quelle surprise extrême !
D'où peut il avoir sceu si-tost le stratagème !

SCENE VI.

MASCARILLE. LELIE.

MASCARILLE.

Quoy ? vous estiez sorti ? je vous cherchois par tout ;
Hé bien ? en sommes-nous enfin venus à bout ;
Ie le donne en six coups au fourbe le plus brave :
Ca, donnez moy que j'aille acheter nostre esclave,
Vostre rival après lera bien estonné.

LELIE.

Ah ! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné.
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice ?

MASCARILLE.

Quoy ? que seroit-ce ?

LELIE.

Anselme instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prestoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MA-

COMEDIE.

37

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être ?

LELIE.

Il est trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon !

LELIE.

Tout de bon, j'en suis inconsolable ;

Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moy, Monsieur ? quel que sot, la colere fait mal ;

Et je veux me choyer, quoy qu'ensin il arrive :

Que Celie après tout soit ou libre, ou captive ;

Que Leandre l'achète, ou qu'elle reste là,

Pour moy, je m'en soucie autant que de cela.

LELIE.

Ah ! n'aye point pour moy si grande indifferance,

Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence,

Sans ce dernier malheur, ne m'avoüras-tu pas ;

Que j'avois fait merveille ? & qu'en ce feint trépas

Jeludois un chacun d'un deuil si vray semblable,

Que les plus clair-voyans l'auroient crü véritable ?

MASCARILLE.

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LELIE.

Et bien, je suis coupable, & je veux l'avouër,

Mais, si jamais mon bien te fut considerable,

Repare ce malheur, & me sois secourable.

MASCARILLE.

Te vous baïses les mains, je n'ay pas le loisir.

LELIE.

Mascarille, mon fils.

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fay moy ce plaisir.

B 7

MA.

38 L'ESTOURDY,
MASCARILLE.

Non, je n'en feray rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit, il vous est loisible.

LELIE.

Je ne te puis fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois tu le fer prest?

MASCARILLE.

Oüy.

LELIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaist.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie!

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu Monsieur Lelie!

LELIE.

Quoy!....

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vite! ah! que de longs devis!

LELIE.

Tu voudrais bien, ma foy, pour avoir mes habits,

Que je fisse le sot, & que je me tuasse.

MASCARILLE.

Sçavois-je pas qu'enfin ce n'estoit que grimace;

Et, quoy que ces esprits jurent l'effectuer,

Qu'on

Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer.

SCENE VII.

LEANDRE, TRUFALDIN, LELIE,
MASCARILLE.

LELIE.

Que vois-je ! mon rival & Trufaldin ensemble !

Il achette Celie ; ah ! de frayeur je tremble.

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,

Et s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut :

Pour moy, j'en suis ravy ; voilà la recompense

De vos brusques erreurs, de vostre impatience.

LELIE.

Que dois-je faire ? dy, veuillez me conseiller.

MASCARILLE.

e ne sçay.

LELIE.

Laissez moy, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il ?

LELIE.

Que veux-tu que je fasse

Pour empescher ce coup ?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace ;

Je jette encor un œil pitoyable sur vous,

Laissez moy l'observer par des moyens plus doux ;

Je vay, comme je croy, sçavoir ce qu'il projette.

TRUFALDIN.

Quand on viendra tantost, c'est une affaire faite.

MASCARILLE.

Il faut que je l'attrape, & que de ses desseins

Je sois le confident pour mieux les rendre vains.

LEANDRE.

Graces au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte.

J'ay

40 L'ESTOURDY,
J'ay sceu me l'asseurer; & je n'ay plus de crainte;
Quoy que desormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

MASCARILLE.

Ahi, ahi à l'ayde, au meurtre, au secours, on m'as-
somme,

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traistre! ô bourreau d'homme!

LEANDRE.
D'où procede cela? qu'est-ce que te fait on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cens coups de baston.

LEANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lelic.

LEANDRE.

Et pourquoy?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle

Il me chaffe & me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourray,

Oüy, je te feray voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut roüer le monde;
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur;
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux espaules:
Ie te le dis encor, je sçauray m'en venger;
Une esclave te plaist, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, & je veux faire en forte,
Qu'un autre te l'en leve, ou le diable m'emporte.

LEANDRE.

Escoute, Mascarille, & quitte ce transport;

Tu

Tu m'as plu de tout temps, & je souhaitois fort
 Qu'un garçon comme toy plein d'esprit & fidèle,
 A mon service un jour pult attacher son zele :
 Enfin, si le party te semble bon pour toy,
 Si tu veux me servir, je t'arreste avec moy.

M A S C A R I L L E.

Oüy, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
 M'offre à me bien venger en vous rendant service,
 Et que dans mes efforts pour vos contentemens,
 Je puis à mon brutal trouver des chastimens.
 De Celie en un mot par mon adresse extrême....

L E A N D R E.

Mon amour s'est rendu cet office luy même,
 Enflammé d'un objet qui n'a point de defaut,
 Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vant.

M A S C A R I L L E.

Quoy ? Celie est à vous ?

L E A N D R E.

Tu la verrois paroistre ;

Si de mes actions j'estois tout à fait maistre :
 Mais quoy ! mon pere l'est ; comme il a volonté,
 Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
 De me determiner à l'hymen d'Hypolite,
 J'empesche qu'un rapport de tout cecy l'irrite.
 Donc avec Trufaldin, car je fors de chez luy,
 J'ay voulu tout exprés agir au nom d'autruy,
 Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie,
 Sur laquelle au premier il doit livrer Celie ;
 Je songe auparavant à chercher les moyens
 D'oster aux yeux de tous ce qui charme les miens,
 A trouver promptement un endroit favorable,
 Où puisse estre en secret cette captive aimable.

M A S C A R I L L E.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison,
 D'un vieux parent que j'ay vous offrir la maison,
 Là vous pourrez la mettre avec toute assurance,
 Et de cette action nul n'aura connoissance.

L E A N-

L'ESTOURDY,
LEANDRE.

Oüy, ma foy, tu me fais un plaisir fouhaité.
Tien, donc, & va pour moy prendre cette beauté,
Dés que par Trufaldin ma bague fera veüë,
Aussi-tost en tes mains elle sera renduë,
Et dans cette maison tu me la conduiras
Quand... mais chut, Hypolite est icy sur nos pas.

SCENE VIII.

HYPOLITE, LEANDRE,
MASCARILLE.

HYPOLITE.

JE dois vous annoncer, Leandre, une nouvelle ;
Mais la trouverez-vous agreable, ou cruelle ?

LEANDRE.

Pour en pouvoir juger, & répondre soudain,
Il faudroit la sçavoir.

HYPOLITE.

Donnez-moy donc la main
Jusqu'au Temple, en marchant je pourray vous l'ap-
prendre.

LEANDRE.

Va, va t'en me servir sans davantage attendre.

MASCARILLE.

Oüy, je te vay servir d'un plat de ma façon ;
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon !
O ! que dans un moment Lelie aura de joye !
Sa maistresse en nos mains tomber par cette voye !
Recevoir tout son bien, d'où l'on attend le mal !
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Aprés ce rare exploit, je veux que l'on s'appreste
A me peindre en Heros un laurier sur la teste,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Mascarillus, superbum Imperator.

SCE-

SCENE IX.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

H O la. M A S C A R I L L E.

T R U F A L D I N.

Que voulez-vous ?

M A S C A R I L L E.

Cette bague connue,

Vous dira le sujet qui cause ma venue.

T R U F A L D I N.

Oüy, je reconnois bien la bague que voilà :

Je vais querir l'esclave, arrêtez un peu là.

SCENE X.

LE COURRIER, TRUFALDIN,
MASCARILLE.

L E C O U R R I E R.

S Eigneur, obligez-moy de m'enseigner un hom-
me....

T R U F A L D I N.

Et qui ?

L E C O U R R I E R.

Je croy que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

T R U F A L D I N.

Et que luy voulez-vous ? vous le voyez icy.

L E C O U R R I E R.

Luy rendre seulement la lettre que voicy.

L E T T R E.

*Le Ciel dont la bonté prend soucy de ma vie,
Vient de me faire ouïr par un bruit assez doux,
Que ma fille à quatre ans par des voleurs ravie
Sous le nom de Celie est esclave chez vous.*

Si vous sceustes jamais ce que c'est qu'estre pere,
 Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
 Conservez-moy chez vous cette fille si chere,
 Comme si de la vostre elle tenoit le rang,
 Pour l'aller retirer, je pars d'icy moy-même,
 Et vous vau de vos soins recompenser si bien,
 Que par vostre bonheur que je veux rendre existême,
 Vous benirez le jour où vous causés le mien.

De Madrid,

Dom Pedro de Gusman,
 Marquis de Montalcane.

TRUFALDIN.

Quoy qu'à leur Nation bien peu de foy soit deuë,
 Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont venduë,
 Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
 Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer:
 Et cependant j'allois par mon impatience,
 Perdre aujourd'huy les fruits d'une haute esperance,
 Un seul moment plus tard tous vos pas estoient
 vains,

J'allois mettre en l'instant cette fille en ses mains;
 Mais suffit, j'en auray tout le soin qu'on desire.
 Vous-même; vous voyez ce que je viens de lire:
 Vous direz à celuy qui vous a fait venir,
 Que je ne luy scaurois ma parole tenir.
 Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage

Que vous luy faites....

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE.

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
 Le sort a bien donné la bave à mon espoir!
 Et bien à la malè-heure est-il venu d'Espagne,
 Ce Courier que la foudre ou la grêle accompagne;
 Jamais,

Jamais, certes, jamais plus beau commencement,
N'eust en si peu de temps plus triste evenement.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joye à present vous inspire?

LELIE.

Laisse m'en rire encor avant que te le dire.

MASCARILLE.

Ca, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LELIE.

Ah! je ne feray plus de tes plaintes l'objet.

Tu ne me diras plus, toy qui toujours me cries:

Que je gaste en brouillon toutes tes fourberies:

J'ay, bien joué moy-même un tour des plus adroits.

Il est vray, je suis prompt, & m'emporte par fois:

Mais pourtant, quand je veux, j'ay l'imaginative

Aussi bonne en effet, que personne qui vive;

Et toy-même avoûras que ce que j'ay fait, part

D'une pointe d'esprit ou peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sçachons donc ce qu'à faite cette imaginative.

LELIE.

Tantost, l'esprit esmu d'une frayeur bien vive,

D'avoir veu Trufaldin avecque mon rival,

Je songeois à trouver un remede à ce mal,

Lors que me ramassant tout entier en moy-même,

J'ay conçu, digéré, produit un stratageme,

Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas

Doivent sans contredire, mettre pavillons bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LELIE.

Ah! s'il te plaist, donne toy patience;

J'ay

J'ay donc feint une lettre avecque diligence,
 Comme d'un grand Seigneur écrite à Rufaldin,
 Qui mande, qu'ayant ſceu par un heureux deſtin,
 Qu'une eſclave qu'il tient ſous le nom de Celie,
 Eſt ſa fille autrefois par des voleurs ravie;
 Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
 De la garder toujours, de luy rendre des ſoins;
 Qu'à ce ſujet il part d'Eſpagne, & doit pour elle
 Par de ſi grands preſens reconnoiſtre ſon zele,
 Qu'il n'aura point regret de cauſer ſon bonheur.

M A S C A R I L L E.

Fort bien.

L E L I E.

Eſcoute donc; voicy bien le meilleur.
 La Lettre que je dis, a donc eſté remiſe;
 Mais, ſçais-tu bien comment? en ſaiſon ſi bien priſe,
 Que le porteur m'a dit que ſans ce trait falot,
 Un homme l'emmenoit qui s'eſt trouvé fort ſot.

M A S C A R I L L E.

Vous avez fait ce coup ſans vous donner au diable?

L E L I E.

Oüy, d'un tour ſi ſubril m'aurois-tu crû capable;
 Loué au moins mon adreſſe, & la dexterité,
 Dont je romps d'un rival le deſſein concerté.

M A S C A R I L L E.

A vous pouvoir louer ſelon voſtre merite,
 Je manque d'éloquence, & ma force eſt petite;
 Oüy, pour bien étaler cet effort relevé,
 Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
 Ce grand & rare eſſet d'une imaginative,
 Qui ne cede en vigueur à perſonne qui vive,
 Ma langue eſt impuiſſante, & je voudrois avoir
 Celles de tous les gens du plus exquis ſçavoir,
 Pour vous dire en beaux Vers, ou bien en docte Proſe,
 Que vous ſerez toujours, quoique l'on ſe propoſe,
 Tout ce que vous avez eſté durant vos jours;
 C'eſt à dire, un eſprit chauffé tout à rebours,

Une

Une raison malade, & toujours en débauche,
 Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
 Un brouillon, une beste, un brusque, un estourdy,
 Que sçay-je, un, cent fois plus encor que je ne dy,
 C'est faire en abrégé vostre panegyrique.

L E L I E.

Apprends moy le sujet qui contre moy te pique :
 Ay-je fait quelque chose ? éclaircy moy ce point.

M A S C A R I L L E.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

L E L I E.

Je te suivray par tout, pour sçavoir ce mystere.

M A S C A R I L L E.

Oüy ? sus donc, preparez vos jambes à bien faire ;
 Car je vais vous fournir de quoy les exercer.

L E L I E.

Il m'eschape ! ô malheur qui ne se peut forcer !
 Au discours qu'il m'a fait que sçauois je compren-
 dre ?

Et quel mauvais office aurois-je pû me rendre ?

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E I.

M A S C A R I L L E *seul.*

Aidez-vous, ma bonté, cessez vostre
 entretien ;

Vous estes une sotté, & je n'en feray
 rien ;

Oüy, vous avez raison, mon courroux,
 je l'avouë.

Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénouë,

C'est trop de patience ; & je dois en sortir

Après

Après de si beaux coups qu'il a sceu divertir.
 Mais aussi, raisonnons un peu sans violence ;
 Si je suis maintenant ma juste impatience ,
 On dira que je cede à la difficulté,
 Que je me trouve à bout de ma subtilité ;
 Et que deviendra lors cette publique estime ,
 Qui te vante par tout pour un fourbe sublime ,
 Et que tu t'es acquise en tant d'occasions ,
 A ne t'estre jamais veu court d'inventions ?
 L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose :
 A tes nobles travaux ne fais aucune pause ;
 Et, quoy qu'un maistre ait fait pour te faire enraget,
 Acheve pour ta gloire, & non pour l'obliger :
 Mais quoy ! que feras-tu, que de l'eau toute claire,
 Traversé sans repos par ce demon contraire ?
 Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter ,
 Et que c'est battre l'eau, de pretendre arrester
 Ce torrent effrené, qui de tes artifices
 Renverse en un moment les plus beaux Edifices.
 Et, bien pour toute grace, encore un coup du moins,
 Au hazard du succez, sacrifions des soins ;
 Et s'il poursuit encor à rompre nostre chance,
 J'y consens, ostons luy toute nostre assistance.
 Cependant nostre affaire encor n'iroit pas mal,
 Si par là nous pouvions perdre nostre rival,
 Et que Leandre enfin, lassé de sa poursuite,
 Nous laissast jour entier pour ce que je medite.
 Oüy, je roule en ma teste un trait ingenieux,
 Dont je promettrous bien un succez glorieux,
 Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre :
 Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE

MASCARILLE.

Monsieur, j'ay perdu temps, vostre homme se dé-
 dit

LEAN-

COMEDIE.

49

LEANDRE.

De la chose luy-même il m'a fait un recit ;
Mais, c'est bien plus, j'ay sceu que tout ce beau my-
stere,

D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand Seigneur pour
pere,

Qui doit partir d'Espagne, & venir en ces lieux,

N'est qu'un pur stratageme, un trait facetieux,

Une histoire à plaisir, un conte dont Lelie

A voulu détourner nostre achapt de Celie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe !

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin

Est si bien imprimé de ce conte badin,

Mord si bien à l'appast de cette foible ruse,

Qu'il ne veut point souffrir que l'on le desabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoy désormais il la gardera bien,

Et je ne voy pas lieu d'y pretendre plus rien.

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parût aimable,

Je viens de la trouver tout à fait adorable,

Et je suis en suspens, si pour me l'acquérir,

Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,

Par le don de ma foy rompre sa destinée,

Et changer ses liens en ceux de l'hymenée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser !

LEANDRE.

Je ne sçay : mais enfin,

Si quelque obscurité se trouve en son destin,

Sa grace & sa vertu sont de douces amorces,

Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites vous ?

C

LEAN:

L'ESTOURDY,

LEANDRE.

Quoy ! que murmures tu ?

Acheve, explique toy sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, vostre visage en un moment s'altère,
Et je feray bien mieux peut-estre de me taire.

LEANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, tres-charitablement
Je vous veux retirer de vostre aveuglement.
Cette fille....

LEANDRE.

Poursuy.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine ;

Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moy, n'est point roche après
tout,A quiconque la sçait prendre par le bon bout ;
Elle fait la sucrée, & veut passer pour prude ;
Mais je puis en parler avecque certitude ;
Vous sçavez que je suis quelque peu d'un mestier,
A me devoïr connoître en un pareil gibier.

LEANDRE.

Celle....

MASCARILLE.

Ouy, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut sçavoir,
Aux rayons du Soleil qu'une bourle fait voir.

LEANDRE.

Las ! que dis-tu ? croiray-je un discours de la sorte !

MASCARILLE.

Monsieur, les volontez sont librés, que m'importe ?
Non, ne me croyez pas, suivez vostre dessein,
Prenez cette matoïse, & luy donnez la main ;

Toute

COMEDIE.

31

Toute la ville en corps reconnoitra ce zele.
Et vous espouferez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle surprise étrange!

MASCARILLE.

Il a pris l'hameçon,

Courage s'il s'y peut enfermer tout de bon,
Nous nous osons du pied une fascheuse espine.

LEANDRE.

Ouy, d'un coup estonnant ce discours m'affassine.

MASCARILLE.

Quoy! vous pourriez!

LEANDRE.

Va t'en jusqu'à la poste, & voy

Je ne sçay quel paquet qui doit venir pour moy.

Qui ne s'y fut trompé? jamais l'air d'un visage,

Si ce qu'il dit est vray, n'imposa davantage.

SCENE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

DU chagrin qui vous tient quel peut estre l'objet de

LEANDRE.

Moy?

LELIE.

Vous-même.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ay point sujet.

LELIE.

Je voy bien ce que c'est, Celie en est la cause.

LEANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins.

Mais il vaut dire ainsi, lors qu'ils le trouvent vain.

C 2

LEANDRE

L'ESTOURDY,

LEANDRE.

Si j'estois assez fort, pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesſes.

LELIE.

Quelles finesſes donc?

LEANDRE.

Mon Dieu, nous ſçavons tout.

LELIE.

Quoy?

LEANDRE.

Voſtre procedé de l'un à l'autre bout,

LELIE.

C'eſt de l'Hebreu pour moy, je n'y puis rien com-
prendre.

LEANDRE.

Feignez, ſi vous voulez, de ne me pas entendre;
Mais, croyez-moy, ceſſez de craindre pour un bien,
Où je ſerois fâché de vous diſputer rien;
J'aime fort la beauté qui n'eſt point prophanée,
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Leandre.

LEANDRE.

Ah! que vous eſtes bon!

Allez, vous diſ je encor, ſervez-la ſans ſouſçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes for-
tunes;

Il eſt vray, ſa beauté n'eſt pas des plus communes;
Mais en revanche auſſi le reſte eſt fort commun.

LELIE.

Leandre, arreſtons là ce diſcours importun.

Contre moy tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle
Mais ſur tout reſtenez cette atteinte mortelle;

ſçachez que je m'impute à trop de lâcheté,
D'entendre mal parler de ma divinité;

Et que j'auray toujours bien moins de repugnance
A ſouffrir voſtre amour, qu'un diſcours qui l'offence.

LEAN-

COMEDIE.

33

LEANDRE.
Ce que j'avance icy me vient de bonne part.

LELIE.
Quiconque vous l'a dit, est un lasche, un pendard ;
On ne peut imposer de tache à cette fille :
Je connois bien son cœur.

LEANDRE.
Mais enfin Mascarille
D'un semblable procez est juge competant ;
C'est luy qui la condamne.

LELIE.
Ouy ?

LEANDRE.
Luy-même.

LELIE.

Il prend

D'une fille d'honneur insolemment médire,
Et que peut estre encor je n'en feray que rire.
Gage qu'il se dédit.

LEANDRE.
Et moy gage que non ?

LELIE.
Parbleu, je le ferois mourir sous le baston,
S'il m'avoit soutenu des faussetez pareilles.

LEANDRE.
Moy, je luy couperois sur le champ les oreilles,
S'il n'estoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCENE V.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

LELIE.
AH ! bon, bon, le voilà, venez-ça, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoy ?

LELIE.
Langue de serpent fertile en impostures,
C 3. Vous

54 L'ESTOURDY,
Vous osez sur Celine attacher vos morsures !
Et luy calomnier la plus rare vertu,
Qui puisse faire éclat sous un fort abattu !

MASCARILLE.

Doucement, ce discours est de mon industrie.

LELIE.

Non, non, point de clin d'œil, & point de raillerie,
Je suis aveugle à tout, sourd à quoy que ce soit ;
Fust-ce mon propre frere, il me la payeroit ;
Et sur ce que j'adore oser porter le blafme,
C'est me faire une playe au plus tendre de l'ame ;
Tous ces signes sont vains, quels discours as-tu faits !

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en
vais.

LELIE.

Tu n'eschaperas pas.

MASCARILLE.

Ahi.

LELIE.

Parle donc, confesse !

MASCARILLE.

Laissez-moy, je vous dy que c'est un tour d'adresse.

LELIE.

Dépeche, qu'as-tu dit ? vuide entre nous ce point.

MASCARILLE.

J'ay dit ce que j'ay dit, ne vous emportez point.

LELIE.

Ah ! je vous feray bien parler d'une autre sorte.

LEANDRE.

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE.

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé !

LELIE.

Laissez moy contenter mon courage offensé.

LEANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma presence.

L_E-

LELIE.

Quoy ! chassier mes gens, n'est pas en ma puissance?

LEANDRE.

Comment vos gens ?

MASCARILLE.

Encor ! il va tout découvrir.

LELIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,

Hé bien ? c'est mon valet ?

LEANDRE.

C'est maintenant le nostre ?

LELIE.

Le trait est admirable ! & comment donc le vostre ?

Sans doute.....

MASCARILLE *bas.*

Doucement.

LELIE.

Hem, que veux tu conter ?

MASCARILLE *bas.*

Ah ! le double bourreau qui me va tout gaster !

Et qui ne comprend rien quelque signe qu'on donne.

LELIE.

Vous sçavez bien, Leandre, & me la baillez bonne.

Il n'est pas mon valet ?

LEANDRE.

Pour quelque mal commis,

Hors de vostre service il n'a pas esté mis ?

LELIE.

Je ne sçay ce que c'est.

LEANDRE.

Et plein de violence,

Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance ?

LELIE.

Point du tout. Moy ? l'avoir chassé roué de coup ?

Vous vous mocquez de moy, Leandre, ou luy de

vous.

L'ESTOURDY,
MASCARILLE.

Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEANDRE.

Donc les coups de bastons ne sont qu'imaginaires.

MASCARILLE.

Il ne sçait ce qu'il dit, sa memoire.....

LEANDRE.

Non, non,

Tout ces signes pour toy ne disent rien de bon ;
Ouy, d'un tour delicat mon esprit te soupçonne ;
Mais, pour l'invention, va, je te le pardonne ;
C'est bien assez, pour moy, qu'il m'a desabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et que m'estant commis à ton zele hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte ;
Cecy doit s'appeller un avis au lecteur.
Adieu, Lelie, adieu, tres-humble serviteur.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne,
Mettons flamberge au vent, & bravoure en campagne.

Faisons l'Olibrius, l'occiseur d'innocens.

LELIE,

Il t'avoit accusé de discours médisans.

Contre.....

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice ?
Luy laisser son erreur, qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en estoit presque allé ?
Non, il a l'esprit franc, & point dissimulé :
Enfin, chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maistresse ;
Il me la fait manquer avec de faux rapports ;
Je veux de son rival allentir les transports ;
Mon brave incontinent vient qui le desabuse ;
J'ay beau luy faire signe, & montrer que c'est ruse ;
Point d'affaire, il poursuit la pointe jusqu'au bout,

Et

Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout :
 Grand & sublime effort d'une imaginative
 Qui ne le cede point à personne qui vive !
 C'est une rare pièce ! & digne sur ma foy ,
 Qu'on en fasse present au cabinet d'un Roy !

L E L I E.

Je ne m'estonne pas si je romps tes attentes ;
 A moins d'estre informé des choses que tu tentes,
 J'en ferois encor cent de la sorte ?

M A S C A R I L L E.

Tant pis.

L E L I E.

Au moins, pour t'emporter à des justes dépits,
 Fay moy dans tes desseins entrer de quelque chose ;
 Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
 C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans veit.

M A S C A R I L L E.

Je crois que vous seriez un maître d'Arme expert :
 Vous sçavez à merveille en toutes aventures
 Prendre les contretemps, & rompre les mesures.

L E L I E.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser ;
 Mon rival en tout cas ne peut me traverser,
 Et pourveu que tes soins en qui je me repose....?

M A S C A R I L L E.

Laissons-là ce discours, & parlons d'autre chose,

Je ne m'appaise pas, non, si facilement,

Je suis trop en colere ; il faut premierement

Me rendre un bon office, & nous verrons en suite,

Si je dois de vos feux reprendre la conduite,

L E L I E.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y resiste pas ;

As-tu besoin ? dis moy, de mon sang ? de mes bras ?

M A S C A R I L L E.

De quelle vision sa cervelle est frappée !

Vous estes de l'humeur de ces amis d'espée,

Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer,

C. 5.

Qu'à.

38 L'ESTOURDY,
Qu'à tirer un teslon, s'il falloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toy ?

MASCARILLE.

C'est que de vostre pere

Il faut absolument appaiser la colere.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Ouy, mais non pas pour nous :

Je l'ay fait ce matin mort pour l'amour de vous ;
La vision le choque, & de pareilles feintes
Aux vieillards, comme luy, sont de dures atteintes,
Qui sur l'estat prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste reflexion :
Le bon homme, tout vieux, cherit fort la lumiere,
Et ne veut point de jeu dessus cette matiere ;
Il craint le pronostic, & contre moy fatché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché :
Pay peur, si le logis du Roy fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart-d'heure,
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après :
Contre moy dès long-temps on a force decrets ;
Car enfin, la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siecle, est toujours poursuivie.
Allez donc le flechir.

LELIE.

Ouy, nous le flechirons ;

Mais aussi tu promets....

MASCARILLE.

Ah ! mon Dieu, nous verrons.

Ma foy, prenons haleine après tant de fatigues,
Cessons pour quelque temps le cours de nos intri-
gues,

Et de nous tourmenter de même qu'un lutin :

Leandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Celie arrelee avecque l'artifice....

SCE-

SCENE V.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchois par tout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoy donc?

ERGASTE.

N'avons nous point icy quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on peut estre,
Je sçay bien tes desseins, & l'amour de ton maître;
Songez à vous tantost, Leandre fait party
Pour enlever Clé, & j'en suis adverty,
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant tenu qu'en ce temps, assez souvent le soir,
Des femmes du Quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Ouy? suffit; il n'est pas au comble de sa joye,
Je pourray bien tantost luy souffler cette proye;
Et contre cet allât je sçais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il soit de luy-même enfermé;
Il ne sçait pas les dons dont mon ame est pourveuë.
Adieu, nous boirons pinte à la première veuë.
Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pouvoit avoir en foy ce projet amoureux,
Et par une surprise adroite, & non commune,
Sans courir le danger en tenter la fortune;
Si je vais me malquer pour devancer ses pas,
Leandre assurément ne nous bravera pas;
Et là premier que luy si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les fais de l'entreprise;

C 6

Puisque

Puisque par son dessein déjà presque eventé,
 Le soupçon tombera toujours de son costé,
 Et que nous à couvert de toutes ses poursuites,
 De ce coup hazardeux ne craindrons point les suites;
 C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
 Et tirer les marrons de la patte du chat:
 Allons donc nous marquer avec quelques bons freres,

Pour prevenir nos gens, il ne faut garder gueres;
 Je sçais où gist le lievre, & me puis sans travail
 Fournir en un moment d'hommes & d'attirail;
 Croyez que je mets bien mon adresse en usage,
 Si j'ay receu du Ciel les fourbes en partage,
 Je ne suis point au rang de ces esprits mal nez,
 Qui cachent les talens que Dieu leur a donnez,

SCENE VI.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

IL pretend l'enlever avec sa mascarade?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain; quelqu'un de sa brigade,
 M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrester,
 A Matcarille lors j'ay couru tout conter,
 Qui s'en va: m'a-t-il dit, rompre cette partie,
 Par une invention dessus le champ bastie;
 Et comme je vous ay rencontré par hazard,
 J'ay crû que je devois de tout vous faire part.

LELIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
 Va, je reconnoistray ce service fidelle:
 Mon drôle assurement leur jouera quelque trait:
 Mais je veux de ma part seconder son projet:
 Il ne sera pas dit, qu'en un fait qui me touche,
 Je ne me sois non plus remué qu'une souche;
 Voicy l'heure, ils seront surpris à mon aspect,

Foin.

Foin, que n'ay je avec moy pris mon porte respect ;
 Mais, vienne qui voudra contre nostre personne,
 J'ay deux bons pistolets, & mon espée est bonne.
 Holà, quelqu'un, un mot.

SCENE VII.

LELIE, TRUFALDIN.

TRUFALDIN.

Q' est-ce ? qui me vient voir ?

LELIE.

Fermez soigneusement vostre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoy ?

LELIE.

Certaines gens font une mascarade,

Pour vous venir donner une fascheuse aubade ;

Ils veulent enlever vostre Celie.

TRUFALDIN.

O ! Dieux !

LELIE.

Et, sans doute bien tost, ils viennent en ces lieux ;

Demeurez, vous pourrez voir tout de la fenestre :

Et bien ? qu'avois je dit ? les voyez vous paroistre ?

Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront,

Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCENE VIII.

LELIE, TRUFALDIN.

MASCARILLE *masqué.*

TRUFALDIN.

O ! les plaisans robins qui pensent me surprendre !

LELIE.

Masques, ou courez vous ? le pourroit-on apprendre ?

Trufaldin ouvrez leur pour jouer un momon ;

C 7

Bon

62 L'ESTOURDY,
Bon Dieu! qu'elle est jolie! & qu'elle a l'air mignon!
Et quoy! vous murmurez! mais, sans vous faire
outrage,

Peut-on lever le masque & voir vostre visage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes méchans, retirez vous d'icy,
Canaille: & vous, seigneur, bon soir, & grand mercy.

LELIE.

Mascarille, est-ce toy?

MASCARILLE.

Nenny da, c'est quelqu'autre.

LELIE.

Helas! quelle surprise! & quel sort est le nostre!
L'aurois je deviné n'estant point adverty
Des secretes raisons qui l'avoient travestiy!
Malheureux que je suis, d'avoir deffous ce masque,
Esté sans y penser te faire cette fraïque!
Il me prendroit envie, en ce juste courroux,
De me battre moy-même, & me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit; rare imaginative.

LELIE.

Las! si de ton secours ta colere me prive,
A quel Saint me voaray-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'Enfer

LELIE.

Ah! si ton cœur pour moy n'est de bronze, ou de fer,
Qu'encore un coup, du moins, mon imprudence ait
grace;
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse,
Voy moy.....

MASCARILLE.

Tatarc, allons camarades, allons,

J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCE-

COMEDIE.

63

SCENE IX.

LEANDRE masqué, & sa suite,
TRUFALDIN.

SANS bruit; ne faisons rien que de la bonne sorte.
LEANDRE.
TRUFALDIN.

Quoy! masques toute nuit assiegeront ma porte!
Messieurs, ne gagnez point de rheumes à plaisir.
Tout cerveau qui le fait, est certes de loisir;
Il est un peu trop tard pour enlever Celie,
Dispensez l'en ce soir, elle vous en supplie:
La belle est dans le lit, & ne peut vous parler;
J'en uis faché pour vous: Mais, pour vous regaler
Du soucy qui pour elle icy vous inquiette,
Elle vous fait présent de cette castolette.

LEANDRE.
Fy, cela sent mauvais, & je suis tout gasté;
Nous sommes découverts, tirons de ce costé.

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

SCENE I.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.
Ous voilà fagotté d'une plaisante sorte.

LELIE.

Tu ranimes par là mon esperance morte.

MASCARILLE.

Toujours aema colere on me voit revenir;

J'ay



J'ay beau jurer, peſſer, je ne men puis tenir.

L E L I E.

Auſſi, croy, ſi jamais je ſuis dans la puiffance,
Que tu ſeras content de ma reconnoiſſance ;
Et, que, quand je n'aurois qu'un ſeuil morceau de
pain.....

M A S C A R I L L E.

Baſte, ſongez à vous, dans ce nouveau deſſein ;
Au moins, ſi l'on vous voit commettre une loitiſe,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la ſurpriſe,
Voſtre rôle en ce jeu par cœur doit eſtre ſceu.

L E L I E.

Mais comment Trufaldin chez luy t'a-t-il receu ?

M A S C A R I L L E.

D'un zèle ſimulé j'ay bridé le bon ſire ;
Avec empreſſement je ſuis venu luy dire,
S'il ne ſongeoit à luy, que l'on le ſurprendroit,
Que l'on couchoit en jouë, & de plus d'un endroit,
Celle, dont il a veu, qu'une lettre en avance,
Avoit ſi fauxſément divulgué la naiſſance ;
Qu'on avoit bien voulu m'y meſler quelque peu ;
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu :
Et que, touché d ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de ſe donner de garde.
De là, moralifant, j'ay fait de grands diſcours,
Sur les fourbes qu'on voit icy-bas tous les jours ;
Que, pour moy, las du monde, & de ſa vie infame,
Je voulois travailler au ſalut de mon ame ;
A m'eſloigner du trouble, & pouvoir longuement
Près de quelque honneſte homme eſtre paiſible-
ment :
Que ſ'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie,
Que de paſſer chez luy le reſte de ma vie ;
Et que même à tel point il m'avoit ſceu ravir,
Que ſans luy demander gages pour le ſervir,
Je mettrois ſes mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere, & le fruit de mes peines.

Donc

C O M E D I E.

65

Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ostast,
 J'entendois tout de bon que luy seul heritast.
 C'estoit le vray moyen d'acquérir sa tendresse,
 Et, comme pour refoudre avec vostre maistresse;
 Des blais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
 Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
 Luy-même a sceu m'ouvrir une voye assez belle,
 De pouvoir hautement vous loger avec elle,
 Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
 Dont cette nuit en songe il a veu le retour:
 A ce propos, voicy l'histoire qu'il m'a dite,
 Et sur qui j'ay tantost nostre fourbe construite.

L E L I E.

C'est assez, je sçais tout: tu me l'as dit deux fois.

M A S C A R I L L E.

Ouy, ouy; mais, quand j'aurois passé jusques à trois,
 Peut-estre encor qu'avec toute sa suffisance,
 Vostre esprit manquera dans quelque circonstance.

L E L I E.

Mais, à tant differer je me fais de l'effort.

M A S C A R I L L E.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas si fort.
 Voyez-vous! vous avez la caboche un peu dure:
 Rendez vous affermy dessus cette aventure.
 Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
 Et s'appelloit alors *Zanobio Ruberty*:

Un party qui causa quelque esmeute civile,
 Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville,
 De fait, il n'est pas homme à troubler un Estat,
 L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
 Une fille fort jeune, & sa femme laissées,
 A quelque temps de là se trouvant trespasées,
 Il en eut la nouvelle, & dans ce grand ennuy,
 Vouiant dans quelque ville emmener avec luy,
 Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
 Un sien fils escolier, qui se nommoit Horace;
 Il écrit à Bologne, où pour mieux estre instruit,

Un

Un certain maistre Albert jeune l'avoit conduit ;
Mais pour se joindre tous, le rendez vous qu'il
donne.

Durant deux ans entiers, ne luy fit voir personne ;
Si bien que les jugant morts après ce temps-là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a,
Sans que de cet Albert, ny de ce fils Horace,
Douze ans ayent decouvert jamais la moindre trace.
Voila l'histoire en gros reditte seulement,
Afin de vous servir icy de fondement.
Maintenant vous serez un Marchand d'Armenie,
Qui les aurez veu sains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ay plustost qu'aucun, un tel moyen trouvé,
Pour les assuseiter sur ce qu'il a revé ?
C'est qu'en fait d'avanture, il est tres-ordinaire,
De voir gens pris sur mer par quelque Turc-Cortaire,
Puis estre à leur famille a point nommé rendus.
Après quinze ou vingt ans qu'on les a eus perdus.
Pour moy, j'ay veu deja cent contes de la sorte.
Sans nous allambiquer, servons nous en qu'importe ?
Vous leur aurez oui leur disgrâce conter ;
Et leur aurez fourni de quoy se racheter.
Mais que parti plustost, pour chose necessaire,
Horace vous chargea de voir icy son pere,
Dont il a sceu le sort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils seroient arrivez ;
Je vous ay fait tantost des leçons estenduës.

LELIE.

Ces repetitions ne sont que superflüës.
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là dedans donner le premier trait.

LELIE.

Escoute, Mascarille, un seul point me chagrine,
S'il alloit de son fils me demander la mine ?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! devez vous pas sçavoir

Qu'il

Qu'il estoit fort petit alors qu'il l'a pû voir ;
 E. puis, outre cela, le temps & l'esclavage,
 Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage ?

L E L I E.

Il est vray ; mais dy moy, s'il connoit qu'il m'a veu,
 Que faire ?

M A S C A R I L L E.

De memoire estes-vous dépourveu ?
 Nous avons dit tantost, qu'outre que vostre image
 N'avoit dans son esprit pû faire qu'un passage,
 Pour ne vous avoir veu que durant un moment,
 Et le poil & l'habit deguisoient grandement.

L E L I E.

Fort bien: mais, à propos, cet endroit de Turquie?

M A S C A R I L L E.

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie, ou Barbarie,

L E L I E.

Mais, le nom de la ville où j'auray pû les voir ?

M A S C A R I L L E.

Thunis. Il me tiendra, je croy jusques au soir?

La repetition, dit-il, est inutile,
 Et j'ay déjà nommé douze fois cette ville.

L E L I E.

Va, va-t'en commencer, il ne me faut plus rien.

M A S C A R I L L E.

Au moins, foyez prudent, & vous conduisez bien ;
 Ne donnez point icy de l'imaginative.

L E L I E.

Laisse moy gouverner : que ton ame est craintive !

M A S C A R I L L E.

Horace dans Bologne Escolier ? Trufaldin,

Zanobio Ruberty, dans Naples Citadin ;

Le Precepteur Albert.....

L E L I E.

Ah ! c'est me faire honte,
 Que de me tant prescher ; suis-je un sot à ton conte ?

M A-

**L'ESTOURDY,
MASCARILLE.**

Non pas du tout; mais bien quelque chose ap-
chant.

LELIE seul.

Quand il m'est inutile: il fait le chien couchant:
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusques là s'abandonne.
Je vais estre de près éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flâme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame;
Je sçauray quel arrest je dois.... mais les voicy.

SCENE II.

**TRUFALDIN, LELIE,
MASCARILLE.**

TRUFALDIN.
Sois beny, juste Ciel! de mon fort adoucy.

MASCARILLE.
C'est à vous de resver, & de faire des songes,
Puis qu'en vous, il est faux, que songes sont men-
songes.

TRUFALDIN,
Quelle grace, quels biens, vous rendray-je, Seigneur?
Vous, que je dois nommer l'Ange de mon bon-heur.

LELIE.
Ce sont soins superflus, & je vous en dispense.

TRUFALDIN.
J'ay, je ne sçay pas où, vû quelque ressemblance
De cet Armenien.

MASCARILLE.
C'est ce que je disois:
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.
Vous avez veu ce fils où mon espoir se fonde?

L. E.

COMEDIE.

63

LELIE.

Ouy, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde,

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie, & parle fort de moy ?

LELIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croy.

LELIE.

Il vous a dépeint tel que je vous voy paroistre,

Le visage, le port.....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il estre ?

Si lors qu'il m'a pû voir il n'avoit que sept ans ?

Et si son precepteur, même depuis ce temps,

Auroit peine a pouvoir connoistre mon visage ?

MASCARILLE.

Le sang bien autrement conserve cette image ;

Par des traits si profonds, ce portrait est tracé.

Que mon pere.....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez vous laissé ?

LELIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin ? mais cette ville

Est, je pense, en Piedmont.

MASCARILLE.

O ! cerveau mal habile ?

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Thunis,

Et c'est en effet là qu'il laissa vostre fils :

Mais les Armeniens ont tous une habitude,

Certain vice de langue à nous autres fort rude ;

C'est que dans tous les mots, ils changent nis en rin

Et pour dire Thunis, ils prononcent Thurin.

TRUFALDIN.

Il falloit pour l'entendre avoir cette lumiere.

Quel

Quel moyen vous dir-il de rencontrer son pere ?

MASCARILLE.

Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
quelque leçon d'escrime ; autrefois en ce jeu
il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ay battu le fer en mainte & mainte salle.

TRUFALDIN.

Ce n'est pas maintenant ce que je veux sçavoir.

Quel autre nom, dit-il, que je devois avoir ?

MASCARILLE.

Ah ! Seigneur Zanobio Ruberty, quelle joye
Est celle maintenant que le Ciel vous envoie !

LELIE.

C'est là vostre vray nom, & l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il receut la clarté ?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroist agreable :
Mais, pour vous, ce doit estre un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu sans parler, souffrir nostre discours ?

LELIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours,

TRUFALDIN.

Où l'envoyay-je jeune ? & sous quelle conduite ?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de merite,
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'a sa discretion vos soins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah !

MASCARILLE.

Nous sommes perdus, si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien sçavoir de vous leur aventure ;
Sur quel vaisseau le sort qui m'a sceu travailler...

M A-

COMEDIE.

71

MASCARILLE.

Je ne sçay ce que c'est, je ne sçay que bailler ;
Mais, Seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-
estre,

Ce Monsieur l'estranger a besoin de repaître ?
Et qu'il est tard aussi ?

LELIE.

Pour moy, point de repas.

MASCARILLE.

Ah ! vous avez plus faim que vous ne pensez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Après vous.

MASCARILLE.

Monsieur, en Armenie,

Les maîtres du logis sont sans ceremonie.

Pauvre esprit ! pas deux mots !

LELIE.

D'abord il m'a surpris,

Mais n'apprehende plus, je reprens mes esprits,

Et m'en vais debiter avecque hardiesse. . .

MASCARILLE.

Voicy nostre rival qui ne sçait pas la piece.

SCENE III.

LEANDRE, ANSELME.

ANSELME.

Arrestez-vous. Leandre, & souffrez un discours,
Qui che chie le repos & l'honneur de vos jours ;
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme interellé pour ma propre famille ;
Mais comme voire pere em pour vostre bien,
Sans vouloir vous flatter, & vous deguiser rien ;
Brief, comme je voudrois, d'une ame franche, &
pure,

Que

Que l'on fist à mon sang, en pareille aventure.
 Sçavez vous de quel œil chacun voit cet amour,
 Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour ?
 A combien de discours, & de traits de risée,
 Vostre entreprise d'hier est par tout exposée ?
 Quel jugement on fait du choix capricieux,
 Qui pour femme, dit-on, vous designe en ces lieux !
 Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse,
 De qui le noble employ, n'est qu'un mestier de
 gueuse.

J'en ay rougy pour vous, encor plus que pour moy,
 Qui me trouve compris dans l'éclat que je voy,
 Moy, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promise,
 Ne peut sans quelque affront souffrir qu'on la mé-
 prise.

Ah ! Leandre, sortez de cet abaissement ;
 Ouvrez un peu les yeux sur vostre aveuglement :
 Si nostre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
 Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
 Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
 Le remords est bien près de la solemnité,
 Et la plus belle femme a tres-peu de deffence
 Contre cette tiedeur qui suit la jouissance :
 Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
 Ces ardeurs de jeunesse, & ces emportemens,
 Nous font trouver d'abord quelques nuits agreables ;
 Mais ces felicitez ne sont gueres durables,
 Et nostre passion allentissant son cours,
 Après ces bonnes nuits donnent de mauvais jours.
 De là viennent les soins, les soucis, les misereres,
 Les fils desheritez par le courroux des peres.

LEANDRE.

Dans tout vostre discours, je n'ay rien écouté,
 Que mon esprit déjà ne m'ait representé.
 Je sçay combien je dois à cet honneur insigne.
 Que vous me voulez faire, & dont je suis indigne ;
 Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,

Co

Ce que vaut vostre fille, & quelle est sa vertu :
Aussi veux-je tascher....

A N S E L M E.

On ouvre cette porte,
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCENE IV.

LELIE, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

Bien-tost de nostre fourbe on verra le debris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

L E L I E.

Dois-je eternellement ouir tes reprimandes ?
De quoy te peux-tu plaindre ? ay-je pas reüssi
Et tout ce que j'ay dit depuis....

M A S C A R I L L E.

Coussi, coussi ;

Témoin les Turcs par vous appelez heretiques,
Et que vous assurez, par sermens autentiques,
Adorer pour leurs Dieux la Lune & le Soleil.
Passe : ce qui me donne un dépit nompareil,
C'est, qu'icy vostre amour étrangement s'oublie
Prés de Celie ; il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croit jusqu'aux
bords,

Et de tous les costez se répand au dehors.

L E L I E.

Pourroit on se forcer à plus de retenuë !
Je ne l'ay presque point encore entretenuë.

M A S C A R I L L E.

Ouy, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas ;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matiere,
Que d'autres ne feroient dans une année entiere.

D

L E.

Et comment donc ?

MASCARILLE.

Comment ? chacun a pû le voir.

A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,
 Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle ;
 Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
 Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
 Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle beuvoit ;
 Et dans les propres mains vous saisissant du verre,
 Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
 Vous beuviez sur son reste, & montriez d'affecter
 Le costé qu'à sa bouche elle avoit sçeu porter.
 Sur les morceaux touchez de sa main delicate,
 Ou mordus de ses dents, vous estendiez la patte
 Plus brusquement qu'un chat dessus une souris ;
 Et les avaliez tout ainsi que des pois gris.
 Puis outre tout cela, vous faisiez sous la table,
 Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable ;
 Dont Trufaldin heurté de deux coups trop pressans,
 A puni par deux fois, deux chiens tres-innocens,
 Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle :
 Et puis, après cela vostre conduite est belle ?
 Pour moy, j'en ay souffert là geline sur mon corps ;
 Malgré le froid, je sué encor de mes efforts ;
 Attaché dessus vous, comme un jouëur de boule,
 Après le mouvement de la sienne qui roule,
 Je pensois retenir toutes vos actions,
 En faisant de mon corps mille contorsions.

LELIE.

Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des choses,
 Dont tu ne rellens point les agreables causes !
 Je veux bien neanmoins, pour te plaire une fois,
 Faire force à l'amour qui m'impole des loix ;
 Deformais.....

SCE-

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE,
TRUFALDIN.

N MASCARILLE.
ous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

C'est bien fait. Cependant me ferez vous la grace
Que je puisse luy dire un seul mot en secret?

LELIE.

Il faudroit autrement estre fort indiscret.

TRUFALDIN.

Escoute, sçais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non, mais si vous voulez je ne tarderay guere,
Sans doute, à le sçavoir.

TRUFALDIN.

D'un cheſne grand & fort,

Dont près de deux cents ans ont fait déjà le fort,

Je viens de détacher une branche admirable,

Choisie expressement, de grosseur raisonnable,

Dont j'ay fait sur le champ avec beaucoup d'ardeur,

Un baston à peu près.... ouy, de cette grandeur;

Moins gros par l'un des bouts, mais plus que trente
gaulés

Propre, comme je pense, à roſſer les espaules;

Car il est bien en main, vert, nouëux & massif,

MASCARILLE.

Mais, pour qui, je vous prie, un tel preparatif?

TRUFALDIN.

Pour toy premierement, puis pour ce bon apostre,

Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouer d'un
autre:

Pour cet Armentien, ce Marchand déguisé,

Introduit sous l'appas d'un conte supposé.

D. 2

M A.

L'ESTOURDY,
MASCARILLE.

Quoy? vous ne croyez pas?.....

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse,
Luy-même heureusement a découvert sa ruse;
Et disant à Celie, en luy serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce pretexte vain;
Il n'a pas aperceu Jeannette ma fillole,
Laquelle a tout ouï parole pour parole;
Et je ne doute point, quoy qu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faites tort, s'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis verité?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assilé;
Donnons-en à ce fourbe, & du long, & du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Ouy-da, tres-volontiers, je l'espousteray bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.
Ah! vous serez rossé, Monsieur de l'Armenie,
Qui toujours gastez tout.

SCENE VI.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

UN mot, je vous supplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Dupper un honneste homme, & vous jouer de luy?

MASCARILLE.

Feindre avoir veu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez luy, plus aisément entrée.

TRUFALDIN.

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LE-

COMEDIE.

77

LELIE.

Ah coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi

Que les fourbes?...
L E L I E.

Bourreau!

MASCARILLE.

Sont ajustez icy.

Garde-moy bien cela.

L E L I E.

Quoy donc ? je ferois homme....

MASCARILLE.

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaist fort ; rentre, je suis content.

L E L I E.

A moy ! par un valet cet affront éclattant !

L'auroit-on pû prévoir l'action de ce traistre !

Qui vient insolemment de mal traiter son maistre.

MASCARILLE.

Peut-on vous demander comme va vostre dos ?

L E L I E.

Quoy ? tu m'oses encor tenir un tel propos ?

MASCARILLE.

Voilà, voilà, que c'est, de ne voir pas Jeannette,

Et d'avoir en tout temps une langue indiscrete ;

Mais pour cette fois-cy, je n'ay point de courroux,

Je cesse d'écarter, de pester contre vous ;

Quoy que de l'action l'imprudence soit haute,

Ma main sur vostre eschine a lavé vostre faute.

L E L I E.

Ah ! je me vengeray de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous estes causé vous-même tout le mal.

L E L I E.

Moy !

D 3

M A-

Si vous n'estiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé n'aguere à vostre idole,
Vous auriez aperceu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a decouvert le cas.

LELIE.

On auroit pû surprendre un mot dit à Celie !

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette prompte sortie ?
Ouy, vous n'estes dehors que par vostre caquet ;
Je ne sçay si souvent vous jouez au piquet ;
Mais, au moins, faites-vous des écarts admirables.

LELIE.

O ! le plus malheureux de tous les miserables !
Mais encore, pourquoy me voir chassé par toy ?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'employ ;
Par là j'empesche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'estre auteur ou complice.

LELIE.

Tu devois donc, pour toy, frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot, Trufaldin lorgnoit exactement.
Et puis je vous diray, sous ce pretexte utile,
Je n'estois point fâché d'évaporer ma bile :
Enfin la chose est faite, & si j'ay vostre foy,
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moy ;
Soit, ou directement, ou par quelqu'autre voye,
Les coups sur vostre table assenez avec joye,
Je vous promets ayder par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LELIE.

Quoy que ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moy ne peut cette promesse ?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc ?

L E-

LELIE.

Ouy, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout, promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoy que j'entreprene.

LELIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, vostre fièvre quartaine.

LELIE.

Mais tiens moy donc parole, & songe à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, & graisser vostre dos.

LELIE.

Faut-il que le malheur qui me suit à la trace,

Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce ?

MASCARILLE.

Quoy ! vous n'êtes pas loin ! sortez viste d'icy ;

Mais, sur tout, gardez vous de prendre aucun soucy ;

Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise ;

N'aydez point mon projet de la moindre entre-
prise.....

Demeurez en repos.

LELIE.

Ouy, va, je m'y tiendray.

MASCARILLE.

Il faut voir maintenant quel biais je prendray.

SCENE VII.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle ?

Al'heure que je parle un jeune Egyptien,

Qui n'est pas noir pourtant, & sent assez son bien ;

Arrive accompagné d'une vicille fort have,

D 4.

Et

Et vient chez Trufaldin rachetter cette esclave
Que vous vouliez. Pour elle, il paroist fort zelé.

MASCARILLE.

Sans doute, c'est l'ament dont Celie a par'é:
Fût il jamais desfin plus brouillé que le nostre!
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Leandre est au point
De quitter la partie, & ne nous troubler point;
Que son pere arrivé contre toute esperance;
Du costé d'Hypolite emporte la balance;
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'huy conclurre le traité;
Lors qu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vien nous en lever tout l'espoir qui nous reste:
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je croy que je pourray retarder leur depart,
Et me donner le temps qui sera necessaire,
Pour tacher de finir cette fameuse affaire,
Il s'est fait un grand vol, par qui, l'on n'en sçait rien;
Ces autres rarement passent pour gens de bien:
Je veux adroitement sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner ce drole;
Je sçay des Officiers de justice alterez,
Qui sont pour de tels coups de vrais deliberez:
Dessus l'avidé espoir de quelque paraguante,
Il n'est rien que leur art aveuglement ne tente,
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourse est criminelle, & paye son delit.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

A C T E V.
S C E N E I.

ERGASTE, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

H chien ! ah double chien ! mêtine de
cervelle,

Ta persequcion sera t elle eternelle ?

E R G A S T E.

Par les soins vigilans de l'exempt ba-
laffré,

Ton affaire alloit bien, le drôle estoit cofré,
Si ton maistre au moment ne fut venu luy-même,
En vray de esperé rompre ton stratageme :
Je ne scaurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honneste homme soit traîné honteusement ;
J'en répons sur sa mine, & je le cautionne :
Et comme on resistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les records,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leurs corps
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pentent tous avoir un Lelie à leur fuite.

M A S C A R I L L E.

Le traistre ne sçait pas que cet Egyptien,
Est déjà là dedans pour luy ravir son bien.

E R G A S T E.

Adieu, certaine affaire à te quitter m'oblige.

M A S C A R I L L E.

Ouy, je suis stupefait de ce dernier prodige ;
On diroit, & pour moy, j'en suis persuadé,
Que ce demon brouillon, dont il est possédé,
Se p'aïse à me braver, & me l'aïlle conduire
Par tout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant, je veux poursuivre, & malgré tous ces
coups,

D 5

Voit

Voir qui l'emportera de ce diable, ou de nous ;
 Celie est quelque peu de nostre intelligence ;
 Et ne voit son depart qu'avecque repugnance ;
 Je tâche à profiter de cette occasion :
 Mais ils viennent ; songeons à l'exécution.
 Cette maison meublée est en ma bien-seance,
 Je puis en disposer avec grande licence ;
 Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé,
 Nul que moy ne s'y tient, & j'en garde la clé.
 O ! Dieu, qu'en peu de temps on a veu d'avantures !
 Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures.

SCENE II.

CELIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

Vous le sçavez, Celie, il n'est rien que mon cœur
 N'ait fait, pour vous prouver l'excez de son
 ardeur ;
 Chez les Venitiens, dès un assez jeune âge,
 La guerre en quelque estime avoit mis mon courage,
 Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moy,
 Pretendre en les servant, un honorable employ ;
 Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
 Et que le prompt effet d'une Metamorphose,
 Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
 Parmi vos compagnons, sceut ranger vostre Amant,
 Sans que mille accidents, ny vostre indifférence ;
 Ayent pû me détacher de ma perseverance :
 Depuis, par un hazard, d'avec vous séparé,
 Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
 Je n'ay pour vous rejoindre épargné temps ny peine ;
 Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
 Et plein d'impatience, apprenant vostre sort,
 Que pour certain argent qui leur importoit fort,
 Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,

Vous

COMEDIE.

83

Vous aviez en ces lieux esté mise en ostage :
 J'accours vîste y briser ces chaines d'intereft,
 Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaist ;
 Cependant on vous voit une morne tristesse,
 Alors que dans vos yeux doit briller l'allegresse ;
 Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
 Venise, du butin fait parmy les combats,
 Me garde pour tous deux, dequoy pouvoir y vivre.
 Que si, comme devant, il vous faut encore suivre,
 J'y consens, & mon cœur n'ambitionnera
 Que d'estre aupres de vous tout ce qu'il vous plaira.

CELIE.

Vostre zele, pour moy, visiblement éclate ;
 Pour en paroître triste, il faudroit estre ingrate ;
 Et mon visage aussi par son émotion,
 N'explique point mon cœur en cette occasion ;
 Une douleur de teste y peint sa violence,
 Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
 Nostre voyage, au moins, pour trois ou quatre jours,
 Attandroit que ce mal eust pris un autre cours.

ANDRÉS.

Autant que vous voudrez, faites qu'il se differe,
 Toutes mes volontez ne butent qu'à vous plaire ;
 Cherchons une maison à vous mettre en repos,
 L'escrireau que voicy s'offre tout à propos.

SCENE III.

MASCARILLE, CELIE,
 ANDRÉS.

SEigneur Suisse, estes-vous de ce logis le maistre ?

MASCARILLE.

Moy, pour servir à fous.

ANDRÉS.

Pourrons-nous y bien estre !

D 6

M A.

L'ESTOURDY,

MASCARILLE.

Ouy, moy pour a'estrancher chappon champre garny.
Mais ché non point locher te gent te meschantvy.

ANDRE'S.

Je croy vostre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous nouviau dant sti fil, moy fois à la fissage.

ANDRE'S.

Ouy.

MASCARILLE.

La Marame est-il mariage al Monsieur ?

ANDRE'S.

Quoy ?

MASCARILLE.

S'il estre son fame, ou s'il estre son sœur ?

ANDRE'S.

Non.

MASCARILLE.

Mon foy, pien choly: fenir pour marchandisse,

Ou pien pour teimenter à la palais chouffice ?

La procez, il fault rien, il coufter tant t'archant.

La procurrair larron, la focat pien meschant.

ANDRE'S.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous t'onc mener sti file,

Pour fenir pourmener, & recarter la file ?

ANDRE'S.

Il n'importe. Je suis à vous dans un moment.

Je vay faire venir la vieille promptement,

Contremander aussi nostre voiture preste.

MASCARILLE.

Ly ne porte pas pien ?

ANDRE'S.

Elle a mal à la teste.

MASCARILLE.

Moy, chavoir de pon fin, & de siomage pon ;

Entre-

Entre fous, entre fous, dans mon petit maiffon.

SCENE IV.

L E L I E. A N D R E' S.

L E L I E.

Quel que foit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à refter en attente;
A laiffer faire un autre, & voir fans rien ofer,
Comme de mes deftins le Ciel veut difpofiter.
Demandiez vous quelqu'un dedans cette demeure?

A N D R E' S.

C'est un logis garny que j'ay pris tout à l'heure.

L E L I E.

A mon pere pourtant, la maiffon appartient,
Et mon valet la nuit, pour la garder s'y tient.

A N D R E' S.

Je ne fçay, l'efcriteau marque au moins qu'on la
louë:

Lifez.

L E L I E.

Certes, cecy me fuprend, je l'avouë;
Qui diantre l'auroit mis? & par quel intereft?
Ah! ma foy, je devine à peu près ce que c'est:
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

A N D R E' S.

Peut-on vous demander quelle eft cette aventure?

L E L I E.

Je voudrois à tout au re en faire un grand fecret;
Mais pour vous, il n'importe, & vous ferez difcret;
Sans doute, l'efcriteau que vous voyez paroiftre,
Comme je conjecture, au moins ne fçauroit eftre,
Que quelque invention du valet que j'edy,
Que quelque noüd fubril qu'il doit avoir ourdy,
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne,
Dont j'ay l'ame piquée, & qu'il faut que j'obtienne;
Je l'ay déjà manquée, & même plusieurs coups.

D 7

A N 2

Vous l'appellés ?

LELIE.

Celie.

ANDRÉS.

Hé ! que ne disiez-vous !
Vous n'aviez qu'à parler ; je vous aurois sans doute
Épargné tous les soins que ce projet vous couste.

LELIE.

Quoy ! vous la connoissez ?

ANDRÉS.

C'est moy, qui maintenant

Viens de la racheter.

LELIE.

O ! discours surprenant.

ANDRÉS.

sa santé de partir ne nous pouvant permettre,
An logis que voilà je venois de la mettre ;
Et je suis tres ravi dans cette occasion,
Que vous m'avez instruit de vostre intention.

LELIE.

Quoy ? j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espere ?
Vous pourriez ?

ANDRÉS.

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LELIE.

Que pourray-je vous dire ? & quel remerciement ?

ANDRÉS.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCENE V.

MASCARILLE, LELIE, ANDRÉS.

MASCARILLE.

ET bien ! ne voilà pas mon enragé de maistre !
Il nous va faire encor quelque nouveau bisseste.

L'É

L E L I E.

Sous ce crotetsque habit, qui l'auroit reconnu ?
 Approche, Mascariille, & fois le bien venu.

M A S C A R I L L E.

Moy fouis ein chant honneur, moy non point Ma-
 querille,

Chay point fentre chamais le fame ny le file.

L E L I E.

Le plaisant baragouin ! il est bon, sur ma foy.

M A S C A R I L L E.

Alle fous poumener, sans toy rire te moy.

L E L I E.

Va, va, leve le masque, & reconnoy ton maistre.

M A S C A R I L L E.

Partieu, tiable, mon foy jamais toy chay connoistre.

L E L I E.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

M A S C A R I L L E.

Si toy point en aller, chay paille ein cou te point.

L E L I E.

Ton jargon Alemand est superflu, te dis-je ;

Car nous sommes d'accord, & sa bonté m'oblige :

P'ay tout ce que mes vœux luy pouvoient demander :

Et tu n'as pas sujet de rien apprehender.

M A S C A R I L L E.

Si vous estes d'accord par un bonheur extrême,

Je me dissuissie donc, & redeviens moy-même.

A N D R E' S.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu ;

Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

L E L I E.

Et bien, que diras-tu ?

M A S C A R I L L E.

Que j'ay l'ame ravie,

De voir d'un beau succes nostre peine suivie.

L E L I E.

Tu seignois à fortir de ton déguisement ?

83 L'ESTOURDY,
Et ne pouvois me croire en cet événement ?

MASCARILLE.
Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LELIE.
Mais, confesse qu'enfin, c'est avoir fait beaucoup :
Au moins, j'ay réparé mes fautes à ce coup,
Et j'auray cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.
Soit, vous aurez esté bien plus heureux que sage.

SCENE VI.

CELIE, MASCARILLE, LELIE,
ANDRE'S.

ANDRE'S.
N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LELIE.
A ! quel bonheur au mien pourroit estre égalé !

ANDRE'S.
Il est vray d'un bien fait je vous suis redevable,
Si je ne l'avoüois, je serois condamnable :
Mais enfin, ce bien-fait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur ;
Jugez donc le transport où sa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquiter ma dette ;
Vous estes genereux, vous ne le voudriez pas,
Adieu pour quelques jours, retournons sur nos pas.

MASCARILLE.
Je ris, & toutefois je n'en ay guere envie,
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Celie ;
Et..... Vous m'entendez bien.

LELIE.
C'est trop, je ne veux plus
Te demander pour moy de secours superflus :
Je suis un chien, un traistre, un bourreau detestable
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.

Va.

Va, cesse tes efforts pour un malencontreux,
 Qui ne scauroit souffrir que l'on le rende heureux !
 Après tant de malheurs, après mon imprudence,
 Le trespas me doit seul prestre son assistance.

M A S C A R I L L E.

Voilà le vray moyen d'achever son destin ;
 Il ne luy manque p'us que de mourir enfin,
 Pour le couronnement de toute ses sottises ;
 Mais en vain son dépit pour ses fautes commises,
 Luy fait licencier mes soins & mon appuy ;
 Je veux, quoy qu'il en soit, le servir malgré luy,
 Et dessus son lutin obrenir la victoire :
 Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire,
 Et les difficultez dont on est combattu,
 Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

S C E N E VI.

M A S C A R I L L E, C E L I E.

C E L I E.

Q Uoyque tu veuilles dire, & que l'on se propose,
 De ce retardement j'attans fort peu de chose ;
 Ce qu'on voit de sucez peut bien persuader,
 Qu'ils ne font pas encor fort gres de s'accorder,
 Et je n'ay déjà dit qu'un cœur comme le nostre,
 Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre ;
 Et que tres-fortement, par de differens nœuds,
 Je me trouve attachée au party de tous deux ;
 Si Lelie a pour luy l'amour & sa puissance,
 Andrés pour son partage a la reconnoissance,
 Qui ne souffrira point que mes pensers secrets,
 Consultent jamais rien contre ses interests :
 Ouy, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
 Si-le don de mon cœur ne couronne sa flame,
 Au moins, dois je ce prix à ce qu'il fait pour moy,
 De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foy,
 Et de faire à mes vœux autant de violence.

Que

90 L'ESTOURDY,
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence :
Sur ses difficultez qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te promettre d'espoir.

MASCARILLE.
Ce sont, à dire vray, de tres-fâcheux obstacles ;
Et je ne sçay point l'art de faire des miracles ;
Mais je vais employer mes efforts plus puissants,
Remuer terre & Ciel, m'y prendre de tout sens,
Pour tâcher de trouver un biais salutaire ;
Et vous diray bien-tost ce qui se pourra faire.

SCENE VIII.

CELIE, HYPOLITE.

HYPOLITE.
Depuis vostre séjour, les Dames de ces lieux,
Se plaignent justement des larcins de vos yeux ;
Si vous leur dérobez leurs conquestes plus belles,
Et de tous leurs Amants faites des infidelles.
Il n'est guere de coeurs qui puissent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous sçavez les frapper ;
Et mille libertez à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes ?
Quant à moy, toutefois je ne me plaindrois pas,
Du pouvoir absolu de vos rares appas ;
Si lors que mes Amants sont devenus les vôtres,
Un seul m'eust consolé de la perte des autres ;
Mais qu'inhumainement vous me les ostiez tous,
C'est un dur procedé, dont je me plains à vous.

CELIE.
Voilà d'un air galand faire une rallerie ;
Mais, épargnez un peu celle qui vous en prie :
Vos yeux, vos propres yeux, se connoissent trop bien
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien ;
Ils sont fort assurez du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles allarmes.

H Y-

COMEDIE.
HYPOLITE.

91

Pourtant, en ce discours je n'ay rien avancé,
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé;
Et, sans parler du reste, on sçait bien que Celie
A cause des desirs à Leandre & Lelie.

CELIE.

Je croy, qu'estant tombez dans cet aveuglement,
Vous vous consolerez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable,
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HYPOLITE.

Au contraire, j'agis d'un air tout different,
Et trouve en vos beautez un merite si grand;
J'y voy tant de raisons capables de deffendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux,
Dont envers moy Leandre a parjuré ses vœux?
Et le vay voir tantost, sans haine & sans colere,
Ramené sous mes loix par le pouvoir d'un pere.

SCENE IX.

MASCARILLE, CELIE, HYPOLITE.

MASCARILLE.

Grande! grande nouvelle, & succez surprenant!
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CELIE.

Qu'est ce donc?

MASCARILLE.

Escoutez, voicy sans flatterie

CELIE.

Quoy?

MASCARILLE.

La fin d'une vraye & pure Comedie?
La vieille Egyptienne à l'heure même.....

CELIE.

Et bien?

MA-

Passoit dedans la place, & ne songeoit à rien,
 Alors qu'une autre vieille assez d'figurée,
 L'ayant de prés, au nez, long-temps considérée;
 Par un bruit enroïé de mots injurieux,
 A donné le signal d'un combat furieux:
 Qui pour armes, pourtant, mousquets, dagues, ou
 fleches,
 Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes seches;
 Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
 Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair:
 On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagace;
 D'abord leurs scoffions ont volé par la place,
 Et laissant voir à nud deux testes sans cheveux,
 Ont rendu le combat risiblement affreux.
 Andrés, & Trufaldin, à l'éclat du murmure,
 Ainsi que force monde, accourus davanture,
 Ont, à les décharpir, eu de la peine assez,
 Tant leurs esprits estoient par la fureur poussez;
 Cependant que chacune après cette tempeste,
 Songe à cacher aux yeux la honte de sa teste,
 Et que l'on veut sçavoir qui causoit cette humeur,
 Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
 Malgré la passion dont elle estoit emeuë,
 Ayant sur Trufaldin tenu long-temps la veuë,
 C'est vous, si quelque erreur n'abuse icy mes yeux,
 Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
 A-t-elle dit tout haut, ô! rencontre opportune!
 Ouy, Seigneur Zanobio Ruberty, la fortune
 Me fait vous reconnoistre, & dans le même instant,
 Que pour vostre interest je me tourmentoïs tant:
 Lors que Naples vous vit quitter vostre famille,
 J'avois, vous le sçavez, en mes mains vostre fille,
 Dont j'élevois l'enfance, & qui par mille traits
 Faisoit voir dès quatre ans sa grace & ses attraits;
 Celle que vous voyez, cette infame forcierië,
 Dedans nostre maison se rendant familiere,

Me

Me vola ce thresor. Helas ! de ce malheur
Vostre femme, je croy, conçut tant de douleur,
Que cela servit fort pour avancer sa vie :
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie,
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux :
Mais il faut maintenant, puisque je l'ay connuë,
Qu'elle fasse sçavoir ce qu'elle est devenuë.
Au nom de Zanobio Ruberty, que sa voix
Pendant tout ce recit repetoit plusieurs fois ;
Andrés, ayant changé quelque temps de visage,
A Trufaldin surpris, a tenu ce langage.
Quoy donc ! le Ciel me fait trouver heureusement,
Celuy que jusqu'icy j'ay cherché vainement !
Et que j'avois pu voir, sans pourtant reconnoistre
La source de mon sang, & l'auteur de mon estre !
Ouy, mon pere, je suis Horace vostre fils,
D'Albert qui me gardoit les jours estant finis,
Me sentant naistre au cœur d'autres inquietudes,
Je sortis de Bologne, & quittant mes estudes,
Portay durant six ans mes pas en divers lieux,
Selon que me pouffoit un desir curieux ;
Pourtant après ce temps, une secrette envie
Me pressa de revoir les miens, & ma patrie ;
Mais dans Napels, helas ! je ne vous trouvoy plus,
Et n'y sceus vostre sort que par des bruits confus :
Si bien, qu'à vostre queste ayant perdu mes peines,
Venise pour un temps borna mes courses vaines ;
Et j'ay veü depuis, sans que de ma maison,
Jeusse d'autre clartez que d'en sçavoir le nom.
Je vous laisse à juger, si pendant ces affaires
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confession de vostre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne ;
Andrés est vostre frere, & comme de sa soeur

24 L'ESTOURDY,
Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il pretend reconnoistre,
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maistre;
Dont le pere témoin de tout l'évenement,
Donne à cet himenée un plein consentement;
Et pour mettre une joye entiere en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidens à la fois enfantez.

CELIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautez.

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes.

Qui du combat encor remettent leurs personnes;
Leandre est de la troupe, & vostre pere aussi;
Moy, je vais advertir moit maistre de cecy;
Et que lors qu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le Ciel en sa faveur produit comme un miracle.

HYPOLITE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voicy venir.

SCENE X.

TRUFALDIN, ANSELMÉ,
PANDOLFE, ANDRÉS,
CELIE, HYPOLITE.

TRUFALDIN.

AH! ma fille.

CELIE.

Ah! mon pere.

TRUFALDIN.

Sçais-tu déjà comment le Ciel nous est prospere?

CELIE.

Je viens d'entendre icy ce succez merveillex.

HY-

COMEDIE.

95

HYPOLITE à *Leandre*;

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ay devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LEANDRE.

Un genereux pardon est ce que je desire;
Mais j'attette les Cieux, qu'en ce retour soudain
Mon pere fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRES à *Celie*.

Qui l'auroit jamais crû que cette ardeur si pure
Pût estre condamnée un jour par la nature;
Toutefois tant d'honneur la sceut toujours regir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CELIE.

Pour moy, je me blâmois, & croyois faire faute,
Quand je n'avois pour vous qu'une estime tres haute;
Je ne pouvois sçavoir quel obstacle puissant,
M'arrestoit sur un pas si doux & si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'adveu d'une flâme,
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN.

Mais en te recouvrant, que diras-tu de moy ?
Si je longe aussi-tost à me priver de toy ?
Et t'engage à son fils sous les loix d'himenée ?

CELIE.

Que de vous maintenant depend ma destinée.

SCENE XL

TRUFALDIN, MASCARILLE, LELIE,
ANSELME, PANDOLFE, CELIE,
ANDRES, HYPOLITE,
LEANDRE.

MASCARILLE.

Voyons si vostre diable aura bien le pouvoir
De detruire à ce coup un si solide espoir;
Et si contre l'excez du bien qui vous arrive,

Vous

96 L'ESTOURDY, &c.

Vous armerez encor vostre imaginative.
Par un coup impreveu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnez, & Celie est à vous.

LELIE.

Croiray je que du Ciel la puissance absoluë....

TRUFALDIN.

Ouy, mon gendre, il est vray.

PANDOLFE.

La chose est resoluë.

ANDRÉS.

Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LELIE à Mascarille.

Il faut que je t'embrasse & mille & mille fois,
Dans cette joye....

MASCARILLE.

Ahi, ahi, doucement, je vous prie
Il m'a presque estouffé, je crains fort pour Celie,
si vous la caressez avec tant de transport:
De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN à Lelie.

vous sçavez le bonheur que le Ciel me renvoye;
Mais puis qu'un même jour nous met tous dans la
joye,

Ne nous separons point qu'il ne soit terminé,
Et que son pere aussi nous soit vifve amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus; n'est-il point quelque
fille,

Qui pût accommoder le pauvre Mascarille:
A voir chacun se joindre à sa chacune icy,
J'ay des demangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ay ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; & que les Cieux prosperes
Nous donnent des enfans dont nous soyons les pe-
res.

FIN



LE DEPIT AMOUREUX.

ux,
s.
..
lué.
s prie
ie,
e;
ans la
quelque
peres
es pe-



A

Re

I

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS



D E P I T
AMOUREUX,
COMEDIE.

Représentée sur le Theatre du Palais
Royal.

Par J. B. P. MOLIERE.



Suivant la Copie imprimée

A P A R I S,
M, D C. LXXXIII.

LES PERSONNAGES.

- ERASTE, Amant de Lucile.
- ALBERT, Pere de Lucile.
- GROS-RENE', Valet d'Erafte.
- VALERE, Fils de Polidore.
- LUCILE, Fille d'Albert.
- MARINETTE, Suivante de Lucile.
- POLYDORE, Pere de Valere.
- FROSINE, Confidente d'Ascagne.
- ASCAGNE, Fille sous l'habit d'homme.
- MASCARILLE, Valet de Valere.
- METAPHRASTE, Pedant.
- LA RAPIERE, Preteur.



A MONSIEUR
MONSIEUR
HOURLIER,

Escuyer, Sieur de Mericourt, Conseiller
du Roy, Lieutenant General Civil &
Criminel au Baillage du Palais à Paris.



MONSIEUR,

Si cette Piece n'avoit receu les applaudissemens de
de toute la France, si elle n'avoit esté le charme de Pa-
ris, & si elle n'avoit esté le divertissement du plus grand
Monarque de la Terre, je ne prendrois pas la liberté de
vous l'offrir. Il y a long-temps que j'avois résolu de
vous presenter quelque chose qui vous marquast mes
respects; Mais ne trouvant rien qui fût proportionné à
vos merites, j'avois toujours differé le juste & res-
pectueux hommage que je m'estois proposé de vous rendre;
& j'eusse peut-estre encore tardé long-temps à le faire,
si le Dépit Amoureux de l'Auteur le plus approuvé de
ce siecle ne me fût tombé entre les mains. J'ay crû,
Monsieur, que je ne devois pas laisser échapper cette
occasion de satisfaire aux loix que je m'estois imposés;
& que tous les gens d'esprit demandans tous les jours
cette piece, pour avoir le plaisir de la lecture, comme
ils ont eu celuy de la representation, ils seroient bien
aises de rendre vostre nom à la teste. Pour moy,

A 2

Mon-

Monſieur, ma joye ſera tout à fait grande de le voir paſſer non ſeulement dans pluſieurs mains, mais encoré dans la bouche des plus charmantes perſonnes du monde. C'eſt alors que chacun ſe ſouviendra de toutes les belles & avantageſes qualitez que vous poſſédez, que les uns loueront voſtre Prudence, les autres voſtre eſprit, les autres voſtre Juſtice, les autres la douceur qui eſt inſeparable de tout ce que vous faites, & qui eſt ſi vivement depeinte ſur voſtre viſage. qu'il n'eſt perſonne qui puiſſe douter que vos actions en ſoient remplies. Jugez, Monſieur, quelle ſatisfaction j'auray de ſçavoir que l'on rendra à voſtre merite ce qui luy eſt due, que l'on vous donnera des loüanges que vous avez ſi legitime-
ment meritées, que bon m'eſtimora d'avoir fait un ſi juſte choix, & ſi glorieux pour moy, & que l'on louera le zele & le reſpect avec lequel je ſuis,

M O N S I E U R,

Votre tres-humble, &
tres-obciſſant ſerviteur,

G. QUINET.

D E



D E P I T
AMOUREUX.
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

ERASTE, GROS-RENE.

ERASTE.



Eux-tu que je te die ? une atteinte se-
crete
Ne laisse point mon ame en une bon-
ne affiette :
Ouy, quoy qu'à mon amour tu puif-
ses repartir ,

Il craint d'estre la dupe, à ne te point mentir :
Qu'en faveur d'un rival ta foy ne se corrompe ,
Ou du moins, qu'avec moy, toy-même on ne te
trompe.

GROS-RENE.

Pour moy, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je diray, n'en déplaise à Monsieur vostre amour,
Que c'est injustement blesser ma preud'hommie,
Et se connoistre mal en phisionmie.

A 3

Les



Les gens de mon minois ne font point accuser
 D'estre, graces à Dieu, ny fourbes ny rusez ;
 Cet honneur qu'on nous fait je ne le démens gueres
 Et suis homme fort rond, de toutes les manieres.
 Pour que l'on me trompast, cela se pourroit bien ;
 Le doute est mieux fondé ; poustant je n'en croy rien.
 Je ne voy point encore, ou je suis une beste,
 Surquoy vous avez pû prendre martel-en-teste.
 Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour,
 Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour,
 Et Valere après-tout qui cause vostre crainte,
 Semble n'estre à present souffert que par contrainte.

E R A S T E.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourry ;
 Le mieux receu toujours n'est pas le plus chery ;
 Et tout ce que d'ardeur font paroistre les femmes,
 Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres fla-
 mes.

Valere enfin, pour estre un amant rebuté ;
 Montre depuis un temps trop de tranquillité ;
 Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
 Il témoigne de joye ou bien d'indifference,
 M'empoisonne à tous coups leurs plus charmans
 appas,

Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas ;
 Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
 Une entiere croyance aux propos de Lucile.
 Je voudrois. pour trouver un tel destin plus doux,
 Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
 Et sur ses déplaisirs & son impatience
 Mon ame prendroit lors une pleine assurance.
 Toy même, pense tu, qu'on puisse, comme il fait,
 Voir cherir un rival d'un esprit satisfait ?
 Et si tu n'en crois rien, dy moy, je t'en conjure,
 Si j'ay lieu de rever dessus cette aventure.

G R O S - R E N E'.

Peut-estre que son cœur a changé de desirs

Con-

A M O U R E U X.

7

Connoissant qu'il pouvoit d'inutiles soupirs.

E R A S T E.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée,
 Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
 Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat,
 Qu'elle puisse rester en un paisible estat:
 De ce qu'on a choy la fatale présence
 Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence;
 Et, si de cette veüe on n'acroist son dedain,
 Nostre amour est bien près de nous rentrer au sein.
 Enfin, croy moy, si bien qu'on éteigne une flamme,
 Un peu de jalousie occupe encore une ame,
 Et l'on ne scauroit voir, sans en estre piqué,
 Posseder par un autre un cœur qu'on a manqué.

G R O S - R E N É.

Pour moy, je ne sçay point tant de philosophie;
 Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
 Et ne suis point de moy si mortel ennemy,
 Que je m'aïlle affliger sans sujet, ny demy,
 Pourquoi subtiliser, & faire le capable
 A chercher des raisons pour estre miserable?
 Sur des soupçons en l'air je m'irois allarmer?
 Laissons venir la feste avant que la chomer.
 Le chagrin me paroist une incommode chose;
 Je n'en prens point pour moy, sans bonne & juste
 cause;

Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
 S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
 Avec vous en amour je cours même fortune;
 Celle que vous aurez me doit estre commune;
 La maistresse ne peut abuser vostre foy.
 A moins que la suivante en fasse autant pour moy:
 Mais j'en suis la pen'sée avec un soin extrême.
 Je veux croire les gens quand on me dit, je t'aime;
 Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
 Si Mascarille, ou non, s'arrache les cheveux.
 Que tantast Marinette endure qu'à son aise

A 4

Jode-

8
D E P I T
Jodelet par plaisir la careffe & la baiſſe ,
Et que ce beau rival en rie ainſi qu'un foâ ,
A ſon exemple auffi j'en riray tout mon faoû ;
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

E R A S T E.
Voilà de tes diſcours.

G R O S - R E N E .

Mais je la voy qui paſſe.

SCENE II.

MARINETTE, ERASTE, GROS-RENE.

G R O S - R E N E .
S T, Marinette.

M A R I N E T T E .

Ho, ho. Que fais-tu là ?

G R O S - R E N E .

Ma foy,
Demande, nous eſtions tout à l'heure ſur toy,

M A R I N E T T E .

Vous eſtes auffi là ! Monſieur ; depuis une heure

Vous m'avez fait troter comme un Baſque, je meure!

E R A S T E .

Comment ?

M A R I N E T T E .

Pour vous chercher j'ay fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foy....

E R A S T E .

Quoy ?

M A R I N E T T E .

Que vous n'eſtes pas
Au temple, au cours, chez vous, ny dans la grande
place.

G R O S - R E N E .

Il falloit en jurer.

E R A S T E .

Apprend-moy donc de grace

Qui

A M O U R E U X.

5

Qui te fait me chercher.

M A R I N E T T E.

Quelqu'un, en verité,

Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonte.
Ma maistresse en un mot.

E R A S T E.

Ha! chere Marinette;

Ton discours de ton cœur est-il bien l'interprete?

Ne me déguise point un mistere fatal,

Je ne t'en voudray pas pour cela plus de mal :

Au nom des Dieux, dy moy si ta belle maistresse

N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

M A R I N E T T E.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?

Elle ne fait pas voir assez son sentiment ?

Quel garant est ce encor que vostre amour demande?

Que luy faut-il ?

G R O S - R E N E'.

A moins que Valere se pendre.

Bagatelle; son cœur ne s'asseurera point.

M A R I N E T T E.

Comment ?

G R O S - R E N E'.

Il est jaloux jusques en un tel point.

M A R I N E T T E.

De Valere ? Ha ! vraiment la pensée est bien belle.

Elle peut seulement naistre en vostre cervelle !

Je vous croyois du sens, & jusqu'à ce moment,

J'avois de vostre esprit quelque bon sentiment :

Mais, à ce que je voy, je m'estois fort trompée.

Ta teste de ce mal est elle aussi frapée ?

G R O S - R E N E'.

Moy jaloux ? Dieu m'en garde, & d'estre assez badin

Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin ;

Outre que de ton cœur ta foy me cautionne,

L'opinion que j'ay de moy-même est trop bonne

Pour croire auprès de moy que quel qu'autre te plüste

A 5

Où

Où diantre pourrois tu trouver qui me valust ?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien, voilà comme il faut estre,
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroistre ;
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival :
Au merite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maistresse,
Et j'en sçay tel qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoy qu'il en soit, témoigner de l'ombrage
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre après tout miserable à credit :
Cela, Seigneur Erasle, en passant vous soit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons plus, que venois tu m'apprendre ?

MARINETTE.

Vous meriteriez bien que l'on vous fit attendre :
Qu'afin de vous punir je vous tinse caché,
Le grand secret pourquoy je vous ay tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, & sortez hors de doute.
Lisez le donc tout haut ; personne icy n'écoute.

ERASTE, *lit.*

Vous m'avez dit que vostre amour
Estoit capable de tout faire,
Il se couronnera luy-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un Pere.
Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur ;
Je vous en donne la licence :
Et, si c'est en vostre faveur,
Je vous répons de mon obeissance.

SS

Ha ! quel bon-heür ! Ô, toy, qui me l'as apporté.
Je te dois regarder comme une Deité.

GROSRENE :

Je vous le disois bien contre vostre croyance,
Je ne me trompe guere aux choses que je pense.

ERASTE

A M O U R E U X.

E R A S T E *lit.*

Faires parler les droits qu'on a dessus mon cœur ;

Je vous en donne la licence :

Et, si c'est en vostre faveur ,

Je vous répons de mon obeissance.

M A R I N E T T E.

Si je luy raportoïs vos foibleſſes d'esprit,

Elle deſavoüeroit bien-tôt un tel écrit.

E R A S T E.

Ha, cache luy, de grace, une peur paſſagere

Où mon ame a creu voir quelque peu de lumiere ;

Ou, ſi tu la luy dis, ajoute que ma mort

Eſt preſte d'expier l'erreur de ce transport ;

Que je vais à ſes pieds, ſi j'ay pu luy déplaire ,

Sacrifier ma vie à ſa juſte colere.

M A R I N E T T E.

Ne parlons point de mort, ce n'en eſt pas le temps.

E R A S T E.

Au reſte, je te doy beaucoup, & je pretens

Reconnoiſſre dans peu de la bonne maniere

Les ſoins d'une ſi noble & ſi belle courriere

M A R I N E T T E.

A propos ; ſçaves-vous où je vous ay cherché

Tantôt encore ?

E R A S T E.

Hé bien ?

M A R I N E T T E.

Tout proche du marché,

Où vous ſçavez.

E R A S T E.

Où donc ?

M A R I N E T T E.

Là, dans cette boutique

Où dés le mois paſſé votre cœur magnifique

Me promit, de ſa grace, un bague.

E R A S T E.

Ha, j'entends.

A 6

GROS

DE PIT
GROS-RENE'.

La Matoise !

ERASTE.

Il est vray, j'ay tardé trop long-temps
A m'acquiter vers toy d'une telle promesse.
Mais...

MARINETTE.

Ce que j'en ay dit, n'est pas que je vous presse.

GROS-RENE'.

Ho ! que non !

ERASTE.

Celle-cy peut estre aura dequoy
Te plaire. Accepte-la pour celle que je doy.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moqués. j'aurois honte à la
prendre.

GROS-RENE'.

Pauvre honteuse, pren, sans davantage attendre.
Refuser ce qu'on donne, est bon à faire aux foux.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable ?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebueroit, dois je...

MARINETTE.

A lors comme à lors,
Pour vous on employra toutes sortes d'efforts,
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vostre ;
Faites vostre pouvoir. & nous ferons le nostre.

ERASTE.

Adieu, nous en sçaurons le succès dans ce jour.

MARINETTE.

Et nous, que dirons nous aussi de nostre amour ?

Tu ne m'en parles point.

GROS-

A M O U R E U X.
G R O S - R E N É.

22

Un hymen qu'on souhaite

Entre gens comme nous est chose bien tost faite.

Je te veux. Me veux-tu de même ?

M A R I N E T T E.

Avec plaisir.

G R O S - R E N É.

Touche ; il suffit.

M A R I N E T T E.

Adieu, Gros-René mon desir.

G R O S - R E N É.

Adieu, mon Astre.

M A R I N E T T E.

Adieu, beau tison de ma flame.

G R O S - R E N É.

Adieu, chere comete, arc-en-Ciel de mon ame.

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien ;

Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

E R A S T E.

Valere vient à nous.

G R O S - R E N É.

Je plains le pauvre héros

Sçachant ce qui se passe.

S C E N E III.

E R A S T E, V A L E R E, G R O S - R E N É.

E R A S T E.

Hé bien ? Seigneur Valere ;

V A L E R E.

Hé bien ? Seigneur Eraste.

E R A S T E.

En quel estat l'amour ?

V A L E R E.

En quel estat vos feux ?

A 7

E R A -

D E P I T

E R A S T E.

Plus forts de jour en jour.

V A L E R E.

Et mon amour plus fort.

E R A S T E.

Pour Lucile ?

V A L E R E.

Pour elle.

E R A S T E.

Certes, je l'avoûray, vous estes le modèle
D'une rare constance.

V A L E R E.

Et voire fermeté

Doit estre un rare exemple à la posterité.

E R A S T E.

Pour moy, je suis peu fait à cet amour austere,
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens,
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens,
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

V A L E R E.

Il est tres-naturel, & j'en suis bien de même :
Le plus parfait objet dont je serois charmé
N'auroit pas mes tributs, n'en estant point aimé;

E R A S T E.

Lucile cependant

V A L E R E.

Lucile dans son ame

Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flame;

E R A S T E.

Vous estes donc facile à contenter.

V A L E R E.

Pas tant

Que vous pourriez penser.

E R A S T E.

Je puis croire pourtant,

sans

A M O U R E U X.

15

Sans trop de vanité, que je suis en sa grace.

V A L E R E.

Moy, je sçay que j'y tiens une assez bonne place.

E R A S T E.

Ne vous abusez point ; croyez moy.

V A L E R E.

Croyez moy,

Ne laissez point duper vos yeux à trop de Foy.

E R A S T E.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée

Que son cœur.... Non ; vostre ame en seroit alterée.

V A L E R E.

Si je vous oisois moy decouvrir en secret....

Mais, je vous fascerois, & veux estre discret.

E R A S T E.

Vrayment, vous me poussez ; & contre mon envie

Vostre presumption veut que je l'humilie.

Lisez.

V A L E R E.

Ces mots sont doux.

E R A S T E.

Vous connoissez la main ?

V A L E R E.

Ouy, de Lucile.

E R A S T E.

Hé bien ? cet espoir si certain....

V A L E R E, riant.

Adieu, Seigneur Eraste.

G R O S - R E N E'.

Il est fou le bon sire :

Où vient-il donc, pour luy de voir le mot pour rire ?

E R A S T E.

Certes, il me surprend, & j'ignore, entre nous,

Quel diable de mystere est caché là dessous.

G R O S - R E N E'.

Son valet vient, je pense.

E R A

Oui, je le voy paroistre,
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maistre.

SCENE IV.

MASCARILLE, ERASTE,
GROS-RENE.

MASCARILLE.

Non, je ne trouve point d'estat plus mal-heureux,
Que d'avoir un patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENE.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENE.

Où tend Mascarille à cette heure ?

Què fait-il ? va-t-il ? ou s'il demeure ?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas ! car je n'ay pas esté :

Je ne vais pas aussi ; car je suis arresté :

Et ne demeure point ; car, tout de ce pas même,

Je pretens m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extreme !

Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ha ! Monsieur, Serviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien viste ? hé quoy ! vous fay-je peut

MASCARILLE.

Je ne croy pas cela de vostre courtoisie.

ERASTE.

Touche : nous n'avons plus sujet de jalousie ;

Nous devenons amis, & mes feux que j'esteins.

Laislent la place libre à vos heureux desseins.

M A

AMOUREUX.
MASCARILLE.

57

Pleni à Dieu !

ERASTE.

Gros-René sçait qu'aillours je me jette.

GROS-RENE.

Sans doute ; & jete cede aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point là ; nostre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extremité :

Mais ; est ce un coup bien seur que vostre Seigneurie
Soit des-enamourée, ou si c'est raillerie ?

ERASTE.

J'ay sceu qu'en ses amours ton maistre estoit trop
bien ;

Et je serois un fou de pretendre plus rien
Aux estroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle ;
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu ;
Vous tirez sagement vostre épingle du jeu.

Ouy, vous avez bien fait de quitter un place,
Où l'on vous careffoit pour la seule grimace ;

Et mille fois, sçachant tout ce qui se passoit,
J'ay plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.

On offence un brave homme alors, que l'on l'abuse

Mais, d'où, diantre, après tout, avez-vous sceu la ruse ?

Car cet engagement mutuel de leur foy

N'eut, pour témoins, la nuit, que deux autres & moy ;

Et l'on croit jusqu'icy la chaine fort secrette

Qui rend de nos amans la flame satisfaite.

ERASTE.

Hé ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit :

Et ne sçay pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit,

Que, sous ce faux semblant qui trompe tout le monde,

En

En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a ferré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menty.

MASCARILLE.

Monfieur, je le veux bien,

ERASTE.

Vous estes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace.

Meriteroit cent coups de baston sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ha! Gros-René.

GROS-RENE'.

Monfieur.

ERASTE.

Je demens un discours dont je n'ay que trop peur.
Tu penté fuir? à Mascarille,

MASCARILLE.

Nenny.

ERASTE.

Quoy! Lucile est la femme...i.

MASCARILLE.

Non, Monfieur, je raillois.

ERASTE.

Ha! vous raillez! infame.

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il est donc vray?

MASCARILLE.

Non pas;

Je ne dis pas cela.

ERA-

A M O U R E U X.

19

E R A S T E.

Que dis-tu donc ?

M A S C A R I L L E.

Hehas !

Je ne dy rien, de peur de mal parler.

E R A S T E.

Assurés,

Ou si c'est chose vraye, ou si c'est imposture.

M A S C A R I L L E.

C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas icy

Pour vous rien contester.

E R A S T E.

Veux tu dire ? voicy,

Sans marchander, de quoy te delier la langue.

M A S C A R I L L E.

Elle ira faire encor quelque sotté harangue.

Hé, de grace, plutôt, si vous le trouvez bon,

Donnez-moy vistement quelques coups de baston,

Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

E R A S T E.

Tu mourras, ou je veux que la verité pure

S'exprime par ta bouche.

M A S C A R I L L E.

Helas ! je la diray.

Mais, peut-estre, Monsieur, que je vous fascheray.

E R A S T E.

Parle : mais prend bien garde à ce que tu vas faire ;

A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,

Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

M A S C A R I L L E.

J'y consens, rompez-moy les jambes & les bras ;

Faites moy pis encore, tuez-moy si j'impose,

En tout ce que j'ay dit icy la moindre chose.

E R A S T E.

Ce mariage est vray ?

M A S C A R I L L E.

Ma langue, en cet endroit.

A fait.

A fait un pas de clerc donc elle s'aperçoit :
 Mais, enfin, cette affaire est comme vous la dites ;
 Et c'est après cinq jours de nocturnes visites ,
 Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
 Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœu ;
 Et Lucite depuis fait encor moins paroître
 La violente amour qu'elle porte à mon maistre,
 Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
 Et qu'en vostre faveur son cœur témoignera,
 Il l'impute à l'effet d'une haute prudence ,
 Qui veut de leurs secrets oster la connoissance.
 Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foy,
 Gros-René peut venir une nuit avec moy ;
 Et je luy feray voir effiant en sentinelle
 Que nous avons dans l'ombre un libre accez che zel^e.

E R A S T E.

Oste toy de mes yeux, maraut.

M A S C A R I L L E.

Et de grand cœur ;

C'est ce que je demande.

E R A S T E.

Hé bien !

G R O S - R E N É.

Hé bien ! Monsieur

Nous en tenons tous deux, si l'autre est veritable.

E R A S T E.

Las ! il ne l'est que trop, le bourreau detestable.
 Je voy trop d'aparence à tout ce qu'il a dit :
 Et ce qu'a fait Valere, en voyant cet écrit,
 Marque bien leur concert, & que c'est une baye
 Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

S C E N E V.

MARINETTE, GROS-RENÉ, ERASTE;

M A R I N E T T E.

J E viens vous avertir que tantost sur le soir
 Ma maistresse au jardin vous permet de la voir.

E R A -

A M O U R E U X.

23

E R A S T E.

Oses-tu me parler, ame double, & traistresse ?
Va, fors de ma presence, & dis à ta maistresse.
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'estat, infame, que j'en fais.

M A R I N E T T E.

Gros-René, dy-moy donc, quelle mouche le pique.

G R O S - R E N É.

M'oses-tu bien encor parler ? femelle inique ?
Crocodile trompeur, de qui le cœur felon
Est pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Lestrigon.
Va, va, rendre réponse à ta bonne maistresse,
Et luy dy bien & beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus fets, ny mon maistre, ny moy,
Et deormais qu'elle aille au Diable avecque toy.

M A R I N E T T E.

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillé ?
De quel démon est donc leur ame travaillée ?
Quoy faire un tel accueil à nos soins obligeans !
O ! que cecy chez nous va surprendre les gens !

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

A S C A G N E, F R O S I N E.

F R O S I N E.

Scagne, je suis fille à secret, Dieu
mercy.

A S C A G N E.

Mais, pour un tels discours, sommes
nous bien icy ?

Pre-



Prenons garde qu'aucun ne nous vienne suprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse en-
tendre.

F R O S I N E.

Nous ferions au logis beaucoup moins seurement:
Icy de tous costez on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

A S C A G N E.

Helas! que j'ay de peine à rompre mon silence!

F R O S I N E.

Quay! cecy doit donc estre un important secret.

A S C A G N E.

Trop, puisque je le fie à vous même à regret,
Et que si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sçauriez point.

F R O S I N E.

Ha! c'est me faire outrage
Feindre à s'ouvrir à moy! dont vous avez connu
Dans tous vos interets l'esprit si retenu.
Moy nourrie avec vous! & qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance!
Qui sçais.....

A S C A G N E.

Ouy, vous sçavez la secrette raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe & ma maison;
Vous sçavez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis, pour y pouvoir retenir l'heritage
Que relaschoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort,
Et c'est aussi pourquoy ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais, avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute où je tombe toujours,
Se pourroit-il qu'Albert ne sceut rien du mystere,
Qui masque ainsi mon sexe & l'a rendu mon Perc?

F R O S I N E.

En bonne foy, ce poiat sur quoy vous me pressez,
Est.

Est une affaire aussi qui m'embarasse assez :
 Le fond de cette intrigue est pour moy lettre close,
 Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la chose.
 Quand il mourut ce fils l'objet de tant d'amour,
 Au destin de qui même, avant qu'il vint au jour,
 Le testament d'un oncle abondant en richesses
 D'un soin particulier avoit fait des largesses,
 Et que sa mere fit un secret de sa mort,
 De son espoux absent redoutant le transport,
 S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
 Dont sa maison tiroit un si grand avantage.
 Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
 La supposition fut de son sentiment,
 Et qu'on vous prit chez nous ou vous eussiez nourrie,
 Votre mere s'accorda de cette tromperie
 Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis,
 En faveur des presens le secret fut promis.
 Albert ne l'a point sceu de nous ; & pour sa femme
 L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
 Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
 Son trépas impreveu ne put rien découvrir.
 Mais, cependant, je voy qu'il garde intelligence
 Avec celle de qui vous tenez la naissance.
 J'ay sceu, qu'en secret même, il luy faisoit du bien ;
 Et peut-estre cela ne se fait pas pour rien.
 D'autrepart, il vous veut porter au mariage ;
 Et comme il le pretend, c'est un mauvais langage :
 Je ne sçay s'il sçauroit la supposition
 Sans le déguisement ; mais la digression
 Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre :
 Revenons au secret que je brusle d'apprendre.

A S C A G N E.

Sçachez donc que l'amour ne sçait point s'abuser,
 Que mon sexe à ses yeux n'a peu se déguiser,
 Et que tes traits subtils, sous l'habit que je porte,
 Ont sceu trouver le cœur d'une fille peu forte :
 J'aime casin.

FRO

DE' PIT
FROSINE.
Vous aimez ?
ASCAGNE.

Frosine, doucement ;
N'entrez pas tout à fait dedans l'estonnement :
Il n'est pas temps encore : & ce cœur qui soupire
A bien pour vous surprendre autre chose à vous dire.

FROSINE.

ASCAGNE.
J'aime Valere.

FROSINE.
Ha ! vous aviez raison,
L'objet de vostre amour, luy dont à la maison
Vostre imposture enleue un puissant heritage,
Et qui de vostre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien luy retourner,
C'est encore un plus grand sujet de s'estonner.

ASCAGNE.
J'ay dequoy toute fois surprendre plus vostre ame :
Je suis sa femme.

FROSINE.
O ! Dieux ! sa femme !
ASCAGNE.

Ouy, sa femme,
FROSINE.
Ha ! certes celuy-là l'emporte, & vient about
De toute ma maison.

ASCAGNE.
Ce n'est pas encor tout.
FROSINE.

Encore !

ASCAGNE.
Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ny qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE.
Ho ! poussez ; je le quitte, & ne raisonne plus,
Tant

A M O U R E U X.

25

Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces Enigmes là je ne puis rien comprendre.

A S C A G N E.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valere dans les fers de ma sœur arresté
Me sembloit un amant digne d'estre écouté;
Et je ne pouvois voir qu'ou rébutast sa flame,
Sans qu'un peu d'interest touchât pour luy mon ame.
Je voulois que Lucile aimast son entretien,
Je blâmois les rigueurs, & les blâmay si bien,
Que moy même j'entray, sans pouvoir m'en deffen-
dre,

Dans tous les sentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'estoit en luy parlant moy qu'il persuadoit,
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit,
Et ses vœux rejettez de l'objet qui l'enflame
Estoient, comme vainqueurs, recceus dedans mon
ame.

Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas!
Se rendit à des soins qu'on ne luy rendoit pas,
Par un coup resieschy reçeut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chere, enfin, l'amour que j'eus pour luy
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui:
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
Et je sceus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien,
Sous ce voile trompeur qui flatoit sa pensée,
Je luy dis que pour luy mon ame estoit blessée;
Mais que, voyant mon Pere en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens;
Qu'ainsi de nostre amour nous serions un misere,
Dont la nuit seulement seroit depositaire,
Et qu'entre nous de jour, de peur de rien gêter,
Tout entretien secret se devoit éviter;
Qu'il me verroit alors la même indifférence,

B

Qu'a-

Qu'avant que nous eussions aucune intelligence,
Et que de son costé, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien,
Enfin, sans m'arrester sur toute l'industrie
Dont j'ay conduit le fil de cette tromperie,
J'ay poussé jusqu'au bout un projet si hardy,
Et me suis assuré l'Epoux que je vous dy.

F R O S I N E.

Peste! les grans talens que vostre esprit possede!
Diroit-on qu'elle y touche, avec sa mine froide?
Cependant, vous avez esté bien viste icy:
Car je veux que la chose ait d'abord réüssi,
Ne jugez vous pas bien, à regarder l'issuë,
Qu'elle ne peut long-temps éviter d'estre sceuë?

A S C A G N E.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrester;
Ses projets seulement vont à se contenter,
Et, pourveu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais, enfin, aujourd'huy je me découvre à vous,
Afin que vos conseils..... Mais voicy cet Epoux.

S C E N E I I.

V A L E R E, A S C A G N E, F R O S I N E.

V A L E R E.

SI vous estes tous deux en quelque conference,
Où je vous fasse tort de meller ma presence,
Je me retireray.

A S C A G N E.

Non, non; vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre nostre entretien.

V A L E R E.

Moy?

A S C A G N E.

Vous même.

V A

A M O U R E U X.

V A L E R E.

Et comment?

A S C A G N E.

Je disois que Valere

Auroit, si j'estois fille, un peu trop sceu me plaire;

Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,

Je ne tarderois guere à faire son bon-heur.

V A L E R E.

Ces protestations ne content pas grand chose,

Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose:

Mais vous seriez bien pris, si quelque événement

Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

A S C A G N E.

Point du tout; je vous dy que regnant dans vostre ame

Je voudrois de bon cœur couronner vostre flame.

V A L E R E.

Et si c'estoit quelqu'une, où par vostre secours

Vous pussiez estre utile au bon-heur de mes jours.

A S C A G N E.

Je pourrois assez mal répondre à vostre attente.

V A L E R E.

Cette confession n'est pas fort obligeante.

A S C A G N E.

Hé! quoy! vous voudriez, Valere, injustement,

Qu'estant fille, & mon cœur vous aimant tendre-

ment

Je m'allasse engager avec une promesse

De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtresse;

Un si penible effort pour moy m'est interdit.

V A L E R E.

Mais cela n'estant pas?

A S C A G N E.

Ce que je vous ay dit,

Je l'ay dit comme fille, & vous le devez prendre

Tout de même.

V A L E R E.

Ainsi donc il ne faut rien pretendre.

B 2

Asca-

Afcagne, à des bontez que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel fasse un grand miracle en vous.
Bref, si vous n'estes fille, adieu voffre tendresse ;
Il ne vous reste rien qui pour nous s'interesse ?

A S C A G N E.

J'ay l'esprit delicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a dequoy m'offenser
Quand il s'agit d'aimer ; enfin je suis sincere ;
Je ne m'engage point à vous servir, Valere,
Si vous ne m'assurez au moins absolument,
Que vous gardez pour moy le même sentiment ;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'estois fille, une flame plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

V A L E R E.

Je n'avois jamais veu ce scrupule jaloux ;
Mais tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'ob-
lige ;

Et je vous fais icy tout l'aveu qu'il exige.

A S C A G N E.

Mais sans fard ?

V A L E R E.

Ouy, sans fard.

A S C A G N E.

Il est vray deormais ;
Vos interets seront les miens, je vous promets.

V A L E R E.

J'ay bien tost à vous dire un important mistere,
Ou l'effet de ces mots me sera necessaire.

A S C A G N E.

Et j'ay quelque secret de même à vous ouvrir,
Où voffre cœur pour moy se pourra découvrir.

V A L E R E.

Hé ! de quelle façon cela pourroit-il estre ?

A S C A G N E.

C est que j'ay de l'amour qui n'oseroit paroistre,
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux

Un

A M O U R E U X.

23

Un empire à pouvoit rendre mon fort heureux.

V A L E R E.

Expliquez vous, Ascagne, & croyez par avance
Que vostre heur est certain, s'il est en ma puissance.

A S C A G N E.

Vous promettez icy plus que vous ne croyez.

V A L E R E.

Non, non ; dites l'objet pour qui vous m'employez.

A S C A G N E.

Il n'est pas encor temps ; mais c'est une personne
Qui vous touche de prés.

V A L E R E.

Vostre discours m'estonne ;

Pleust à Dieu que ma sœur...

A S C A G N E.

Ce n'est pas la saison.

De m'expliquer, vous dis-je.

V A L E R E.

Et pourquoy ?

A S C A G N E.

Pour raison,

Vous sçaurez mon secret, quand je sçauray le vostre.

V A L E R E.

J'ay besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

A S C A G N E.

Ayez le donc ; & lors nous expliquant nos vœux]

Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

V A L E R E.

Adieu ; j'en suis content.

A S C A G N E.

Et moy content, Valere,

F R O S I N E.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frere.

B 3

S C E

S C E N E III.

FROSINE, ASCAGNE, MARINETTE,
LUCILE.

LUCILE.

CEn est fait ; c'est ainsi que je me puis vanger :
Et, si cette action a dequoy l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frere, vous voyez une metamorphose.
Je veux cherir Valere après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son costé.

ASCAGNE.

Que dites-vous ? ma sœur ; comment ! courir au
change ?

Cette inégalité me semble trop estrange.

LUCILE.

La vostre me surprend avec plus de sujet :
De vos soins autrefois Valere estoit l'objet ;
Je vous ay veu pour luy m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil, & d'injustice,
Et, quand je veux l'aimer mon dessein vous déplaisit,
Et je vous voy parler contre son interest.

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pout embrasser le vostre :
Je scay qu'il est rangé deffous les loix d'un autre,
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le r'apelliez & qu'il ne revint pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'auray soin de ma gloire ;
Et je scay pour son cœur tout ce que j'en doy croire :
Il s'explique à mes yeux intelligiblement.
Ainsi, découvrez luy, sans peur, mon sentiment :
Ou, si vous refusez de la faire, ma bouche
Luy va faire scavoir que son ardeur me touche.
Quoy ! mon frere, à ces mots vous reflez interdit !

ASCAGNE

A S C A G N E.

Ha ! ma sœur, si sur vous je puis avoir credit,
 Si vous estes sensible aux prieres d'un frere,
 Quittez un tel dessein, & n'ostez point Valere
 Aux vœux d'un jeune objet dont l'interest m'est cher,
 Et qui sur ma parole a droit de vous toucher.
 La pauvre infortunée aime avec violence ;
 A moy seul de ses feux elle fait confidence,
 Et je voy dans son cœur de tendres mouvemens
 A dompter la fierté des plus durs sentimens.
 Ouy, vous auriez pitié de l'estat de son ame,
 Connoissant de quel coup vous menacez sa flame,
 Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
 Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra.
 Si vous luy dérobez l'amant qui peut luy plaire.
 Eraste est un party qui doit vous satisfaire ;
 Et des feux mutuels.....

L U C I L E.

Mon frere, e'est assez :

Je ne sçay point pour qui vous vous interessez ;
 Mais de grace, cessons ce discours, je vous prie,
 Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

A S C A G N E.

Allez, cruelle sœur, vous me desesperez,
 Si vous effectuez vos desseins declarez.

S C E N E IV.

M A R I N E T T E , L U C I L E.

M A R I N E T T E.

L A resolution, Madame, est assez prompte.

L U C I L E.

Un cœur ne peze rien alors que l'on l'affronte ;
 Il court à sa vengeance, & saisit promptement
 Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
 Le traistre ! faire voir cette insolence extrême !

B 4

M A-

M A R I N E T T E.

Vous m'en voyez encor toute hors de moy-même ;
 Et, quoy que là dessus je rumine sans fin,
 L'avanture me passe & j'y pers mon Latin.
 Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle,
 Jâmais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;
 De l'écrit obligeant le sien tout transporté
 Ne me donnoit pas mains que de la déité ;
 Et cependant jamais, à cet autre message,
 Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage,
 Je ne sçay, pour causer de si grands changemens,
 Ce qui s'est pû passer entre ces courts momens.

L U C I L E.

Rien ne s'est pû passer dont il faille estre en peine,
 Puisque rien ne le doit deffendre de ma haine.
 Quoy ! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté
 La secrète raison de cette indignité !
 Cet écrit mal heureux dont mon amé s'accuse
 Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

M A R I N E T T E.

En effet ; je comprends que vous avez raison,
 Et que cette querelle est pure trahison.
 Nous en tenons, Madame ; & puis prétons l'oreille
 Aux bons chiens de pendars qui nous chantent mer-
 veille,
 Qui pour nous acrocher feignent tant de langueur ;
 Laissons à leurs beaux mots fondre nostre rigueur,
 Rendons nous à leurs vœux, trop foibles que nous
 sommes.

Foin de nostre sottise, & peste soit de s'hommes.

L U C I L E.

Hé bien, bien ; qu'il s'en vante, & rie à nos dépens ;
 Il n'aura pas sujet d'en triompher long-têms ;
 Et je luy feray voir qu'en une ame bien faite
 Le mépris fuit de près la faveur qu'on rejette.

M A R I N E T T E.

Au moins, en pareil cas ; est-ce un bon-heur bien
 doux,

Quand

A M O U R E U X.

33

Quand on sçait qu'on n'a point d'avantage sur vous,
 Marinette eut bon nez, quoy qu'on en puisse dire,
 De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
 Quelque autre, sous espoir de matrimonion,
 Auroit ouvert l'oreille à la tentation ;
 Mais moy, *nescio vos.*

L U C I L E.

Que tu dis de folies !

Et choisfis mal ton temps pour de telles faillies !
 Enfin je suis touchée au cœur sensiblement ?
 Et, si jamais eeluy de ce perfide amant
 Par un coup de bon-heur, dont j'aurois tort, je pense,
 De vouloir à present concevoir l'esperance,
 (Car le Ciel a trop pris plaisir à m'affliger,
 Pour me donner celuy de me pouvoir vanger)
 Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
 Il reviendroît m'offrir sa vie en sacrifice,
 Detester à mes pieds l'action d'aujourduy,
 Je te deffens sur tout de me parler pour luy.
 Au contraire, je veux que ton zele s'exprime
 A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime ;
 Et même, si mon cœur estoit pour luy tenté
 De descendre jamais à quelque lâcheté ;
 Que ton affection me soit alors severe,
 Et tienne comme il faut la main à ma colere.

M A R I N E T T E.

Vrayment, n'ayez point peur, & laissez faite à nous ;
 J'ay pour le moins autant de colere que vous ;
 Et je serois plutôt fille toute ma vie,
 Que mon gros traître aussi me redonnast envie.
 S'il vient....

S C E N E V.

MARINETTE, LUCILE, ALBERT.

A L B E R T.

R Entrez, Lucile, & me faites venir.

B 5

19

Le precepteur, je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de luy qui me gouverne Ascagne,
S'il sçait point quel ennuy depuis peu l'accompagne.

Il continue seul.

En quel gouffre de soins & de perplexité
Nous jette une action faite sans équité ?
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice
Et quand je voy les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantost je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & misere jettée ;
Tantost, pour ce fils-là, qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'apprehende au retour cette triste nouvelle,
La ! vous ne sçavez pas ? vous l'a-t-on anoncé ?
Vostre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé :
Enfin, à tous momens, sur quoy que je m'arreste,
Cent sortes de chagrins me roulent par la teste.
Ha !

SCENE VI.

ALBERT, METAPHRASTE.

M METAPHRASTE.
Andatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ay voulu.....

METAPHRASTE.

Maître est dit à *Magister*.

C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,

Si je sçavois cela. Mais, soit ; à la bonne heure.

Maître, donc.....

M E

A M O U R I E U X.
M E T A P H R A S T E.

35

Pourſuivez.

A L B E R T.

Je veux pourſuivre auffi ;
Mais ne pourſuivez point, vous, d'interrompre ainſi.
Donc, encore une fois, Maître, c'eſt la troiſième,
Mon fils me rend chagrin; vous ſçavez que je l'aime,
Et que ſoigneuſement je l'ay toujours nourry.

M E T A P H R A S T E.

Il eſt vray ; *Filio non poteſt preferri
Niſi filius.*

A L B E R T.

Maître, en diſcourant en ſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort neceſſaire, me ſemble ;
Je vous croy grand Latin, & grand Docteur juré ;
Je m'en raporte à ceux qui m'en ont aſſuré :
Mais, dans un entretien qu'avec vous je deſtine,
N'allez point déployer toute voſtre doctrine,
Faire le pedagogue, & cent mots me cracher,
Comme ſi vous eſtiez en chaire pour preſcher.
Mon pere, quoy qu'il eut la teſte des meilleures,
Me m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journellement
Ne ſont encor pour moy que du haut Allemant
Laiſſez donc en repos voſtre ſcience auguſte,
Et que voſtre langage à mon foible ſ'ajuſte.

M E T A P H R A S T E.

Soit.

A L B E R T.

A mon fils, l'hymen ſemble luy faire peur,
Et, ſur quelque party que je ſonde ſon coeur,
Pour un pareil lien il eſt froid, & reculé.

M E T A P H R A S T E.

Peut-eſtre z-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle ?
Dont avec Atticus le même fait ſermon,
Et comme auſſi les Grecs diſent Atanaton.

B 6

A L

DE' PIT
ALBERT.

Mon Dieu, Maître éternel ? laissez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie
Et tous ces autres gens dont vous venez parler ;
Eux & mon fils n'ont rien ensemble à démesler.

METAPHRASTE.

Hé bien, donc ? votre fils ?

ALBERT.

Je ne sçay si dans l'ame
Il ne sentiroit une secrette flamme.
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déceü,
Et je l'aperceus hier, sans en estre aperceü,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire ;
Un endroit écarté, *Latinè successus* ;
Virgile l'a dit, *est in secessu locus....*

ALBERT.

Comment auroit-il pu l'avoir dit ce Virgile ?
Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquile
Ame du monde enfin n'estoit lors que nous deux.

METAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce que hier vous vistes.

ALBERT.

Et moy, je vous dis, moy, que je n'ay pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur ny de témoin,
Et qu'il suffit icy de mon seul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mais en usage
Par les meilleurs auteurs ; *Mi, vivendo, bonos* ;
Comme on dit, *scribendo, sequare peritos.*

ALBERT.

Homme, ou démon, veux-tu m'entendre sans con-
tente ?

A M O U R E U X.

M E T A P H R A S T E.

Quintilien en fait le precepte.

A L B E R T.

La peste

Soit du causeur !

M E T A P H R A S T E.

Et dit là dessus doctement

Un mot, que vous ferez bien aise assurement
D'entendre.

A L B E R T.

Je seray le diable qui t'emporte,
Chien d'homme. O! que je suis tenté d'estrange sorte
De faire sur ce muſle, une application ?

M E T A P H R A S T E.

Mais, qui cause, Seigneur, vostre inflammation ?

Que voulez vous de moy ?

A L B E R T.

Je veux que l'on m'écoute,

Vous ay-je dit vingt fois, quand je parle,

M E T A P H R A S T E.

Ha! fans doute,

Vous ferez satisfait, s'il ne tient qu'à cela.

Je me tais.

A L B E R T.

Vous ferez sagement.

M E T A P H R A S T E.

Me voilà

Tout prest de vous ouïr.

A L B E R T.

Tant mieux.

M E T A P H R A S T E.

Que je trepasse,

Si je dis plus mot.

A L B E R T.

Dieu vous en fasse la grace.

M E T A P H R A S T E.

Vous n'accuserez point mon caquet desormais.

B 7

A 2

DE PIT
ALBERT.

Ainsi soit-il.

METAPHRASTE.
Parlez quand vous voudrez.
ALBERT.

METAPHRASTE. Je vais;
En n'aprehendez plus l'interruption nostre.
ALBERT.

C'est assez dit.

METAPHRASTE.
Je suis exact plus qu'aucun autre.
ALBERT.

Je le croy.

METAPHRASTE.
J'ay promis que je ne dirois rien.
ALBERT.

Suffit.

METAPHRASTE.
Dés apresent je suis müet.
ALBERT.

Fort bien.

METAPHRASTE.
Parlez : courage; au moins, je vous donne audience;
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence,
Je ne defferre pas la bouche seulement.

ALBERT.

Le traître!

METAPHRASTE.
Mais, de grace, achevez viftement;
Depuis long-temps j'écoute, il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau det estable....

METAPHRASTE.
Hé! bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler, au moins, ou je m'en vais.

AL-

A M O U R E U X.

59

A L B E R T.

Ma patience est bien....

M E T A P H R A S T E.

Quoy ! voulez vous poursuivre ?

Ce n'est pas encor fait ? *per Jovem*, je suis yvre.

A L B E R T.

Je n'ay pas dit....

M E T A P H R A S T E.

Encor ! bon Dieu ! que de discours !

Rien n'est-il suffisant d'en arrester le cours !

A L B E R T.

J'enrage.

M E T A P H R A S T E.

Derechef ? Ô ! l'étrange torture !

Hé ! laissez moy parler un peu ; je vous conjure ;

Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas

D'un sçavant qui se tait.

A L B E R T *s'en allant*.

Parbleu, tu te tairas.

M E T A P H R A S T E.

D'où vient fort à propos cette Sentence expresse

D'un Philosophe, Parle afin qu'on te connoisse.

Doncques, si de parler le pouvoir m'est osté,

Pour moy, j'aime autant perdre aussi l'humanité,

Et changer mon Essence en celle d'une beste.

Me voilà pour huit jours avec un mal de teste.

O ! que les grans parleurs sont par moy detestez.

Mais quoy ! si les sçavans ne sont point écoutez,

Si l'on veut que toujours ils ayent bouche close,

Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose,

Que les poules dans peu devorent les renards ;

Que les jeunes enfans remontent aux vieillards ;

Qu'à poursuivre les loups les agnelers s'ébatent ;

Qu'un fou fasse les loix ; que les femmes comba-

tent ;

Que par les criminels les Juges soient jugez ;

Et par les écoliers les maîtres fustigez ;

Que

40
D E P I T
Que le malade au sain presente le remede ;
Que le lièvre craintif * misericorde, à l'ayde.
* *Albert luy vient sonner aux oreilles une cloche qui
le fait fuir.*

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E I.

M A S C A R I L L E.



E Ciel par fois seconde un dessein téméraire,

Et l'on fort comme on peut d'une méchante affaire.

Pour moy, qu'une imprudence a trop fait discourir,

Le remede plus prompt où j'ay sceu recourir,
C'est de pousser ma pointe, & dire en diligence
A nostre vieux patron toute la manigance,
Son fils qui m'embarasse est un évaporé:
L'autre, diable, disant ce que j'ay déclaré,
Gâre une interruption sur nostre friperie:
Au moins, avant qu'on puisse eschauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succeder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter; & de la part du nostre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vay trouver
l'autre;

S C E N E II.

M A S C A R I L L E, A L B E R T.

A L B E R T,

Q U I frappe?

M A

A M O U R E U X.
M A S C A R I L L E.

Amis,

A L B E R T.

Ho! ho! qui te peut amener?

Mascarille,

M A S C A R I L L E.

Le bon jour.

Je viens, Monsieur, pour vous donner

A L B E R T.

Ha! vraiment, tu prends beaucoup de peine

Dé tout mon cœur, bon jour.

M A S C A R I L L E.

La réplique est soudaine;

Quel homme brusque!

A L B E R T.

Encor?

M A S C A R I L L E.

Vous n'avez pas ouï?

Monsieur,

A L B E R T.

Ne m'as-tu pas donné le bon-jour?

M A S C A R I L L E.

Ouy;

A L B E R T.

Hé bien, bon jour, te dy-je.

M A S C A R I L L E.

Ouy; mais je viens encore

Vous saluër au nom du Seigneur Polidore.

A L B E R T.

Ha! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé

De me saluër?

M A S C A R I L L E.

Ouy.

A L B E R T.

Je luy suis obligé;

Va, que je luy souhaite une joye infinie.

M A

D E P I T
M A S C A R I L L E.

Cet homme est ennemy de la ceremonie.
Je n'ay pas achevé, Monsieur, son compliment :
Il voueroit vous prier a'une chose instamment.

A L B E R T.

Hé bien ! quand il voudra je suis à son service.

M A S C A R I L L E.

Attendez, & souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaire un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit icy venir.

A L B E R T.

Hé ? quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

M A S C A R I L L E.

Un grand secret, vous dy je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
Voilà mon Ambassade.

S C E N E III.

A L B E R T.

O ! Juste Ciel, je tremble !
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempeste va renverser mes desseins,
Et ce secret sans doute est celuy que je crains.
L'esperoir de l'interest m'a fait quelque infidele,
Et voilà sur ma vie une tache eternelle ;
Ma fourbe est découverte, & ! que la verité
Se peut cacher long-temps avec difficulté !
Et qu'il eust mieux valu pour moy, pour mon estime
Suivre les mouvemens d'une peur legitime,
Par qui je me suis veu tenté plus de vingt fois,
De rendre à Polidore un bien que je luy dois,
De prevenir l'éclat où ce coup-cy m'expose,
Et faire qu'en douceur passast toute la chose.
Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison,

Et

Et ce bien par la fraude entré dans ma maison
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne da mien la meilleure partie.

SCENE IV.

ALBERT, POLIDORE.

POLIDORE.

S'Estre ainsi marié sans qu'on en ait sceu rien !
Puisse cette action se terminer à bien :
Je ne sçay qu'en attendre, & je crains fort du pere
Et la grande richesse, & la juste colere.
Mais je l'apperçoy seul.

ALBERT.

Dieu, Polidore vient !

POLIDORE.

Je semble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où luy débiter !

ALBERT.

Quel sera mon langage ?

POLIDORE.

Son ame est toute emeüe.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je voy, Seigneur Albert, au trouble de vos yeux
Que vous sçavez déjà qui m'amaine en ces lieux.

ALBERT.

He las ! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous surprendre.

Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en doy rougir de honte, & de confusion.

P O -

D E P I T

P O L I D O R E.

Je treuve condamnable une telle action,
Et je ne pretens point excuser le coupable.

A L B E R T.

Dieu fait misericorde au pecheur miserable.

P O L I D O R E.

C'est ce qui doit par vous estre consideré.

A L B E R T.

Il faut estre Chrestien.

P O L I D O R E.

Il est tres assuré.

A L B E R T.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô Seigneur Polidore.

P O L I D O R E.

Eh ! c'est moy qui de vous presentement l'implore.

A L B E R T.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

P O L I D O R E.

Je dois en cet estat estre plutôt que vous.

A L B E R T.

Prenez quelque pitié de ma triste avanture.

P O L I D O R E.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

A L B E R T.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

P O L I D O R E.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

A L B E R T.

Pardon, encore un coup.

P O L I D O R E.

Helas ! pardon, vous même.

A L B E R T.

J'ay de cette action une douleur extreme.

P O L I D O R E.

Et moy, j'en suis touché de même au dernier point.

A L B E R T.

J'ose vous convier qu'elle n'éclate point.

P O -

A M O U R E U X.

P O L I D O R E.

Helas, Seigneur Albert, je ne veux autre chose.

A L B E R T.

Conservons mon honneur.

P O L I D O R E.

Hé! ouy, je m'y dispose.

A L B E R T.

Quant au bien qu'il faudra, vous même en resoudrez.

P O L I D O R E.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez;

De tous ces interets je vous feray le maistre.

Et je suis trop content si vous le pouvez estre.

A L B E R T.

Ha! quel homme de Dieu! quel excez de douceur!

P O L I D O R E.

Quelle douceur, vous-même, après un tel mal-heur!

A L B E R T.

Que puissiez vous avoir toutes choses prosperes.

P O L I D O R E.

Le bon Dieu vous maintienne.

A L B E R T.

Embrassons nous en freres.

P O L I D O R E.

J'y consens de grand cœur, & me réjouis fort

Que tout soit terminé par un heureux accord.

A L B E R T.

J'en rends graces au Ciel.

P O L I D O R E.

Il ne vous faut rien feindre,

Vostre ressentiment me donnoit lieu de craindre?

Et Lucile tombée en faute avec mon fils,

Comme on vous voit puissant & de biens, & d'amis.

A L B E R T.

Heu! que parlez vous là de faute, & de Lucile?

P O L I D O R E.

Soit; ne commençons point un discours inutile:

Je veux bien que mon fils y trempé grandement,

Mé.

Même, si cela fait à vostre allegement,
 J'avouieray qu'à luy en est toute la faite;
 Que vostre fille avoit une vertu trop haute,
 Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
 Sans l'incitation d'un méchant suborneur;
 Que le traistre a seduit sa pudeur innocente,
 Et de vostre conduite ainli destruit l'attente;
 Puisque la chose est faite, & que selon mes vœux,
 Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
 Ne ramentevons rien, & reparons l'offence
 Par la solemnité d'une heureuse alliance.

A L B E R T.

O! Dieu, quelle méprise! & qu'est-ce qu'il m'apprend?
 Je rentre icy d'un trouble en un autre aussi grand:
 Dans ces divers transports je ne sçay que répondre,
 Et, si je dis un mot, j'ay peur de me confondre.

P O L I D O R E.

A quoy pensez-vous là, Seigneur Albert?

A L B E R T.

A rien:

Remettons, je vous prie, à tantost l'entretien:
 Un mal subit me prend qui veut que je vous laisse.

S C E N E V.

P O L I D O R E.

J E lis dedans son ame, & voy ce qui le presse.
 A quoy que sa raison l'eust déjà disposé,
 Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
 L'image de l'affront luy revient, & sa fuite
 Tache à me déguiser le trouble qui l'agite.
 Je prens part à sa honte, & son deuil m'attendrit.
 Il faut qu'un peu de temps remette son esprit:
 La douleur trop contrainte aisément se redouble.
 Voicy mon jeune sçou d'où nous vient tout ce trouble.

S C E N E

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

Enfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous
momens :

Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles ;
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel ?
En quoy meriter tant le courroux paternel ?

POLIDORE.

Je suis un estrange homme, & d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage & si paisible.

Las ! il vit comme un saint, & dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison.

Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit, ô ! la grande imposture !

Qu'il n'a considéré pere, ny parenté
En vingt occasions, horrible fausseté !

Que, de fraiche memoire, un factif hymenée
A la fille d'Albert a joint sa destinée,

Sans craindre de la fuire un desordre puissant,
On le prend pour un autre, & le pauvre innocent

Ne sçait pas seulement ce que je luy veux dire !

Ha ! chien, que j'ay reçu du ciel pour mon martire,

Te croiras tu toujours ? & ne pourray je pas,

Te voir estre une fois sage avant mon trepas.

VALERE *seul.*

D'où peut venir ce coup ? mon ame embarassée

Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée :

Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu,

Il faut user d'adresse, & me contraindre un peu

Dans ce juste courroux.

SCE-

DE PIT
SCENE VII.
MASCARILLE, VALERE.
VALERE.

MAscarille, mon Pere,
Que je viens de trouver, sçait toute nostre affaire.

M A S C A R I L L E,
Il la sçait ?

V A L E R E,

Ouy.

M A S C A R I L L E.

D'où, diantre, a-t-il pû la sçavoir ?

V A L E R E.

Je ne sçay point sur qui ma conjecture asseoir ;
Mais enfin d'un succez cette affaire est suivie
Dont j'ay tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fust fascheux ;
Il excuse ma faute, il approuve mes feux ,
Et je voudrois sçavoir qui peut estre capable
D'avoir pû rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aïse que j'en reçoÿ.

M A S C A R I L L E.

Et que me diriez-vous, Monsieur, si c'estoit moy ,
Qui vous eust procuré cette heureuse fortune ?

V A L E R E.

Bon, bon, tu voudrois bien icy m'en donner d'une.

M A S C A R I L L E.

C'est moy, vous dy-je, moy, dont le patron le sçait,
Et qui vous ay produit ce favorable effet.

V A L E R E.

Mais, là, sans te railler ?

M A S C A R I L L E.

Que le diable m'emporte,
Si je fais raillerie, & s'il n'est de la sorte.

V A L E R E.

Et qu'il m'entraîne, moy, si tout presentement

Tu

A M O U R E U X.

Tu n'en vas recevoir le juste payement.

M A S C A R I L L E.

Ha ! Monsieur, qu'est cecy ? je deffends la surprise.

V A L E R E.

C'est la fidelité que tu m'avois promise ?
Sans ma feinte jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ay bien creu que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue à causer trop habile
D'un pere contre moy vient d'eschauffer la bile,
Qui me pers tout à fait, il faut sans discourir
Que tu meures.

M A S C A R I L L E.

Tout beau ; mon ame, pour mourir,
N'est pas en bon estat. Daignez, je vous conjure,
Attendre le suecez qu'aura cette aventure.
J'ay de fortes raisons qui m'ont fait réveler
Un hymen que vous même aviez peine à celer ;
C'estoit un coup d'estat, & vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conceuë.
Dequoy vous faschez vous ? pourveu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous estes ?

V A L E R E.

Et si tous ces discours ne sont que des sornetes ?

M A S C A R I L L E.

Toujours ferez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens, & content dans la suite
Vous me remercierez de ma rare conduite.

V A L E R E.

Nous verrons. Mais, Lucile...

M A S C A R I L L E.

Alte ; son pere fort.

C

SCE-

SCENE VIII.

VALERE, ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Plus je reviens du trouble où j'ay donné d'abord,
 Plus je me sens piqué de ce discours estrange,
 Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change ?
 Car Lucile soutient que c'est une chanson,
 Et m'a parlé d'un air à m'oster tout soupçon.
 Ha ! Monsieur, est-ce vous, de qui l'audace insigne
 Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne ?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
 Et contre vostre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre, coquin ? tu portes bien la mine
 De pousser les ressorts d'une telle machine,
 Et d'en avoir esté le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois icy rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouve tu beau, dy-moy, de diffamer ma fille ?
 Et faire un tel scandale à toute une famille ?

MASCARILLE.

Le voilà prest de faire en tout vos volontez.

ALBERT.

Que voudrois-je, sinon qu'il dit des veritez ?
 Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
 La recherche en pouvoit estre honneste & civile,
 Il falloit l'attaquer du costé du devoir,
 Il falloit de son pere implorer le pouvoir,
 Et non pas recourir à certe lasche feinte,
 Qui porte à la pudeur une sensible atteinte,

MASCARILLE.

Quoy ! Lucile, n'est pas sous des liens secrets
 A mon maître !

AL-

AMOUREUX.

ALBERT.

Non, traistré, & n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux : & s'il est vray que ce soit chose faire.

Voulez-vous l'aprouver cette chaine secrette ?

ALBERT.

Et, s'il est constant, toy, que cela ne soit pas,

Veux tu te voir casser les jambes & les bras ?

VALERE.

Monsieur, il est aisé de vous faire paroistre

Qu'il dit vray.

ALBERT.

Bon, voilà l'autre encor digne maistré

D'un semblable valet. O ! les menteurs hardis !

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALERE.

Quel seroit nostre but de vous en faire acroire ?

ALBERT.

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve, & sans nous quereller :

Faites sortir Lucile & la laissez parler.

ALBERT.

Et si le dementy par elle vous en reste ?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste.

Promettez à leurs vœux vostre consentement,

Et je veux m'exposer au plus dur chastiment,

Si de sa propre bouche elle ne vous confesse,

Et la foy qui l'engage, & l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

MASCARILLE.

Allez ; tout ira bien.

ALBERT.

Hola, Lucile un mot.

C 4

Y A 3

DE PIT
VALERE.

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCENE IX.

VALERE, ALBERT, MASCARILLE
LUCILE.

MASCARILLE.

SEigneur Albert, au moins, silence. Enfin, Madame,
Toute chose conspire au bon-heur de vostre ame,
Et Monsieur vostre pere averti de vos feux
Vous laisse vostre Epoux, & confirme vos vœux ;
Pourveu que bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de vostre aveu confirment nos paroles,

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré ?

MASCARILLE.

Bon, me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sçachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'huy l'on publie,

VALERE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ay veu malgré moy nostre hymen révélé.

LUCILE.

Nostre hymen ?

VALERE.

On sçait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un foia inutile.

LUCILE.

Quoy ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon Epoux ?

VALERE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux ;
Mais j'impute bien moins ce bon-heur de ma flame
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontez de vostre ame,
Je sçay que vous avez sujet de vous fâcher ;

Qué

A M O U R E U X.

52

Que c'estoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ay de mes transports forcé la violence,
A ne point violer vostre expresse deffence ?
Mais.....

M A S C A R I L L E.

Et bien, ouy, c'est moy ; le grand mal que voilà !

L U C I L E.

Est-il une imposture égale à celle-là ?
Vous l'osez soutenir en ma presence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème.
O ! le plaisant amant ! dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au defaut de mon cœur,
Et que mon pere émit de l'éclat d'un for conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte.
Quand tout contribueroit à vostre passion,
Mon pere, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre en ma juste colere
Mon inclination, les destins, & mon pere ;
Perdre même le jour avant que de m'unir
A qui par ce moyen auroit creu m'obtenir.
Allez ; & si mon sexe, avecque bienveillance,
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.

V A L E R E.

C'en est fait, son couroux ne peut-estre adouci.

M A S C A R I L L E.

Laissez-moy luy parler. Eh ! Madame, de grace,
A quoy bon maintenant toute cette grimace ?
Quelle est vostre pensée ? & quel bouru transport
Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort ?
Si Monsieur vostre pere estoit homme farouche,
Passe : mais il permet que la raison le touche,
Et luy-même m'a dit qu'une confession
Vous v2 tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je croy bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte !
Mais s'il vous a fait perdre un peu de liberté,

C 3

172

Par un bon mariage on voit tout rajusté ;
Et, quoy que l'on reproche au feu qui vous confort-
me,

Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
On sçait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'est ny caillou ny bois.
Vous n'avez pas esté sans doute la premiere,
Et vous ne ferez pas, que je croy, la derniere.

LUCILE.

Quoy ! vous pouvez ouïr ces discours effrontez !
Et vous ne dites mot à ces indignitez !

ALBERT.

Que veux-tu que je die ? une telle aventure
Me met tout hors de moy.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure,

Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoy donc confesser ?

MASCARILLE.

Quoy ? ce qui s'est passé

Entre mon maistre & vous ; la belle raillerie !

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maistre & moy ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croy,

En sçavoir un peu plus de nouvelles que moy,
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si viste en perdre la memoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet.

SCENE X.

VALERE, MASCARILLE, ALBERT.

MASCARILLE.

Je croy qu'elle me vient de donner un soufflet.

A L.

A M O U R E U X.

A L B E R T.

Va, coquin scelerat, sa main vient sur ta jouë
De faire une action dont son pere la louë.

M A S C A R I L L E.

Et, non-obstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ay dit rien que de tres constant.

A L B E R T.

Et non-obstant cela qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

M A S C A R I L L E.

Voulez vous deux temoins qui me justifiront ?

A L B E R T.

Veux-tu deux de mes gens qui te bastonneront.

M A S C A R I L L E.

Leur rapport doit au mien donner toute creance.

A L B E R T.

Leurs bras peuvent du mien reparer l'impuissance.

M A S C A R I L L E.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

A L B E R T.

Je te dis que j'auray raison de tout cecy.

M A S C A R I L L E.

Connoissez-vous Ormin ce gros Notaire habite ?

A L B E R T.

Connois-tu bien Grimpant le bourreau de la ville ?

M A S C A R I L L E.

Et Simon le Tailleur jadis si recherché ?

A L B E R T.

Et la potence mise au milieu du marché.

M A S C A R I L L E.

Vous verrez confirmer par eux cet hymenée.

A L B E R T.

Tu verras achever par eux ta destinée.

M A S C A R I L L E.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour temoins de leur foy.

A L B E R T.

Ce sont eux qui dans peu me vangeront de toy.

C 4

MA-

D E P I T

M A S C A R I L L E.

Et ces yeux les ont ven s'entredonner parole.

A L B E R T.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

M A S C A R I L L E.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

A L B E R T.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

M A S C A R I L L E.

O ! obstiné vieillard !

A L B E R T.

O ! le fourbe damnable !

Va, rend grace à mes ans qui me font incapable
 De punir sur le champ l'affront que tu me fais ;
 Tu n'en pers que l'attente, & je te le promets.

S C E N E X I.

V A L E R E , M A S C A R I L L E.

V A L E R E.

H E bien ! ce beau succez que tu devois produire...

M A S C A R I L L E.

J'entens à demy mot ce que vous voulez dire ;
 Tout s'arme contre moy, pour moy de tous costez
 Je voy coups de baston, & gibets apprestez :
 Aussi, pour estre en paix dans ce desordre extrême,
 Je me vais d'un rocher precipiter moy-même,
 Si, dans le desespoir dont mon cœur est outré,
 Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
 Adieu, Monsieur.

V A L E R E.

Non, non ; ta fuite est superflue
 Si tu meurs, je pretends que ce soit à ma veuë.

M A S C A R I L L E.

Je ne scaurois mourir quand je suis regardé,
 Et mon trespas ainsi se verroit retardé.

V A

A M O U R E U X.

V A L E R E.

Suy-moy, traître, suy-moy ; mon amour en fuire
Te fera voir si c'est matiere à raillerie.

M A S C A R I L L E.

Mal-heureux Mascarille ! à quels maux aujourd'huy
Te vois-tu condamné pour le peché d'autrui !

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

S C E N E I.

A S C A G N E, F R O S I N E.

F R O S I N E.

Ayanture est fascheuse.

A S C A G N E.

Ah ! ma chere Frosine,

Le sort absolument à conclu ma ruine :

Cette affaire venuë au point où la vois

N'est pas asseurement pour en demeurer là ;

Il faut qu'elle passe outre ; & Lucile, & Valere,

Surpris des nouveutez d'un semblable mystere

Voudront chercher un jour dans ces obscuritez,

Par qui tous mes projets se verront avortez.

Car, enfin, soit qu'Albert ait part au stratageme,

Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé ^{luy}
même ;

S'il arrive une fois que mon sort éclairci

Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi ;

Jugez s'il aura lieu de souffrir ma presenco :

Son interest détruit me laisse à ma naissance ;

C'est fait de sa tendresse, &c, quelque sentiment

Où pour ma fourbe alors peut estre mon amant,

Voudra-t-il avouer pour espouse une fille

Qu'il verrasans appuy de biens & de famille ?

C 5

FR. 01

DÉPIT
FROSINE.

Je trouve que c'est là raisonner comme il faut ;
Mais ces reflexions devoient venir plutôt.
Qui vous a jusqu'icy caché cette lumière ?
Il ne falloit pas estre une grande forciera ,
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour luy,
Tout ce que vostre esprit ne voit que d'aujourd'huy.
L'action le disoit ; & dès que je l'ay scaü,
Je n'en ay preven guere une meilleure issuë.

A SCAGNE.

Que dois-je faire enfin ? mon trouble est sans pareil ;
Mettez-vous en ma place, & me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit estre à vous même, en prenant vostre place,
A me donner conseil dessus cette disgrâce :
Ca, je suis maintenant vous, & vous estes moy ;
Conseillez-moy, Frosine, au point où je me voy.
Quel remede trouver ? dites, je vous en prie.

A SCAGNE.

Helas ! ne traitez point cecy de raillerie ;
C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis,
Que de rire, de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Non vrayment, tout de bon ; vostre ennuy m'est
sensible,

Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais, que puis-je après tout ; je voy fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de vostre amour.

A SCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ma ! pour cela toujours il est assez bonne heure ;
La mort est un remede à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

A SCAGNE.

Non, non, Frosine, non ; si vos conseils precipices
Ne conduisent mon sort parmy ces precipices,

Je

Je m'abandonne tout aux traits du desespoir.

F R O S I N E.

Sçavez-vous ma pensée ? il faut que j'aïlle voir
La... mais Eraste vient qui pourroit nous distraire,
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire ;
Allons, retirons-nous,

S C E N E I I.

ERASTE, GROS-RENE.

E R A S T E.

E N c o r e r e b u t é ?

G R O S - R E N E ?

Jamais Ambassadeur ne fut moins écouté :
A peine ay-je voulu luy porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitez d'elle ;
Qu'elle m'a répondu tenant son quant-à-moy ,
Va, va, je fais estat de luy, comme de toy :
Dy-luy qu'il se promene ; & sur ce beau langage
Pour suivre son chemin m'a rourné le visage :
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
Laschant un, laisse-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle, & mon fort & le vostre
N'on rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

E R A S T E.

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur justement emporté ?
Quoy ! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vray-semblance est indigne d'excuse ?
Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal
Devoit estre insensible au bonheur d'un rival ?
Tout autre n'eust pas fait même chose en ma place ?
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?
Je n'ay point attendu de sermens de sa part ;
Et, lors que tout le monde encor ne sçait qu'en croire

Ce cœur impatient luy rend toute sa gloire ;
 Il cherche à s'excuser, & le sien voit si peu
 Dans ce profond respect la grandeur de mon feu ?
 Loin d'assurer une ame, & luy fournir des armes ;
 Contre ce qu'un rival luy veut donner d'alarmes,
 L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
 Et rejette de moy, message, écrit, abord ?
 Ha ! sans doute, un amour a peu de violence,
 Qu'est capable d'éteindre une si foible offence,
 Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
 Descouvre assez pour moy tout le fond de son cœur,
 Et de quel prix doit estre à present à mon ame
 Tout ce dont son caprice a pû flater ma flame.
 Non je ne pretens plus demeurer engagé
 Pour un cœur, où je voy le peu de part que j'ay ;
 Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
 A conserver les gens, je veux faire de même.

G R O S - R E N E ?.

Et moy de même aussi : soyons tous deux fâchez,
 Et mettons nostre amour au rang des vieux pechez ?
 Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
 Et luy faire sentir que l'on a du courage.
 Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir,
 Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
 Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
 O ! qu'elles nous sont bien fieres par nostre faute !
 Je veux estre pendu, si nous ne les verrions
 Sauter à nostre coût plus que nous ne voudrions,
 Sans tous ces vils devoirs, dont la plupart des hom-
 mes
 Les gâtent tous les jours dans le siecle où nous som-
 mes.

E R A S T E.

Pour moy, sur toute chose, un mépris me surprend ;
 Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
 Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flame.

G R O S - R E N E ?.

Et moy, je ne veux plus m'embarasser de femme ;

A toutes je renonce, & crois, en bonne foy,
Que vous feriez fort bien de faire comme moy.
Car, voyez-vous ? la femme est comme on dit, mon
maître,

Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal ;
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mil ans ; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, & jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit, que sa teste passe
Pour un sable mouvant : car, goutez bien, de grace,
Ce raisonnement-cy, lequel est des plus forts :
Ainsi que la teste est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une beste ;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la teste,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras ;
La partie brutale alors veut prendre empire
Deffus la sensitive, & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du moû,
L'autre du dur ; enfin tout va sans sçavoir où :
Pour montrer qu'icy bas, ainsi qu'on l'interprete,
La teste d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.
C'est pourquoy, le cousin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au
monde

On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison ; car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison ;
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude
Une comparaison qu'une similitude.
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroist,
Vient à se courroucer, le vent souffle, & ravage,

Les flots contre les flots font un remu-ménage
 Horrible, & le vaisseau, malgré le Nautonnier,
 Va tantost à la cave, & tantost au grenier ;
 Ainsi, quand une femme a sa teste fantasque,
 On voit une tempeste en forme de bourrasque,
 Qui veut competitor par de certains.... propos ;
 Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots
 De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable....
 Quand.... les femmes enfin ne valent pas le diable.

E R A S T E.

C'est fort bien raisonner.

G R O S - R E N E'.

Assez bien, Dieu mercy ;

Mais je les voy, Monsieur, qui passent par icy.
 Tenez-vous ferme au moins.

E R A S T E.

Ne te mets pas en peine.

G R O S - R E N E'.

J'ay bien peur que ses yeux resserrent vostre chaisne.

S C E N E I I I.

E R A S T E, L U C I L E, M A R I N E T T E,
 G R O S - R E N E'.

M A R I N E T T E.

J'E Paperçois encor ; mais ne vous rendez point ;

L U C I L E.

Ne me soupçonne pas d'estre foible à ce point.

M A R I N E T T E.

Il vient à nous.

E R A S T E.

Non, non ; ne croyez pas, Madame ;

Que je revienne encor vous parler de ma flame ;

C'en est fait, je me veux guerir, & connois bien

Ce que de vostre cœur a possédé le mien.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense

M'a trop bien éclairé de vostre indifférence,

Et

Et je dois vous monstrier que les traits du mépris
Sont sensibles sur tout aux genereux esprits,
Je l'avoûray, mes yeux obseruoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvez dans tous les
autres,

Et le ravissement où j'estois de mes fers
Les auroit preferez à des sceptres offerts :
Ouy, mon amour pour vous, sans doute, estoit ex-
trême,

Je vivois tout en vous, &c, je l'avoûray même,
Peut-estre qu'après tout j'auray, quoy qu'outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé :
Possible, que, malgré la cure qu'elle essaye,
Mon ame saignera long-temps de cette playe,
Et qu'affranchy d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra se refoudre à n'aimer jamais rien.
Mais, enfin, il n'importe ; &c, puisque vostre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramè-
ne,

C'est la dernière icy des importunitez
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutez.

L U C I L E.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiere,
Monsieur, &c n'épargner encor cette dernière.

E R A S T E.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits :
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez ; que je perde la vie
Lors que de vous parler je reprendray l'envie.

L U C I L E.

Tant mieux ; c'est m'obliger.

E R A S T E.

Non, non ; n'ayez pas peur,
Que je fausse parole ; eusse-je un foible cœur
Iulques à n'en pouvoir effacer vostre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage,
De me voir revenir.

L U C

DEPIT
LUCILE.

Ce seroit bien en vain

ERASTE.

Moy même, de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne,
De vous revoir, après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit, n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Ouy, ouy, n'en parlons plus !

Et, pour trancher icy tous propos superflus,
Et vous donner, ingrata, une preuve certaine,
Que je veux sans retour sortir de vostre chaîne,
Je ne veux rien garder, qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voicy vostre portrait, il presente à la veüe
Cent charmes merveilleux dont vous estes pour-
veüe,

Mais il cache sous eux cent deffauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENE.

Bon.

LUCILE.

Et moy, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il est à vous encore ce bracelet.

LUCILE.

Et cette Agathe à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extreme,
Erasle ; & de mon coeur voulez estre éclaircy :

Si je n'aime Erasle de même,

Au moins, aimay-je fort qu'Erasle m'aime ainsi.

LUCILE.

ERA.

AMOUREUX.

ERASTE *continue.*

65

Vous m'assurez par là d'agréer mon service ?
C'est une fausseté digne de ce supplice.

LUCILE *lit.*

J'ignore le destin de mon amour ardente,

Et jusqu'à quand je souffriray :

Mais je sçais, ô beauté charmante,

Que toujours je vous aimeray.

ERASTE,

Elle continue.

Voilà qui m'asseroit à jamais de vos feux ?

Et la main, & la lettre, ont menty toutes deux.

GROS-RENE.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous ? suffit ; même fortune.

MARINETTE.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENE.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin, voilà le reste.

ERASTE.

Et, grace au Ciel, c'est tout.

Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE.

Voilà qui va des mieux.

GROS-

GROS-RENE'.

Vous triomphez.

MARINETTE.

Allons, ôtez vous de ses yeux.

GROS-RENE'.

Retirez-vous, après cet effort de courage.

MARINETTE.

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENE'.

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ha ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le sçay fort bien.

LUCILE.

Erafte, Erafte, un cœur fait comme est fait le vostre
Se peut facilement reparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.

Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;

J'aurois tort d'en former encore quelque envie ;

Mes plus ardens respects n'ont pû vous obliger,

Vous avez voulu rompre ; il n'y faut plus songer :

Mais personne après moy, quoy qu'on vous fasse en-
tendre,

N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement ;

On fait de leur personne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie,

Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisie :

Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet

Se refoudre à les perdre, & vous vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERA-

E R A S T E.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

L U C I L E.

Non, vostre cœur, Eraste, estoit mal-enflammé.

E R A S T E.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

L U C I L E.

Eh ! je croy que cela foiblement vous soucie :
 Peut estre en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
 Si je... mais laissons-là ces discours superflus :
 Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus,

E R A S T E.

Pourquoy ?

L U C I L E.

Par la raison que nous rompons ensemble,
 Et que cela n'est plus de saison, ce me semble,

E R A S T E.

Nous rompons ?

L U C I L E.

Ouy vraiment ; quoy ? n'en est-ce pas fait ?

E R A S T E.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

L U C I L E.

Comme vous.

E R A S T E.

Comme moy ?

L U C I L E.

Sans doute c'est foiblesse,

De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

E R A S T E.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

L U C I L E.

Moy ! point du tout ; c'est vous qui l'avez résolu ?

E R A S T E.

Moy ! je vous ay creu là faire un plaisir extrême.

L U C I L E.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

E. R. A.

ERASTE.

Mais, si mon cœur encor revouloit sa prison ?
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon ? ...

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien ; ma foiblesse est trop
grande.

J'aurois peur d'accorder trop tost vostre demande.

ERASTE.

Ha ! vous ne pouvez pas trop tost me l'accorder,
Ny moy sur cette peur trop tost le demander ;
Consente-zy, Madame, une flame si belle
Doit pour vostre interest demeurer immortelle,
Je le demande enfin : me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moy chez nous.

SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENE,

MARINETTE.

O ! la lasche personne !

GROS-RENE.

Ha ! le foible courage !

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENE.

J'en suis gonflé de rage :

Ne t' imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toy, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENE.

Vien, vien, frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour un autre ; & tu n'as pas affaire

A ma sottre maistrresse. Ardez le beau muscau ?

Pour nous donner envie encore de sa peau :

Moy.

Moy, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face !
 Moy, je te chercherois ! Ma foy, l'on t'en fricasse
 Des filles comme nous.

G R O S - R E N E ?

Ouy ? tu le prens par là ?

Tien, tien, sans y chercher tant de façons, voilà
 Ton beau galand de neige, avec ta nompareille :
 Il n'aura plus l'honneur d'estre sur mon oreille.

M A R I N E T T E.

Et toy, pour te monstrier que tu m'es à mépris,
 Voilà ton demy cent d'épingles de Paris.
 Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

G R O S - R E N E ?

Tiens encor ton cousteau ; la piece est riche & rare ;
 Il te cousta six blancs lors que tu m'en fis don.

M A R I N E T T E.

Tien tes cifeaux, avec ta chaisne de leton.

G R O S - R E N E ?

J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage ;
 Tien : je voudrois pouvoir rejeter le potage
 Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toy.

M A R I N E T T E.

Je n'ay point maintenant de tes lettres sur moy ;
 Mais j'en feray du feu ju'sques à la dernière.

G R O S - R E N E ?

Et des tiennes tu sçais ee que j'en sçauray faire !

M A R I N E T T E.

Prend garde à ne venir jamais me reprier.

G R O S - R E N E ?

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
 Il faut rompre la paille ; Une paille rompuë
 Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclüe,
 Ne say point les doux yeux ; je veux estre fâché.

M A R I N E T T E.

Ne me lorgne point, toy ; j'ay l'esprit trop touché.

G R O S - R E N E ?

Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire :

Romps,

Romps ; tu ris, bonne beste !

MARINETTE.

Ouy, car tu me fais rire.

GROS-RENE.

La peste soit ton ris ; voilà tout mon courroux

Déjà dulcifié : qu'en dis-tu : romprons nous ?

Où ne romprons nous pas ?

MARINETTE.

Voy.

GROS-RENE.

Voy toy.

MARINETTE.

Voy toy-même.

GROS-RENE.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

MARINETTE.

Moy ? ce que tu voudras.

GROS-RENE.

Ce que tu voudras, toy.

Dy...

MARINETTE.

Je ne diray rien.

GROS-RENE.

Ny moy non plus.

MARINETTE.

Ny moy ;

GROS-RENE.

Ma foy, nous ferons mieux de quitter la grimace ;
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moy je te fais grace.

GROS-RENE.

Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette est forte après son Gros-René !

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE I.

MASCARILLE.



Ez que l'obscurité regnera dans la ville;
 Le me veux introduire au logis de Lucile:
 Va viste de ce pas preparer pour tantost,
 Et la lanterne lourde, & les armes qu'il
 faut.

Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre,
 Va vistement chercher un licou pour te pendre.
 Venez-ça, mon patron, car, dans l'étonnement
 Où m'a jerté d'abord un tel commandement,
 Je n'ay pas eu le temps de vous pouvoir répondre;
 Mais je vous veux icy parler, & vous confondre:
 Deffendez-vous donc bien, & raisonnons sans bruit.
 Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
 Lucile? ouy, Mascarille. Et que pensez-vous faire?
 Une action d'amant qui se veut satisfaire,
 Une action d'un homme à fort petit cerveau,
 Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau:
 Mais tu fais quel motif à ce dessein m'apelle;
 Lucile est irritée. Et bien, tant pis pour elle.
 Mais l'amour veut que j'aïlle appaiser son esprit.
 Mais l'amour est un sot qui ne sçait ce qu'il dit:
 Nous garantira-t-il cet amour, je vous prie,
 D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie?
 Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal?
 Ouy vrayment, je le pense; & sur tout, ce rival.
 Mascarille, en tous cas, l'espoir où je me fonde,
 Nous irons bien armez, & si quelqu'un nous gronde,
 Nous nous chamaillerons. Ouy, voilà justement
 Ce que vostre valet ne pretend nullement:
 Moy chamaillé! bon Dieu! suis-je un Roland? mon
 Maître,

Ou

Se

D E P I T

Ou quelque Ferragus ? c'est fort mal me connoître.
Quand je viens à longer, moy qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doits d'un miserable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la
biere,

Je suis scandalisé d'une étrange maniere.
Mais tu seras armé de pied en cap. Tant pis ;
J'en feray moins leger à gagner le taillis :
Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe,
Ou ne puisse glisser une vilaine pointe.
Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron.
Soit : pourveu que toujours je branle le menton :
A table contez moy, si vous voulez, pour quatre ;
Mais contez moy pour rien, s'il s'agit de se battre ;
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moy, je trouve l'air de celuy-cy fort doux :
Je n'ay pas grande faim de mort ny de blessure,
Et vous ferez le fort tout seul, je vous assure.

S C E N E II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

J E n'ay jamais trouvé de jour plus ennuyeux :
Le soleil semble s'estre oublié dans les Cieux ;
Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumiere,
Je voy rester encore une telle carriere,
Que je croy que jamais il ne l'achevera.
Et que de sa lenteur mon ame enragera.

M A S C A R I L L E.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre,
Pescher viste à rasons quelque sinistre encombre ...
Vous voyez que Lucile entiere en ses rebuts...

V A L E R E.

Ne me fay point icy de contes superflus.
Quand j'y devrois trouver cent embâches mortelles,
Je fens de son courroux des gesnes trop cruelles ;

Et

Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort.
C'est un point resolu.

M A S C A R I L L E.

J'approuve ce transport :
Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

V A L E R E.

Fort bien.

M A S C A R I L L E.

Et j'ay peur de vous nuire.

V A L E R E.

Et comment ?

M A S C A R I L L E.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir :
De moment en moment... vous voyez le supplice.

V A L E R E.

Ce mal te passera ; prend du jus de reglice.

M A S C A R I L L E.

Je ne croy pas, Monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serois ravy moy de ne vous point laisser ?
Mais j'aurois un regret mortel, si j'estois cause
Qu'il fust à mon cher maître arrivé quelque chose.

S C E N E I I I.

V A L E R E, LA R A P I E R E,
M A S C A R I L L E.

L A R A P I E R E.

Monsieur, de bonne part je viens d'estre informé,
Qu'Erasme est contre vous fortement animé ;
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Roüer jambes & bras à vostre Mascarille.

M A S C A R I L L E.

Moy ; je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ay je fait ? pour me voir roüer jambes & bras ?
Suis-je donc gardien, pour employer ce stile,
De la Virginité des filles de la ville ?

D

Sur

Sur la tentation ay je quelque credit ?
Et puis-je mais, chetif, si le cœur leur en dit ?

V A L E R E.

O ! qu'ils ne seront pas si meschans qu'ils le disent !
Et quelque belle ardeur que les feux luy produisent,
Erafte n'aura pas si bon marché de nous.

L A R A P I E R E.

S'il vous faisoit befoin, mon bras est tout à vous.
Vous sçavez de tout temps que je suis un bon frere.

V A L E R E.

Je vous suis obligé, Monsieur de la Rapiere.

L A R A P I E R E.

J'ay deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans sont gens à dégainer,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

M A S C A R I L L E.

Acceptez-les, Monsieur.

V A L E R E.

C'est trop de complaisance.

L A R A P I E R E.

Le petit Gille encor eust pû nous assister,
Sans le triste accident qui vient de nous l'oster.
Monsieur, le grand dommage ! & l'homme de service.
Vous avez sçeu le tour que luy fit la Justice ?
Il mourut en Cesar, & luy cassant les os
Le boureau ne luy pût faire lascher deux mots.

V A L E R E.

Monsieur de la Rapiere, un homme de la sorte
Doit estre regreté ; mais, quant à vostre escorte,
Je vous rend grace.

L A R A P I E R E.

Soit ; mais foyez averti
Qu'il vous cherche, & vous peut faire un mauvais
party.

V A L E R E.

Et moy, pour vous montrer combien je l'apprehende ;
Je luy veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande.

Et

Et par toute la ville aller presentement,
Sans estre accompagné que de luy seulement.

L A R A P I E R E.

Quoy ! Monsieur, vous voulez tenter Dieu ! quelle
audace !

Las ! vous voyez tous deux comme l'on vous menace
Combien de tous costez....

V A L E R E.

Que regardes-tu là ?

M A S C A R I L L E.

C'est qu'il sent le balton du costé que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est creüe,
Ne nous obstinons point à rester dans la rue :
Allons nous renfermer.

V A L E R E.

Nous renfermer ? faquin ;

Tu m'oses proposer un acte de coquin !
Sus, sans plus de discours, resous-toy de me suivre.

M A S C A R I L L E.

Eh ! Monsieur, mon cher maître, il est si doux de vivre !
On ne meurt qu'une fois, & c'est pour si long-temps !

V A L E R E.

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entens.
Ascagne vient icy ; laissons-le ; il faut attendre
Quel party de luy-même il resoudra de prendre.
Cependant avec moy vien prendre à la maison
Pour nous frotter.

M A S C A R I L L E.

Je n'ay nulle demangeaison.

Que maudit soit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en taster, puis font les chatemites.

S C E N E I V.

A S C A G N E, F R O S I N E.

A S C A G N E.

E. St-il bien vray, Frosine ? & ne resvay-je point ?

D 2

De

De grace, contez-moy bien tout de point en point,

F R O S I N E.

Vous en sçaurez assez le détail ; laissez faire :
 Ces sortes d'incidens ne sont pour l'ordinaire
 Que redits trop de fois de moment en moment.
 Suffit que vous sçachiez, qu'après ce testament
 Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
 De la femme d'Albert la dernière grosseffe
 N'accoucha que de vous, & que luy dessous main
 Ayant depuis long-temps conceté son dessein,
 Fit son fils de celuy d'Ignés la bouquetiere,
 Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mere:
 La mort ayant rayé ce petit innocent
 Quelque dix mois après, Albert estant absent,
 La crainte d'un Epoux, & l'amour maternelle,
 Firent l'evenement d'une ruse nouvelle.
 Sa femme en secret lors se rendit son vray sang ;
 Vous devintes celuy qui tenoit vostre rang,
 Et la mort de ce fils mis dans vostre famille
 Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
 Voilà de vostre fort un mystere éclaircy,
 Que vostre feinte mere a caché jusqu'icy,
 Elle en dit des raisons, & peut en avoir d'autres,
 Par qui ses interests n'estoient pas tous les vostres.
 Enfin cette visite où j'esperois si peu,
 Plus qu'on ne pouvoit croire, a servi vostre feu.
 Cette Ignés vous relasche; & par vostre autre affaire
 L'eclair de son secret devenu necessaire,
 Nous en avons nous deux vostre pere informé ;
 Un biller de sa femme a le tout confirmé,
 Et poussant plus avant encore nostre pointe,
 Quelque peu de fortune à nostre adresse jointe,
 Aux interests d'Albert, de Polidore après,
 Nous avons ajusté si bien les interests,
 Si doucement à luy déplié ces misteres,
 Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires,
 Enfin, pour dire tout, mené si prudemment

Son esprit pas à pas à l'accommodement,
 Qu'autant que vostre pere il montre de tendresse
 A confirmer les nœuds qui font vostre allegresse.

A S C A G N E.

Ha ! Frosine, la joye où vous m'acheminez !....
 Et que ne dois-je point à vos soins fortunez !

F R O S I N E.

Au reste, le bon homme est en humeur de rire,
 Et pour son fils encor nous deffend de rien dire.

S C E N E V.

A S C A G N E, F R O S I N E, P O L I D O R E.

P O L I D O R E.

Approchez vous, ma fille, un tel nom m'est permis,
 Et j'ay scéu le secret que cachotent ces habits.

Vous avez fait un trait, qui dans sa hardiesse
 Fait briller tant d'esprit & tant de gentillesse,
 Que je vous en excuse, & tiens mon fils heureux,
 Quand il sçaura l'objet de ses soins amoureux.
 Vous valez tout un monde; & c'est moy qui l'assure;
 Mais le voicy; prenons plaisir de l'avanture.
 Allez faire venir tous vos gens promptement.

A S C A G N E.

Vous obeïr sera mon premier compliment.

S C E N E V I.

M A S C A R I L L E, P O L I D O R E, V A L E R E.

M A S C A R I L L E.

Les disgraces souvent sont du Ciel revelées;
 J'ay songé cette nuit des perles défilées,
 Et d'œufs cassez, Monsieur, un tel songe m'abbat.

V A L E R E.

Chien de poltron!

P O L I D O R E.

Valere, il s'apreste un combat,

D 3

Où

Où toute ta valeur te sera nécessaire
Tu vas avoir en teste un puissant adversaire.

M A S C A R I L L E.

Et personne, Monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger :
Pour moy je le veux bien; mais, au moins, s'il arrive
Qu'un funeste accident de vostre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

P O L I D O R E.

Non, non, en cet endroit
Je le pousse moy-même à faire ce qu'il doit.

M A S C A R I L L E.

Pere dénaturé !

V A L E R E.

Ce sentiment, mon pere,
Est d'un homme de cœur ; & je vous en revere.
J'ay deü vous offencer, & je suis criminel
D'avoir fait tout cecy sans l'aveu paternel ;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte ;
Et vostre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Erasme ait dequoy m'émouvoir.

P O L I D O R E.

On me faisoit tantost redouter sa menace ;
Mais les choses depuis ont bien changé de face ;
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemy plus fort
Tu vas esfre attaqué.

M A S C A R I L L E.

Point de moyen d'accord ?

V A L E R E.

Moy ! le fuir ! Dieu m'en garde. Et qui donc pour-
roit-ce esfre ?

P O L I D O R E.

Alcagne.

V A L E R E.

Alcagne ?

AMOUREUX,

79

POLIDORE.

Ouy ; tu le vas voir paroître,

VALERE.

Luy, qui de me servir m'avoit donné sa foy !

POLIDORE.

Ouy, c'est luy qui pretend avoir affaire à toy ;
Et qui veut dans le champ où l'honneur vous appelle
Qu'un combat seul à seul vuide vostre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme ; il sçait que les cœurs gene-
reux

Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable ;
Si bien qu'Albert & moy sommes tombés d'accord,
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort.
Mais aux yeux d'un chacun, & sans nulles remises,
Dans les formalitez en pareil cas requises.

VALERE.

Et Lucile ; mon pere, a d'un cœur endurci !

POLIDORE.

Lucile épouse Eraste, & te condamne aussi ;
Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse,

VALERE.

Ha ! c'est une impudence à me mettre en fureur :
Elle a donc perdu sens, foy, conscience, honneur ?

SCENE VII.

MASCARILLE, LUCILE, ERASTE,
POLIDORE, ALBERT, VALERE.

ALBERT.

H^E bien ? les combattans ? on ameine le nostre.
Avez-vous disposé le courage du vostre ?

D 4

VA

Ouy, ouy; me voilà prest, puisqu'on m'y veut forcer ;
 Et, si j'ay pû trouver sujet de balancer ,
 Un reste de respect en pouvoit estre cause ,
 Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
 Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout ;
 A toute extremité mon esprit se refout ,
 Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange ,
 Dont il faut hautement que mon amour se vange.
 Non pas que cet amour pretende encore à vous ;
 Tout son feu se refout en ardeur de courroux ,
 Et quand j'auray rendu vostre honte publique ,
 Vostre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
 Allez, ce procedé, Lucile, est odieux :
 A peine en puis je croire au rapport de mes yeux ;
 C'est de toute pudeur se montrer ennemie :
 Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

L U C I L E .

Un semblable discours me pourroit affiger,
 Si je n'avois en main qui m'en sçaura vanger.
 Voicy venir Ascagne, il aura l'avantage
 De vous faire changer bien viste de langage,
 Et sans beaucoup d'effort.

S C E N E V I I I .

M A S C A R I L L E , L U C I L E , E R A S T E ,
 A L B E R T , V A L E R E , G R O S S E N E ,
 M A R I N E T T E , A S C A G N E ,
 F R O S I N E , P O L I D O R E .

V A L E R E .

I L ne le fera pas,
 Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
 Je le plains de deffendre une sœur criminelle :
 Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,

N O U S

A M O U R E U X.

81

Nous le satisferons, & vous, mon brave, aussi.

E R A S T E.

Je prenois interest tantost à tout cecy ;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur luy l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, & je le laisse faire.

V A L E R E.

C'est bien fait : la prudence est toujours de saison ;
Mais

E R A S T E.

Il sçaura pour tous vous mettre à la raison ;

V A L E R E.

Luy ?

P O L I D O R E.

Ne t'y trompe pas : tu ne sçais pas encore

Quel estrange garçon est Ascagne.

A L B E R T.

Il l'ignore :

Mais il pourra dans peu le luy faire sçavoir.

V A L E R E.

Sus donc que maintenant il me le fasse voir ;

M A R I N E T T E.

Aux yeux de tous ?

G R O S - R E N E.

Cela ne seroit pas honnesté ;

V A L E R E.

Se moque-t-on de moy ? je casseray la teste
A quelqu'un des rieurs. Enfin, voyons l'effet.

A S C A G N E.

Non, non, je ne suis pas si meschant qu'on me fait :

Et, dans cette aventure où chacun m'interesse ,

Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse ,

Connoistre que le Ciel qui dispose de nous

Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous ,

Et qu'il vous reservoit pour victoire facile,

De finir le desfin du frere de Lucile.

Ouy, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras ,

Ascagne va par vous recevoir le trépas :

Mais

Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
 Peut avoir maintenant dequoy vous satisfaire,
 En vous donnant pour femme en presence de tous
 Celle qui justement ne peut estre qu'à vous.

V A L E R E.

Non, quand toute la terre après sa perfidie,
 Et les traits effrontez

A S C A G N E.

Ah! souffrez que je die,

Valere, que le cœur qui vous est engagé,
 D'aucun crime envers vous ne peut estre chargé:
 Sa flame est toujours pure & sa constance extrême;
 Et j'en prens à temoin vostre pere luy même.

P O L I D O R E.

Ouy, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
 Et je voy qu'il est temps de te tirer d'erreur.
 Celle à qui par serment ton ame est attachée,
 Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée;
 Un interet de bien des ses plus jeunes ans
 Fit ce déguisement qui trompe tant de gens;
 Et depuis peu l'amour en a sça faire un autre,
 Qui t'abuta joignant leur famille à la nostre.
 Ne va point regarder à tout le monde aux yeux;
 Je te fais maintenant un discours terieux:
 Ouy, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile
 La nuit receut ta foy sous le nom de Lucile,
 Et qui par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
 A semé parmy vous un si grand embaras.
 Mais puis qu'Alcagne icy fait place à Dorothee,
 Il faut voir de vos feux toute imposture ostee,
 Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

A L B E R T.

Et c'est là justement ce combat singulier,
 Qui devoit envers nous reparer vostre offence,
 Et pour qui les Edits n'ont point fait de deffence.

P O L I D O R E.

Un tel événement rend tes esprits confus;

Mais

A M O U R E U X.

83

Mais en vain tu voudrois balancer là dessus.

V A L E R E.

Non, non ; je ne veux pas songer à m'en deffendre ;
Et, si cette aventure a lieu de me surprendre,
La surprise me flatte, & je me sens saisir
De merveille à la fois, d'amour, & de plaisir,
Se peut-il que ces yeux ? ...

A L B E R T.

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les discours que vous luy pourriés faire.
Allons luy faire en prendre un autre ; & cependant
Vous sçavez le détail de tout cet incident.

V A L E R E.

Vous, Lucile, pardon, si mon amé abusée....

L U C I L E.

L'oubly de cette injure est une chose aisée.

A L B E R T.

Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

E R A S T E.

Mais, vous ne songez pas en tenant ce langage ;
Qu'il reste encor icy des sujets de carnage :
Voilà bien à tous deux nostre amour couronné,
Mais de son Mascarille, & de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette estre icy possédée ?
Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

M A S C A R I L L E.

Nenny, nenny, mon sang dans mon corps sied trop
bien :

Qu'il P'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sçay la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fieurette.

M A R I N E T T E.

Et tu crois que de toy je ferois mon galand ?
Un mary, passe encor ; tel qu'il est, on le prend ;
On n'y va pas chercher tant de ceremonie :
Mais il faut qu'un galand soit fait à faire envie.

G R O S E

BÉPIT AMOUREUX.

GROS-RENE'.

Esconte, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je pretens qu'on soit fourde à tous les Damoiseaux,

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toy tout seul, compere ?

GROS-RENE'.

Bien entendu, je veux une femme severe :
Ou je feray beau bruit.

MASCARILLE.

Eh ! mon Dieu, tu feras

Comme les autres font : & tu l'adouciras.

Cens gens avant l'hymen si fascheux & critiques
Degenerent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mary : ne crain rien de ma foy :

Les douceurs ne feront que blanchir contre moy :

Et je te diray tout.

MASCARILLE.

Oh ! las ! fine pratique !

Un mary confident !...

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique !

ALBERT.

Pour la troisieme fois, allons nous en chez nous

Poursuivre en liberte des entretiens si doux.

F I N.

LES
PRECIEUSES
RIDICULES,
COMEDIE.
Par J. B. P. MOLIERE.



Suivant la Copie imprimée

A P A R I S,
M. DC. LXXXIII.



P R E F A C E.

C'EST une chose étrange qu'on imprime les Gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, & je pardonnerois toute autre violence, plustost que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire icy l'auteur modeste, & mépriser par honneur ma Comedie. F'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise; comme le public est le Juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moy de le démentir, & quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes Precieuses Ridicules, avant leur representation, je dois croire maintenant, qu'elles valent quelque chose,

A 2

puis-

P R E F A C E.

puisque tant de gens ensemble en ont dit
 du bien : Mais comme une grande par-
 tie des graces, qu'on y a trouvées, dépend
 de l'action, & du ton de voix, il n'im-
 portoit, qu'on ne les dépouillast pas de ces
 ornemens, & je trouvois que le succès,
 qu'elles avoient eu dans la représentation,
 estoit assez beau, pour en demeurer là.
 J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir
 qu'à la chandelle, pour ne point donner
 lieu à quelqu'un de dire le Proverbe ; &
 je ne voulois pas qu'elles sautassent du
 Theatre de Bourbon, dans la Galerie du
 Palais. Cependant je n'ay pû l'éviter,
 & je suis tombé dans la disgrâce de voir
 une copie dérobée de ma piece, entre les
 mains des Libraires, accompagnée d'un
 Privilege obtenu par surprise. J'ay eu
 beau crier, ô temps ! ô mœurs ! on m'a
 fait voir une nécessité pour moy d'estre
 imprimé, ou d'avoir un procès ; & le der-
 nier mal est encore pire que le premier. Il
 faut donc se laisser aller à la destinée, &
 consentir à une chose, qu'on ne laisseroit
 pas de faire sans moy.

Mora

P R E F A C E.

Mon Dieu, l'estrange embarras, qu'un
 Livre à mettre au jour! & qu'un Au-
 teur est neuf, la premiere fois qu'on l'im-
 prime; encore si l'on m'avoit donné du
 temps, j'aurois pû mieux songer à moy,
 & j'aurois pris toutes les precautions, que
 Messieurs les Auteurs, à present mes
 confreres, ont coustume de prendre en
 semblables occasions. Outre quelque
 grand Seigneur, que j'aurois esté prendre
 malgré luy, pour Protecteur de mon Ou-
 vrage, & dont j'aurois tenté la liberali-
 té, par une Epistre dedicatoire bien fleu-
 rie; j'aurois tâché de faire une belle &
 docte Preface, & je ne manque point de
 Livres, qui m'auroient fourni tout ce
 qu'on peut dire de sçavant sur la Trage-
 die, & la Comedie; l'Etymologie de tou-
 tes deux, leur origine, leur definition, &
 le reste. J'aurois parlé aussi à mes a-
 mis, qui pour la recommandation de
 ma Piece, ne m'auroient pas refusé,
 ou des Vers François, ou des Vers La-
 tins. F'n ay même qui m'auroient
 lûé en Grec, & l'on n'ignore pas
 qu'une loüange en Grec, est d'une mer-
 veilleuse efficace à la teste d'un Livre:

P R E F A C E.

Mais on me met au jour, sans me donner le loisir de me reconnoistre; Et je ne puis mesme obtenir la liberté de dire deux mots, pour justifier mes intentions, sur le sujet de cette Comedie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par tout dans les bornes de la satyre honneste, & permise; Que les plus excellentes choses sont sujettes à estre copiées par de mauvais Singes, qui meritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont esté de tout temps la matiere de la Comedie, & que par la même raison, les veritables Sçavans, & les vrais Braves, ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la Comedie, & du Capitan, non plus que les Juges, les Princes, & les Rois, de voir Trivelin, ou quelque autre sur le Theatre, faire ridiculement le Juge, le Prince, ou le Roy: Aussi les veritables Precieuses, auroient tort de se piquer, lors qu'on jouë les Ridicules, qui les imitent mal: Mais enfin, comme j'ay dit, on ne me laisse pas le temps

P R E F A C E.

temps de respirer, & Monsieur de
Luynes veut m'aller relire de ce pas:
A la bonne heure, puisque Dieu l'a
voulu.

A 4

LES





LES
PRECIEUSES
RIDICULES.

SCENE PREMIERE.

[LA GRANGE, DU CROISI.

DU CROISI.



SIEGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoy?

DU CROISI.

Regardez moy un peu sans rire!

LA GRANGE.

Et bien?

DU CROISI.

Que dites-vous de nostre visite? en estes vous fort
satisfait?

LA GRANGE.

A vostre avis, avons nous sujet de l'estre tous
deux?

A S

DU

DU CROISI.

Pas tout à fait, à dire vray.

LA GRANGE.

Pour moy je vous avouë que j'en suis tout scandallisé. A-t-on jamais veu, dites moy, deux Pecques Provinciales faire plus les rencheries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pû se résoudre à nous faire donner des sieges. Je n'ay jamais veu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant brailler, tant se frotter les yeux, & demander tant de fois quelle heure est-il? Ont elles répondu que, ouy, & non, à tout ce que nous avons pû leur dire? Et ne m'avouïerez-vous pas enfin, que quand nous aurions esté les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISI.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prens, & de telle façon que je veux me vanger de cctre impertinence. Je connoy ce qui nous a fait mépriser. L'air precieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les Provinces, & nos Donzelles ridicules en ont hümé leur bonne part. En un mot, c'est un arabigu de Precieuse & de Coquette que leur personne; Je voy ce qu'il faut estre, pour en estre bien receu, & si vous m'en croyez, nous leur jouïrons tous deux une piece, qui leur fera voir leur sottise, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISI.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'ay un certain valet nommé Mascaille, qui passera

sc.

R I D I C Ū L È S. 11

se, au sentiment de beaucoup de gens, pour une maniere de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant, qui s'est mis dans la teste de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie, & de Vers, & dedaigne les autres valets jusqu'à les appeller brutaux.

D U C R I O S I.

Et bien qu'en pretendez-vous faire ?

L A G R A N G E.

Ce que j'en pretens faire ; il faut..... mais sortons d'icy auparavant.

S C E N E II.

G O R G I B U S, D U C R O I S I. 3
L A G R A N G E.

G O R G I B U S.

ET bien, vous avez veu ma nièce & ma fille, les affaires iront-elles bien ? quel est le resultat de cette visite ?

L A G R A N G E.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles, que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons graces de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos tres-humbles serviteurs.

G O R G I B U S.

Oùais, il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'icy : d'où pourroit venir leur mécontentement ? Il faut sçavoir un peu ce que c'est. Hols.

SCENE III.

MAROTTE, GORGIBUS.

MAROTTE.
 Que desirez vous, Monsieur ?

GORGIBUS.
 Où sont vos Maistresses ?

MAROTTE.
 Dans leur Cabinet.

GORGIBUS.
 Que font elles ?

MAROTTE.
 De la pommade pour les levres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé : Dites leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne voy par tout que blacs, d'œufs, lait virginal, & mille autres brinborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes icy, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; & quatre valets viroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles employent.

SCE-

SCENE IV.

MAGDELON, CATHOS,
GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL est bien nécessaire, vrayment, de faire tant de
dépenſe pour vous graiſſer le muſeau. Dites-moy
un peu ce que vous avez fait à ces Meſſieurs, que je
les voy ſortir avec tant de froideur? Vous avois-je
pas commandé de les recevoir comme des perſon-
nes, que je vous voulois donner pour maris?

MAGDELON.

Et quelle eſtime, mon pere, voulez-vous que nous
faſſions du procedé irregulier de ces gens là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raiſon-
nable ſe pût accommoder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouverez-vous à redire?

MAGDELON.

La belle galanterie que la leur! quoy, debuter d'a-
bord par le mariage?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? par le
concubinage? n'eſt-ce pas un procedé, dont vous
avez ſujet de vous louer toutes deux, auſſi bien que
moy? eſt-il rien de plus obligeant que cela; & ce
lien ſacré où ils aſpirent n'eſt-il pas un témoignage
de leurs intentions?

MAGDELON.

Ah mon pere! ce que vous dites-là eſt du dernier
Bourgeois. Cela me fait honte de vous oïr parler
de la forte, & vous devriez un peu vous faire ap-
prendre le bel air des choſes.

A 7

GORGIBUS.

G O R G I B U S.

Je n'ay que faire, ny d'ait, ny de chançon, Je te dis que le mariage est une chose sacrée, & que c'est faire en honnestes gens que de débiter par là.

M A G D E L O N.

Mon Dieu, que si tout le monde vous ressembloit, un Roman seroit bien-tost fini ! la belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, & qu'Argence de plein pied fust marié à Clelie.

G O R G I B U S.

Que me vient touter celle-cy ?

M A G D E L O N.

Mon Pere, voilà ma cousine, qui vous dira, aussi bien que moy, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un Amant, pour estre agreable, sçache debiter les beaux sentimens, pousser le doux, le rendre, & le passionné, & que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au Temple ou à la promenade, ou dans quelque ceremonie publique, la personne dont il devient amoureux ; ou bien estre conduit farsalement chez elle, par un parent ou un amy, & sortir de là tout réveur & melancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, & cependant luy rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante, qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée : & cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paroist à nostre rageur, & qui pour un temps bannit l'Amant de nostre presence. Ensuite, il trouve moyen de nous appaiser, de nous accoustumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous
cet

R I D I C U L E S.

87.

cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures; les Rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persecutions des Peres, les jaloufies conceuës sur de fausses apparences, les plaintes, les defespoirs, les enlevemens, & ce qui s'enfuit. Voilà comme les choses se traittent dans les belles manieres, & ce sont des regles dont en bonne galanterie on ne scauroit se dispenser; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale! ne faire l'amour qu'en faisant le contract du mariage! & prendre justement le Roman par la queue! Encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus Marchand que ce procedé; & j'ay mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

G O R G I B U S.

Quel diable de jargon entens-je icy? voicy bien du haut style.

C A T H O S.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vray de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie? je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais veu la Carte de Tendre, & que billets doux, petits soins, billets galans & jolis Vers, sont des terres inconnuës pour eux. Ne voyez vous pas que toute leur personne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie; un chapeau defarmé de plumes; une teste irreguliere en cheveux, & un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu quels Amans sont-ce là! quelle frugalité d'ajustement, & quelle secheresse de conversation! on n'y dure point, on n'y tient pas. J'ay remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faicteuse, & qu'il s'en faut plus d'un grand demy-pied.

16. LES PRECIEUSES.
piéd, que leurs hauts de chausses, ne soient assez larges.

G O R G I B U S.

Je pense qu'elle sont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragoin. Cathos & vous Magdelon.

M A G D E L O N.

Eh de grace, mon Pere, défaites vous de ces noms estranges, & nous appelez autrement.

G O R G I B U S.

Comment, ces noms estranges? ne sont-ce pas vos noms de Baptême?

M A G D E L O N.

Mon Dieu, que vous estes vulgaire! pour moy un de mes estonnemens, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moy. A-t-on jamais parlé dans le beau style, de Cathos ny de Magdelon, & ne m'avouerez vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau Roman du monde?

C A T H O S.

Il est vray, mon oncle, qu'une oreille un peu delicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là, & le nom de Polixene, que ma cousine a choisi, & celui d'Aminthe, que je me suis donné, ont une grace, dont il faut que vous demeuriez d'accord.

G O R G I B U S.

Escoutez, il n'y a qu'un mot qui ser^ve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont esté donnez par vos parrains & marraines; & pour ces Messieurs, dont il est question, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux absolument, que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, &c.

R I D I C U L E S.

17

la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante, pour un homme de mon âge.

C A T H O S.

Pour moy, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nud?

M A G D E L O N.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmy le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez nous faire à loisir le tissu de nostre Roman, & n'en pressez point tant la conclusion.

G O R G I B U S.

Il n'en faut point douter, elles sont achevées, Encore un coup, je n'entens rien à toutes ces babilvèrnes, je veux estre Maître absolu; & pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux, avant qu'il soit peu, ou, ma foy, vous serez Religieuses, j'en fais un bon ferment.

S C E

SCENE V.

CATHOS, MAGDELON.

CATHOS.

MON Dieu, ma chere, que ton pere a la forme
enfoncee dans la matiere ! que son intelli-
gence est epaisse, & qu'il fait sombre dans son
ame !

MAGDELON.

Que veux tu, ma chere ? j'en suis en confusion
pour luy. J'ay peine à me persuader que je puisse
estre veritablement sa fille, & je croy que quelque
avanture un jour me viendra developper une naissan-
ce plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien, ouy, il y a toutes les ap-
parences du monde, & pour moy, quand je me re-
garde aussi....

SCE-

SCENE VI.

MAROTTE, CATHOS,
MAGDELON.

MAROTTE.

Voilà un laquais qui demande si vous estes au logis, & dit que son Maître vous veut venir voir.

MAGDELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voilà un nécessaire qui demande si vous estes en commodité d'estre visibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entens point le Latin, & je n'ay pas appris, comme vous, la Philosophie dans le grand Cyre.

MAGDELON.

L'impertinente! le moyen de souffrir cela! & qui est-il le Maître de ce laquais!

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Mascarille.

MAGDELON.

Ah ma chere! un Marquis, ouy, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit, qui aura ouy parler de nous.

CATHOS.

Affeurément, ma chere.

MAGDELON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse, plustost qu'en nostre chambre; ajustons un peu nos cheveux au moins, & soutenons nostre reputation. Viste, venez nous attendre icy dedans le conseiller des graces.

M A

LES PRECIEUSES
MAROTTE.

Par ma foy, je ne çay point quelle beste c'est là
il faut parler Chrestien, si vous voulez que je vous
entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous
estes. Et gardez-vous bien d'en salir la glace, par la
communication de vostre image.

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOla, Porteurs, hola. Là, là, là, là, là, là,
Je pense que ces marauts-là ont dessein de me
briser à force de heurter contre les murailles & les
pavez.

I. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est étroite. Vous avez
voulu aussi que nous soyons entrez jusqu'icy.

MASCARILLE.

Je le croy bien. Voudriez-vous, faquins, que
j'exposasse l'embonpoint de mes plumes, aux in-
clemences de la saison pluvieuse? & que j'allasse im-
primer mes souliers en bouë; allez, ôtez vostre
chaïse d'icy.

2. PORTEUR.

Payez nons donc, vil vous plaist, Monsieur.

MASCARILLE.

Hem?

2. PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'ar-
gent, s'il vous plaist.

MA-

R I D I C U L E S. 21

M A S C A R I L L E *luy donnant un soufflet.*
Comment, coquin, demander de l'argent à une
personne de ma qualité?

2. P O R T E U R.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens? & vostre
qualité nous donne-t-elle à dîner?

M A S C A R I L L E.

Ah, ah, ah, je vous apprendray à vous connoître.
Ces canailles-la s'osent jouïr à moy.

1. P O R T E U R, *Prenant un des
bastons de sa chaise.*

ça, payez-nous vistement.

M A S C A R I L L E.

Quoy?

1. P O R T E U R.

Je dis, que je veux avoir de l'argent tout l'heure.

M A S C A R I L L E.

Il est raisonnable.

1. P O R T E U R.

Viste donc.

M A S C A R I L L E.

Ouy dà, tu parles comme il faut, toy; mais l'au-
tre est un coquin, qui ne sçait ce qu'il dit. Tien, es
tu content?

1. P O R T E U R.

Non, je ne suis pas content, vous avez donné un
soufflet à mon camarade, &

M A S C A R I L L E.

Doucement, tien, voilà pour le soufflet. On ob-
tient tout de moy, quand on s'y prend de la bonne
façon. Allez, venez me reprendre tantost, pour aller
au Louvre au petit coucher.

S C E -

SCENE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monsieur, voilà mes Maistresses qui vont venir
tout à l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point, je suis icy posté
commodement pour attendre.

MAROTTE.

Les voicy.

SCENE IX.

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE *après avoir salué.*

Mes Dames, vous ferez surprises, sans doute de
l'audace de ma visite; mais vostre reputation
vous attire cette méchante affaire, & le merite a
pour moy des charmes si puissans, que je cours par
tout a près luy.

MAGDELON.

Si vous poursuivez le merite, ce n'est pas sur nos
terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le merite, il a fallu que vous
l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah, je m'inscris en faux contre vos paroles. La
renommée accuse juste, en contant ce que vous va-
lez, & vous allez faire pic, repic, & capot, tout ce
qu'il y a de galant dans Paris,

MAG-

R I D I C U L E S.

23

M A G D E L O N.

Vostre complaisance pousse un peu trop avant la liberalité de ses louanges, & nous n'avons garde, ma cousine & moy, de donner de nostre serieux, dans le doux de vostre flatterie.

C A T H O S.

Ma chere, il faudroit faire donuer des sieges.

M A G D E L O N.

Hola, Almanzor.

A L M A N Z O R.

Madame.

M A G D E L O N.

Viste, voiturez-nous icy les commoditez de la conversation.

M A S C A R I L L E.

Mais au moins, y a-t-il feureté icy pour moy ?

C A T H O S.

Que craignez-vous ?

M A S C A R I L L E.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je voy icy des yeux qui ont la mine d'estre des fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertez; & de traiter une ame de Turc à More. Comment diable, d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtriere ? Ah ! par ma foy je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise, qu'ils ne me feront point de mal.

M A G D E L O N.

Ma chere, c'est le caractere enjoiné.

C A T H O S.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

M A G D E L O N.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, & vostre cœur peut dormir en assurance sur leur pryd'homme.

C A.

Mais de grace, Monsieur, ne foyez pas intorabile à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE *après s'estre peigné & avoir ajusté ses Canons.*

Et bien, mes-Dames, que dites-vous de Paris ?

MAGDELON.

Helas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit estre l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moy, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnestes gens.

CATHOS.

C'est une verité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu croté, mais nous avons la Chaise.

MAGDELON.

Il est vray que la Chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la bouë, & du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

MAGDELON.

Helas, nous ne sommes pas encore connus ; mais nous sommes en passe de l'estre, & nous avons une amie particulière, qui nous a promis d'amener icy tous ces Messieurs du Recueil des Pièces Choieses.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommez aussi pour estre les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moy qui feray vostre affaire mieux que personne, ils me rendent tous visite, & je puis dire que je ne me leve jamais sans une demy-douzaine de beaux esprits.

MAGDELON.

Eh! mon Dieu, nous vous ferons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié: car enfin, il faut avoir la connoissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut estre du beau monde. Ce sont ceux qui donnent le branle à la reputation dans Paris; & vous sçavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la seule frequentation, pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moy ce que je considere particulièrement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses, qu'il faut sçavoir de necessité, & qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là, chaque jour, les petites nouvelles galantes; les jolis commerces de Prose, ou de Vers. On sçait à point nommé, Un tel a composé la plus jolie piece du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celuy cy a fait un Madrigal sur une jouissance; celuy-là a composé des Stances sur une infidelité; Monsieur un tel écrivit hier au soir un Sixain à Mademoiselle une telle, dont elle luy a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel Auteur a fait un tel dessein; celuy-là est à la troisième Partie de son Roman; cet autre met ses ouvrages sous la Presse; C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies;

B

& si

& si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est rencherir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, & ne sçache pas jusqu'au moindre petit Quatrain qui se fait chaque jour: & pour moy, j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vint à me demander, si j'aurois veu quelque chose de nouveau, que je n'aurois pas veu.

MASCARILLE.

Il est vray qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine. Je veux establir chez vous une Academie de beaux Esprits, & je vous promets, qu'il ne se fera pas un bout de Vers dans Paris, que vous ne sçachiez par cœur avant tous les autres. Pour moy, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux, & vous verrez courir de ma façon dans les belles Ruelles de Paris, deux cens Chansons, autant de Sonnets, quatre cens Epigrammes, & plus de mille Madrigaux, sans compter les Enigmes & les Portraits.

MAGDELON.

Je vous avouë que je suis furieusement point les Portraits; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les Portraits sont difficiles, & demandent un esprit profond. Vous en verrez de ma maniere, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moy j'aime terriblement les Enigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, & j'en ay fait quatre enco-

R I D I C U L E S. 27

encore ce matin , que je vous donneray à deviner.

M A G D E L O N.

Les Madrigaux sont agreables, quand ils sont bien tournez.

M A S C A R I L L E.

C'est mon talent particulier , & je travaille à mettre en Madrigaux toute l'Ristoire Romaine.

M A G D E L O N.

Ah ! certes , cela sera du dernier beau , j'en retiens un exemplaire au moins , si vous le faites imprimer.

M A S C A R I L L E.

Je vous en promets à chacune un , & des mieux reliez. Cela est au dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux Libraires, qui me persecutent.

M A G D E L O N.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

M A S C A R I L L E.

Sans doute ; mais à propos , il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une Duchesse de mes amies , que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus.

C A T H O S.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

M A S C A R I L L E.

Escoutez donc.

M A G D E L O N.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

M A S C A R I L L E.

Ob, oh, je n'y prenons pas garde,

Tandis que sans songer à mal, je vous regarde,

B 2

Vostre

*Vostre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur!*

CATHOS.

Ah mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air Cavalier, cela ne sent point le Pedant.

MAGDELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieus.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh, oh.* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh, oh.* La surprise, *oh, oh.*

MAGDELON.

Ouy, je trouve ce *oh, oh,* admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous? ce sont-là de ces fortes de choses qui ne se peuvent payer.

MAGDELON.

Sans doute, & j'aurois mieux avoir fait, *oh, oh!* qu'un Poëme Epique.

MASCARILLE.

Tu dicu, vous avez le goust bon.

MAGDELON.

Eh, je ne l'ay pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenois pas garde & je n'y prenois pas garde*, je ne m'appercevois pas de cela, façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde.* Tandis que sans songer à mal. Tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pau-

R I D I C U L E S. 29

pauvre mouton ; *Je vous regarde ; c'est à dire, je m'amuse à vous considerer, je vous observe, je vous contemple. Votre ail en tapinois* Que vous semble de ce mot , *Tapinois*, n'est-il pas bien choisi ?

C A T H O S.

Tout à fait bien.

M A S C A R I L L E.

Tapinois, en cachette, il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois*.

M A G D E L O N.

Il ne se peut rien dire de mieux.

M A S C A R I L L E.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit, Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur. Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie & court apres un voleur pour le faire arrester, au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

M A G D E L O N.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel & galant.

M A S C A R I L L E.

Je veux vous dire l'air que j'ay fait là dessus.

C A T H O S.

Vous avez appris la Musique ?

M A S C A R I L L E.

Moy ? point du tout.

C A T H O S.

Et comment donc cela se peut-il ?

M A S C A R I L L E.

Les gens de qualité sçavent tout, sans avoir jamais rien appris.

M A G D E L O N.

Assurément, ma chere.

M A S C A R I L L E.

Escoutez si vous trouverez l'air à vostre goût :
hem, hem, la, la, la, la, la. La brutalité de la faison
 a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ;
 mais il n'importe, c'est à la Cavaliere.

*Il chante.**Oh, oh, je n'y prenois pas....*

C A T H O S.

Ah ! que voilà un air qui est passionné ; Est-ce
 qu'on n'en meurt point ?

M A G D E L O N.

Il y a de la chromatique là-dedans.

M A S C A R I L L E.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée
 dans le chant ? *au voleur* Et puis comme si
 l'on croioit bien fort, *au, au, au, au, au, au, voleur* ;
 Et tout d'un coup comme une personne ésoufflé,
au voleur.

M A G D E L O N.

C'est là sçavoir le fin des choses, le grand fin, le
 fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je
 suis entouffiasmée de l'air & des paroles.

C A T H O S.

Je n'ay encore rien vû de cette force-là.

M A S C A R I L L E.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est
 sans estude.

M A G D E L O N.

La nature vous a traité en vraye mere passionnée,
 & vous en estes l'enfant gâté.

M A S C A R I L L E.

A quoy donc passez-vous le temps ?

C A T H O S.

A rien du tout.

M A G -

MAGDELON.

Nous avons esté jusqu'icy, dans un jûne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comedie, si vous voulez, aussi-bien on en doit jouier une nouvelle, que je seray bien-aïse, que nous voyions ensemble.

MAGDELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir, comme il faut, quand nous serons-là : car je me suis engagé de faire valoir la Piece, & l'Auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume icy, qu'à nous autres gens de condition, les Auteurs viennent lire leurs Pieces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la reputation; & je vous laisse à penser, si quand nous disons quelque chose, le Parterre ose nous contredire. Pour moy j'y suis fort exact; & quand j'ay promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées.

MAGDELON.

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez, puis que nous sommes instruites, nous ferons nostre devoir de nous écrier comme il faut, sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sçay si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque Comedie.

LES PRECIEUSES
MAGDELOIN.

Eh ! il pourroit estre quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah ! ma foy , il faudra que nous la voyions. Entre nous , j'en ay composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé , à quels Comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! aux grands Comédiens , il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorans , qui recitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les Vers , & s'arrester au bel endroit ; & le moyen de connoître où est le beau Vers , si le Comédien ne s'y arreste , & ne vous avertit par là , qu'il faut faire le brou-haha.

CATHOS.

En effet , il y a maniere de faire sentir aux Auditeurs les beautez d'un Ouvrage , & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oye ? la trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban est bien ché.

MAGDELOIN.

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MAGDELOIN.

Ils ont tout à fait bon air.

M A-

R I D I C U L E S.

25

M A S C A R I L L E.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

M A G D E L O N.

Il faut avouer que je n'ay jamais vû porter si haut l'élegance de l'ajustement.

M A S C A R I L L E.

Attachez un peu sur ces gants, la reflexion de vôtre odorat.

M A G D E L O N.

Ils sentent terriblement bon.

C A T H O S.

Je n'ay jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

M A S C A R I L L E.

Et celle-là ?

M A G D E L O N.

Elle est tout à fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

M A S C A R I L L E.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez-vous ?

C A T H O S.

Effroyablement belles.

M A S C A R I L L E.

Scavez-vous que le brin me couste un Louïs d'or ? Pour moy j'ay cette manie, de vouloir donner generalement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

M A G D E L O N.

Je vous assure que nous sympathifons vous & moy, j'ay une delicatesse furieuse pour tout ce que je porte; & jusqu'à mes chaufsettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvriere.

E S

M A

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement; Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user; j'ay à me plaindre de vostre procédé; cela n'est pas honneste.

CATHOS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

MASCARILLE.

Quoy, toutes deux contre mon cœur, en même temps, m'attaquer à droit & gauche; ah! c'est contre le droit des gens, la partie n'est pas égale, & je m'en vais crier au meutre.

CATHOS.

Il faut avoüer qu'il dit les choses d'une maniere particuliere.

MAGDELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & vostre cœur erie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable: il est écorché depuis la teste jusqu'aux pieds.

SCENE X.

MAROTTE, MASCARILLE,
CATHOS, MAGDELON.

M Adame on demande à vous voir.
MAGDELON.

Qui ?

MAROTTE.
Le Vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.
Le Vicomte de Jodelet ?

MAROTTE.
Ouy, Monsieur.

CATHOS.
Le connoissez-vous ?

MASCARILLE.
C'est mon meilleur amy.

MAGDELON.
Faites l'entrer viftement.

MASCARILLE.
Il y a quelque temps que nous ne nous sommes
vus, & je suis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voicy.

SCENE XI.

JODELET, MASCARILLE,
CATHOS, MAGDELON,
MAROTTE.

AH VICOMTE!
MASCARILLE.

JODELET, *s'embrassant l'un l'autre.*
Ah Marquis!

MASCARILLE.
Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.
Que j'ay de joye de te voir icy!

MASCARILLE.
Baïse-moy donc encore un peu, je te prie.

MAGDELON.
Ma toute Bonne, nous commençons d'estre connus, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.
Mes-Dames agréez que je vous presente ce Gentil-homme cy. Sur ma parole, il est digne d'estre connu de vous.

JODELET.
Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droicts Seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MAGDELON.
C'est pousser vos civilitez jusqu'aux derniers confins de flaterie.

CATHOS.
Cette journée doit estre marquée dans nostre Almanach, comme une journée bien-heureuse.

MAG.

R I D I C U L E S.

37.

M A G D E L O N.

Allons, petit garçon, faut il toujours vous repeter les choses? voyez-vous pas qu'il faut le surcroist d'un faureuil?

M A S C A R I L L E.

Ne vous estonnez pas de voir le Vicomte de la forte, il ne fait que fortir d'une maladie qui luy a rendu le visage passe, comme vous le voyez.

J O D E L E T.

Ce sont fruits des veilles de la Cour, & des fatigues de la guerre.

M A S C A R I L L E.

Scavez-vous mes-Dames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du siècle? c'est un brave à trois poils.

J O D E L E T.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous scavons ce que vous scavez faire aussi.

M A S C A R I L L E.

Il est vray que nous nous sommes veus tous deux dans l'occasion.

J O D E L E T.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

M A S C A R I L L E, *les regardant toutes deux.*

Ouy, mais non pas si chaud qu'icy. Hay, hay, hay.

J O D E L E T.

Nostre connoissance s'est faite à l'armée, & la premiere fois que nous nous vîmes, il commandoit un Regiment de Cavalerie sur les Galeres de Malthe.

M A S C A R I L L E.

Il est vray; mais vous estiez pourtant dans l'employ avant que j'y fusse, & je me souviens que je n'estois

n'estois que petit Officier encore, que vous commandiez deux mille Chevaux.

JODELET.

La Guerre est une belle chose; mais ma foy, la Cour recompense bien mal aujourd'huy les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moy, j'ay un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MAGDELON.

Je les aime aussi: mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, Vicomte, de cette demy-lune, que nous emportâmes sur les ennemis au Sieg d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demy lune? c'estoit bien une lune toute entiere.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foy: j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâchez un peu, de grace, vous sentirez quel coup c'estoit là.

CATHOS.

Il est vray que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moy un peu vostre main, & tâchez celuy-cy: là, justement au derriere de la teste. Y estes-vous?

R I D I C U L E S.

19

M A G D E L O N.

Ouy, je sens quelque chose.

M A S C A R I L L E.

C'est un coup de Mousquet que je reçois la dernière campagne que j'ay faite.

J O D E L E T.

Voicy un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Graveline.

M A S C A R I L L E, *mettant la main sur le bouton de son haut de chausse.*

Je vais vous monstrier une furieuse playe.

M A G D E L O N.

Il n'est pas nécessaire, nous le croyons, sans y regarder.

M A S C A R I L L E.

Ce sont des marques honorables, qui font voir ce qu'on est.

C A T H O S.

Nous ne doutons point de ce que vous estes.

M A S C A R I L L E.

Vicomte, as-tu là ton Carosse?

J O D E L E T.

Pourquoy?

M A S C A R I L L E.

Nous menerions promener ces Dames hors des Portes, & leur donnerions un cadeau.

M A G D E L O N.

Nous ne sçaurions sortir aujourd'huy.

M A S C A R I L L E.

Ayons donc les violons pour dancier.

J O D E L E T.

Ma foy c'est bien avisé.

M A G D E L O N.

Pour cela nous y consentons; mais il faut donc quelquel surcroist de compaignie.

M A

LES PRECIEUSES
MASCARILLE.

Hola Champagne, Picard, Bourguignon, Casquer, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette.

Au Diable soient tous les Laquais. Je ne pense pas qu'il y ait Gentil-homme en France plus mal servi que moy. Ces canailles me laissent toujours seul.

MAGDELON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur, qu'ils aillent querir des Violons, & nous faites venir ces Messieurs, & ces Dames d'icy près; pour peupler la solitude de nostre bal.

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mois toy-même, Marquis, que t'en semble.

MASCARILLE.

Moy, je dis, que nos libertez auront peine à sortir d'icy les braves nettes. Au moins, pour moy, je reçois d'étranges secousses, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MAGDELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! il tourne les choses le plus agreablement du monde.

CATHOS.

Il est vray, qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que j'esuis veritable, je veux faire un impromptu là dessus.

CATHOS.

Eh! je vous en conjure, de toute la devotion de mon cœur; que nous oyons quelque chose qu'on ait fait pour nous.

J. a.

RIDICULES.

47

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine Poétique, pour la quantité de saignées que j'y ay faites ces jours passez.

MASCARILLE.

Que diable est-ce là ? je fais toujours bien le premier Vers : mais j'ay peine à faire les autres. Mafoy, cecy est un peu trop pressé, je vous feray un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un Demon.

MAGDELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dy-moy un peu, y a-t-il long-temps que tu n'as veu la Comtesse?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne luy ay rendu visite.

MASCARILLE.

Sçais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un Cerf avec luy?

MAGDELON.

Voicy nos amies qui viennent.

SCE-

SCENE XII.

JODELET, MASCARILLE,
CATHOS, MAGDELON,
MAROTTE, LUCILE.

MAGDELON.

MON Dieu, mes cheres, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des pieds, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de nostre Assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE.

Cen'est icy qu'un Bal à la haste; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les Violons font-ils venus?

ALMANZOR.

Ouy, Monsieur, ils sont icy.

CATHOS.

Allons donc, mes cheres, prenez place.

MASCARILLE, *dansant luy seul
comme par Prestige.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON.

Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS.

Et la mine de danser promptement.

MASCARILLE, *ayant pris
Magdelon.*

Ma franchise va danser la courante aussi-bien que mes pieds. En cadance, Violons, en cadance. O quels ignorans! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le Diable vous emporte, ne sçauriez-vous jouer

R I D I C U L E S. 43

joier en mesure ? La , la ? Ferme, & violons de village.

J O D E L E T , *dançant ensuite.*

Hola , ne pressez pas si fort la cadance , je ne fais que sortir de maladie.

S C E N E XIII.

D U C R O I S I , L A G R A N G E ,
M A S C A R I L L E .

L A G R A N G E .

A H , ah , coquins , que faites-vous icy ? il y a trois heures que nous vous cherchons.

M A S C A R I L L E , *se sentant battre.*

Ahy , ahy , ahy , vous ne m'aviez par dit que les coups en seroient aussi.

J O D E L E T .

Ahy , ahy , ahy .

L A G R A N G E .

C'est bien à vous , infame que vous estes , à vouloir faire l'homme d'importance.

D U C R O I S I .

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

Ils sortent.

S C E

SCENE XIV.

MASCARILLE, JODELET,
CATHOS, MAGDELON.

MAGDELON.
Que veut donc dire cecy ?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoy, vous laissez battre de la sorte !

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ay pas voulu faire semblant de rien : car je suis violent, & je me ferois emporté.

MAGDELON.

Endurer un affront comme celuy-là, en nostre presence !

MASCARILLE.

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a long-temps, & entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCENE XV.

DU CROISI, LA GRANGE,
MASCARILLE, JODELET,
MAGDELON, CATHOS.

LA GRANGE.

M A foy, marauts, vous ne vous ritez pas de nous,
je vous promets. Entrez, vous autres.

MAGDELON.

Quelle est donc cette audace, de veur nous trou-
bler de la forte, dans nostre maison.

DU CROISI.

Comment, mes-Dames, nous endurerons que
nos laquais soient mieux receus que nous? qu'ils
viennent vous faire l'amour à nos depens, & vous
donnent le Bal?

MAGDELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Ouy, nos laquais, & cela n'est ny beau ny hon-
nette, de nous les débaucher, comme vous fai-
tes.

MAGDELON.

O Ciel, quelle insolence!

LA GRANGE.

Mais il n'auront pas l'avantage de se servir de
nos habits, pour vous donner dans la veuë; & si
vous les voulez aimer, ce fera, ma foy, pour
leurs beaux yeux. Viste qu'on les dépouille sur le
champ.

JODELET.

Adieu nostre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le Marquisat & la Vicomté à bas.

LES PRÉCIEUSES
DU CROISI.

Ha, ha, coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brifées. Vous irez chercher autre part de quoy vous rendre agreables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, & de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune quelle est ton inconstance!

DU CROISI.

Viste, qu'on leur oste jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépeschez. Maintenant, mes-Dames, en l'estat qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux, tant qu'il vous plaira, nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela & nous vous protestons, Monsieur & moy, que nous n'en ferons aucunement jaloux.

CATHOS.

Ah quelle confusion!

MAGDELON.

Je creve de dépit.

VIOLONS, au Marquis.

Qu'est-ce donc que cecy? qui nous payera nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à Monsieur le Vicomte.

VIOLONS, au Vicomte.

Qui est-ce, qui nous donnera de l'argent!

JODELET.

Demandez à Monsieur le Marquis.

SCENE XVI.

GORGIBUS, MASCARILLE,
MAGDELON.

GORGIBUS.

AH! coquines que vous estes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je voy, & je viens d'apprendre de belles affaires, vrayement, de ces Messieurs qui sortent.

MAGDELON.

Ah! mon pere, c'est une piece sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Ouy, c'est une piece sanglante; mais qui est un effet de vostre impertinence, infames. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait; & cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MAGDELON.

Ah! je jure, que nous en serons vangées, ou que je mourray en la peine. Et vous marauts, ôtez-vous vous tenir icy après vostre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis? Voilà ce que c'est que du monde, la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous cherissoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime icy que la vaine apparence, & qu'on n'y considere point la vertu toute nuë.

Ils sortent tous deux.

SCENE

48 LES PRECIEUSES, &c.

SCENE XVII.

GORGIBUS, MAGDELON,
CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS.

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons jüé icy.

GORGIBUS, *les battant.*

Ouy, ouy, je vous vais contenter, & voicy la monnoye dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sçay qui me tient que je ne vous en fasse autant; nous allons servir de fable & de rîfée à tout le monde, & voilà ce que vous vous estes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui estes cause de leur folie, sortes billevesées, pernîcieux amusemens des esprits oisifs, Romans, Vers, Chançons, Sonnets & Sonnettes, puissiez-vous estre à tous les Diables.

F I N.



LE COCU IMAGINAIRE.





LE GOUVERNEMENT

L

ch



SGANARELLE
OU
LE COCU
IMAGINAIRE,
COMEDIE.
PAR
J. B. P. DE MOLIERE.



A AMSTERDAM.
Chez JACQUES LE JEUNE.

M. D. C. LXXXIV.

ACTEURS.

GORGIBUS, Bourgeois de Paris.

CELIE, sa fille.

LELIE, Amant de Celie.

GROS-RENE', Valet de Lelie.

SGANARELLE, Bourgeois de Paris, & Co-
cu Imaginaire.

SA FEMME.

VILLEBREQUIN, Pere de Valere.

LA SUIVANTE de Celie.

UN PARENT de Sganarelle.

La Scene est à Paris.



SGANARELLE,
 O U
 LE COCU
 IMAGINAIRE,
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, sa SUIVANTE.

CELIE, *sortant toute éplorée, & son
 Père la suivant.*

H ! n'espérez jamais, que mon cœur
 y consente.

GORGIBUS.

Que marmotez vous là, petite inne
 pertinente,

Vous prétendez choquer, ce que
 j'ay résolu,

Je n'auray pas sur vous un pouvoir absolu,
 Et par sottés raisons vostre jeune cervelle
 Voudroit régler icy la raison paternelle ?
 Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loy,
 A vostre avis, qui mieux ou de vous ou de moy,
 O sotté, peut juger ce qui vous est utile ?

A 2

Par

Par la corbleu gardez d'échauffer trop ma bile,
 Vous pourriez éprouver sans beaucoup de long-
 gueur,

Si mon bras sçait encor montrer quelque vigueur,
 Vostre plus court sera, Madame la mutine,
 D'accepter sans façons l'époux qu'on vous destine.
Ignore, dites vous, de quelle humeur il est,
Et dois auparavant consulter, s'il nous plaît.
 Informé du grand bien qui luy tombe en partage,
 Doy je prendre le soin d'en sçavoir davantage?
 Et cet époux ayant vingt mille bons ducats,
 Pour estre aimé de vous, doit il manquer d'apas?
 Allez tel qu'il puisse estre avecque cette somme
 Je vous suis caution, qu'il est tres honneste hom-
 me.

CELIE.

Helas!

GORGIBUS.

Et bien hélas! que veut dire cecy?
 Voyez le bel hélas! qu'elle nous donne icy.
 Hé! que si la colere une fois me transporte,
 Je vous feray chanter hélas de belle sorte,
 Voilà, voilà, le fruit de ces empressemens,
 Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos Romans;
 De colibets d'amour vostre teste est remplie,
 Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clelie,
 Jetez moy dans le feu tous ces méchans écrits,
 Qui gastent tous les jours tant de jeunes esprits:
 Lisez-moy comme il faut, au lieu de ces sornet-
 tes,
 Les quatrains de Fibrac & les doctes tablettes
 Du conseiller Matthieu, ouvrage de valeur,
 Et plein de beaux dictions à reciter par cœur:
 La guide des pécheurs est encor un bon Livre,
 C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vi-
 vre,
 Et si vous n'avez leu que ces moralitez,
 Vous scautiez un peu mieux suivre mes-volontez.

CE

I M A G I N A I R E .

C E L I E .

Quoy, vous pretendez donc, mon Pere, que j'ou-
blie

La constante amitié, que je dois à Lelie !

J'aurois tort si sans vous je dispois de moy,

Mais vous-même à ses vœux engageastes ma foy.

G O R G I B U S .

Luy fust-elle engagée encore davantage,

Un autre est survenu dont le bien l'en dégage.

Belle est fort bien fait ; mais apprends qu'il n'est
rien,

Qui ne doive ceder au soin d'avoir du bien.

Que l'ordonne aux plus laids certain charme pour
plaire,

Et que sans luy le reste est une triste affaire,

Valere, je croy bien, n'est pas de toy chery ;

Mais s'il ne l'est amant il le fera mary,

Plus que l'on ne le croit ce nom d'epoux en-
gage,

Et l'amour est souvent un fruit du mariage,

Mais suis - je pas bien fait de vouloir raisonner

Ou de droit absolu j'ay pouvoir d'ordonner.

Trêve donc je vous prie à vos impertinences,

Que je n'entende plus vos sottes doléances,

Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,

Manquez un peu, manquez à le bien recevoir,

Si je ne vous luy vois faire fort bon visage,

Je vous . . . je ne veux pas en dire davantage.

SCENE II.

CELIE, SA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

QUoy, refuser Madame avec cette rigueur,
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout
leur cœur ?

A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un ouy si plein de charmes ?

Helas ! que ne veut-on aussi me marier ?

Ce ne seroit pas moy qui se feroit prier,

Et loin qu'un pareil ouy me donnast de la peine,

Croyez que j'en dirois bien viste une douzaine :

Le precepteur qui fait repeter la leçon

A vostre jeune frere, à fort bonne raison,

Lors que nous discourant des choses de la terre

Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,

Qui croist beau tant qu'à l'arbre il se tient bien
ferré,

Et ne profite point s'il en est séparé :

Il n'est rien de plus vray, ma tres- chere Maistresse,

Et je l'éprouve en moy chetive pechereffe,

Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin ;

Mais j'avois, luy vivant le teint d'un Cherubin,

L'embonpoint merveilleux, l'œil gay, l'ame con-
tente,

Et je suis maintenant ma commere dolente,

Pendant cet heureux temps passé comme un éclair,

Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver,

Secher même les draps me sembloit ridicule,

Et je tremble à present dedans la canicule ;

Enfin il n'est rien tel, Madame croyez-moy,

Que d'avoir un mary la nuit auprès de soy,

Ne fusse - que pour l'heur d'avoir qui vous saluë,

D'un Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternuë.

C. Et

C E L I E.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lelie, & prendre ce mal-fait ?

L A S U I V A N T E.

Vostre Lelie aussi n'est ma foy qu'une beste,
Puisque si hors de temps son voyage l'arreste,
Et la grande longueur de son éloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

C E L I E, *luy montrant le portrait
de Lelie.*

Ah! ne m'accable point par ce triste presage,
Vois attentivement les traits de ce visage :
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs,
Je veux croire après tout qu'ils ne sont pas men-
teurs ;

Et comme c'est celuy que l'art y represente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

L A S U I V A N T E.

Il est vray que ces traits marquent un digne amant ;
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

C E L I E, *laissant tomber le portrait
de Lelie.*

Et cependant il faut.... ah! soustiens-moy.

L A S U I V A N T E.

Madame,

D'où vous pourroit venir.... ah! bons dieux elle pâ-
me.

Hé! vifste, hola! quelqu'un.

S C E N E III.

C E L I E, L A S U I V A N T E,

S G A N A R E L L E.

Q U' est-ce donc, me voilà...

L A S U I V A N T E.

Ma Maistresse se meurt.

A. 4.

S. 2. 7

L E C O C U

S G A N A R E L L E.

Quoy ! n'est ce que cela ?

Je croyois tout perdu de crier de la sorte ;
Mais approchons un peu, Madame, estes vous morte.

Hays, elle ne dit mot,

L A S U I V A N T E.

Je vais frire venir

Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la soutenir.

S C E N E I V.

C E L I E, S G A N A R E L L E,

S A F E M M E.

S G A N A R E L L E

en luy passant la main sur le sein.

ELLE est froide par tout, & je ne sçay qu'en dire !
Approchons nous pour voir si sa bouche respire :
Ma foy, je ne sçay pas, mais j'y trouve encor moy
Quelque signe de vie.

L A F E M M E

de Sganarelle regardant par la fenestre.

Ah ! qu'est-ce que je voy ?

Mon mary dans ses bras mais je m'en vais
descendre.

Il me trahit sans doute & je veux le surprendre,

S G A N A R E L L E.

Il faut se despescher de l'aller secourir,
Certes elle auroit tort de se laisser mourir,
Aller en l'autre monde est tres-grande sottise,
Tant que dans celuy-cy l'on peut estre de mise.

*Il'emporte avec un homme
que la Suivante amene*

S C E

SCENE V.

LA FEMME DE SGANARELLE *seule.*

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon desir curieux;
Mais de sa trahison je ne suis plus en doute,
Et le peu que j'ay veu me la découvre toute. 1
Je ne m'estonne plus de l'esfrange froideur
Dont je le voy repondre à ma pudique ardeur.
Il reserve l'ingrat ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par le jeune des nostres:
Voilà de nos maris le procedé commun,
Ce qui leur est permis leur devient importun,
Dans les commencemens ce sont toutes merveilles,
Ils rémoignent pour nous des ardeurs nonpareil-
les:

Mais les traistres bien-toft se lassent de nos feux
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux:
Ah! que j'ay de depit que la loy n'autorise,
A changer de mary comme on fait de chemise
Cela seroit commode, & j'en sçay tel icy
Qui comme moy ma foy, le voudroit bien aussi.
*En ramassant le portrait que Celie avoit
laidé tomber.*

Mais quel est ce bijou que le fort me presente?
L'email en est fort beau la graveure charmante,
Ouvrons.

SCENE VI.

SGANARELLE ET SA
FEMME.

SGANARELLE.

ON la croyoit morte & ce n'estoit rien,
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien;
Mais j'appercoy ma Femme.

SA FEMME.

O Ciel ! c'est mignature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture.

SGANARELLE à part,

Et regardant sur l'épaule de sa femme.

Que considère-t-elle avec attention ?

Ce portrait mon honneur ne vous dit rien de bon,
D'un fort vilain soupçon je me sens l'ame émeüe.

SA FEMME,

sans l'appercevoir continuë.

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma veüe,
Le travail plus que l'or s'on doit encor priser :
Ho que cela sent bon.

SGANARELLE. à part,

Quoy ! peste le baiser ?

Ah ! j'en tiens.

SA FEMME poursuit.

Avoüons qu'on doit estre ravié,
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servié,
Et que s'il en contoit avec attention,
Le penchant seroit grand à la tentation,
Ah ! que n'ay - je un mary d'une aussi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon rufire.

SGANARELLE.

luy arrachant le portrait.

Ah ! matine :

Nous vous y surprénon en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de vostre cher Espoux ;
Donc à vostre calcul, ô ma trop digne femme,
Monsieur tout bien conté ne vaut pas bien Madame ?

Et de par Belzebut qui vous puisse emporter,
Quel plus rare party pourriez-vous souhaiter ;
Peut-on trouver en moy quelque chose à redire ?
Certe taille, ce port que tout le monde admire,
Ce visage si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautez soupirent nuit & jour,
Bref, en tout & par tout ma personne charmante

N'est

N'est donc pas un morceau, dont vous foyez contente :

Et pour rassasier vostre appetit gourmand
Il faut à son mary le ragouït d'un galant.

SA FEMME.

J'entends à demy mot ou va la raillerie ;
Tu crois par ce moyen ...

SGANARELLE.

A d'autres je vous prie :

La chose est averée & je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

SA FEMME.

Mon courroux n'a déjà que trop de violence
Sans le charger encor d'une nouvelle offence,
Ecoute, ne croy pas retenir mon bijou,
Et songe un peu....

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.

Que ne puis je aussi bien que je tiens la copie :
Tenir l'original.

SA FEMME.

Pourquoy.

SGANARELLE.

Pour rien m'amie ;

Doux objet de mes vœux, j'ay grand tort de crier,

Et mon front de vos dons vous doit remercier.

Regardant le portrait de Lelio.

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le mal-heureux tison de ta flame secrette,

Le drôle avec lequel....

SA FEMME.

Avec lequel ? poursuis.

SGANARELLE.

Avec lequel te dis-je... & j'en creve d'ennuis.

SA FEMME.

Que me veut donc par là conter ce maistre yvrogne.

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop Madame la carogne,

A 6

Sgana-

SGanarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller Seigneur Cornelius,
J'en suis pour mon honneur, mais à toy qui me
l'ôtes,

Je t'en feray du moins pour un bras ou deux costes.

SA FEMME.

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

SGANARELLE.

Et tu m'oses jouër de ces diables de tours?

SA FEMME.

Et quels diables de tours, parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre.
D'un pannache de cerf sur le front me pourvoir!
Hélas! voilà vraiment un beau, venez y voir.

SA FEMME.

Donc après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amutement:
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment,
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle,
Celuy qui fait l'effence est celuy qui querelle.

SGANARELLE.

Ah! la bonne effrontée à voir ce fier maintien
Ne la croiroit on pas une femme de bien?

SA FEMME.

Va poursuis ton chemin, cajolie tes maistresses,
Adresse leur tes vœux & fay leur des caresses;
Mais rends moy mon portrait sans te jouier de moy?

Elle luy arrache le portrait & s'enfuit.

SGANARELLE.

courant après elle.

Quy, tu crois m'échapper, je l'auray malgré toy.

S C E N E VII.

L E L I E, G R O S - R E N E'.

G R O S - R E N E'.

ENfin nous y voicy ; mais Monsieur, si je l'ose
Je voudrois vous prier de me dire une chose.

L E L I E.

Hé bien ! parle.

G R O S - R E N E'.

Avez vous le diable dans le corps,
Pour ne pas succomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites,
Nous sommes à piquer de chiennes de mazettez,
De qui le train maudit nous a tant secouiez,
Que je m'en sens pour moy tous les membres roüiez.
Sans prejudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit, que je ne veux pas dire ;
Cependant arrivé, vous sortez bien & beau
Sans prendre de repos, ny manger un morceau.

L E L I E.

Ce grand empressement n'est pas digne de blâme,
De l'hymen de Celie on alarme mon ame :
Tu sçais que je l'adore, & je veux estre instruit,
Avant tout autre soin de ce funeste bruit.

G R O S - R E N E'.

Ouy mais un bon repas vous seroit necessaire,
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire,
Et vôtre cœur sans doute en deviendroit plus fort ;
Pour pouvoir resister aux attaques du sort,
J'en juge par moy-même, & la moindre disgrâce ;
Lors que je suis à jeun, me saisit, me terrace ;
Mais quand j'ay bien mangé, mon ame est fermée à
tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à
bour,
Croyez-moy, boutrez-vous, & sans reserve au-
cune,

A. 7.

Con.

Contre les coups que peut vous porter la fortune ?
Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez vôtre cœur.

L E L I E.

Je ne sçauois manger.

G R O S - R E N E'.

à part ce demi vers.

Si fait bien moy, je mente;
Vôtre disné pourtant seroit prest tout à l'heure.

L E L I E.

Tais toy, je te l'ordonne.

G R O S - R E N E'.

Ah ! quel ordre inhumain.

L E L I E.

J'ay del'inquietude, & non pas de la faim.

G R O S - R E N E'.

Et moy j'ay de la faim & de l'inquietude,
De voir qu'un sot amour fait toute vôtre estude.

L E L I E.

Laisse-moy m'informer de l'objet de mes vœux.

G R O S - R E N E'.

Je ne replique point à ce qu'un Maistre ordonne.

S C E N E V I I I .

L E L I E , *seul.*

N O n , non , à trop de peur mon ame s'abandonne,
Le pere m'a promis, & la fille a fait voir
Des preuves d'un amour, qui soustient mon espoir.

S C E -

S C E N E IX.

S G A N A R E L L E , L E L I E

S G A N A R E L L E .

Nous l'avons , & je puis voir à l'aïse la trogne
Du mal-heureux pendard qui cause ma vergo-
gne :

Il ne m'est point connu.

L E L I E , à part.

Dieux ! qu'apperçoy-je icy ,

Et si c'est mon portrait que doy-je croire au li ?

S G A N A R E L L E , continuë.

Ah ! pauvre Sganarelle , à quelle destinée
Ta reputation est elle condamnée ?

Faut....

*Appercevant Lelie qui le regarde , il se
retourne d'un autre costé.*

L E L I E à part.

Ce gage ne peut pas , sans allarmer ma foy ,
Estre sorti des mains qui le tenoient de moy.

S G A N A R E L L E .

Faut-il que deormais à deux doigts l'on te montre ,
Qu'on te mette en chansons , & qu'en toute ren-
contre ,

On te rejette au nez le scandaleux affront

Qu'une femme mal née imprime sur ton front ?

L E L I E à part.

Me trompay-je ?

S G A N A R E L L E .

Ah truaque ! as-tu bien le courage

De m'avoir fait Cocu dans la fleur de mon âge ?

Et femme d'un mary qui peut passer pour beau ,

Faut il qu'un marmoulet , un maudit étourneau.

L E L I E à part.

Et regardent encore son portrait.

Je ne m'abuse point , c'est mon portrait luy-même.

S G A N A R E L L E .

SGANARELLE.

luy retourne le dos.

Cet homme est cuiteux.

LELIE *à part.*

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE.

A qui donc en a-t-il?

LELIE *à part.*

Je le veux accoster.

Puis-je... *haut:* he! de grace un mot.SGANARELLE *le suit encore*

Que me veut il conter?

LELIE.

Puis je obtenir de vous de sçavoir l'avanture,
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?SGANARELLE *à part.**Et examinant le portrait qu'il tient de Lelis.*

D'où luy vient ce desir? mais je m'avise icy.

Ah! ma foy me voilà de son trouble éclaircy,

Sa surprise a present n'estonne plus mon ame,
C'est mon homme, ou plustost c'est celuy de ma
femme.

LELIE.

Retirez moy de peyne & dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous sçavons, Dieu mercy, le soucy qui vous tient.
Ce portrait qui vous fasche est vôtre ressemblance,
Il estoit en des mains de vôtre connoissance,
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous,
Que les douces ardeurs de la Dâme & de vous:
Je ne sçay pas si j'ay dans sa galanterie
L'honneur d'estre connu de vôtre Seigneurie;
Mais faites-moy celuy de cesser desormais,
Un amour qu'un mary peut trouver fort mauvais.
Et songez que les noeuds du sacré mariage.

LELIE.

Quoy, celle dites vous, dont vous tenez ce gage?

SGANARELLE.

Ma femme, & je suis son mary.

LELIE.

Son mary!

SGA

S G A N A R E L L E

Ouy son mary, vous dis-je, & mary tres-marry,
 Vous en sçavez la cause, & je m'en vais l'appren-
 dre
 Sur l'heure à ses parens.

S C E N E X.

L E L I E, *seul.*

A H ! que vien je d'entendre ?

L'on me l'avoit bien dit, & que c'estoit de tous,
 L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour epoux
 Ah ! quand mille sermens de ta bouche infidelle,
 Ne m'auroient pas promis une flamme éternelle,
 Le seul mépris d'un choix si bas & si honteux,
 Devoit bien soustenir l'intérest de mes feux,
 Ingrate, & quelque bien... mais ce sensible ou-
 trage:

Seméant aux travaux d'un assez long voyage,
 Me donne tout a coup un choc si violent,
 Que mon cœur devient foible, & mon corps chan-
 celant.

S C E N E X I.

L E L I E, LA F E M M E D E
S G A N A R E L L E.L A F E M M E D E S G A N A R E L L E
*se retournant vers Lelie.*M A lgré moy mon perfide... hélas ! quel mal vous
presse ?

Je vous voy prest, Monsieur, à tomber en foiblesse.

L E L I E.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

L A F E M M E D E S G A N A R E L L E.

Je crains ici pour vous l'évanouissement,
 Entrez dans cette salle en attendant qu'il passe.

L E L I E.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

S C E

SCENE XII.

SGANARELLE ET LE PARENT
DE SA FEMME.

LE PARENT.

D'Un mary sur ce point j'approuve le foucy,
Mais c'est prendre la chevre un peu bien viste
aussi,

Et tout ce que de vous je viens d'oüir contr'elle,
Ne conclut point parent qu'elle soit criminelle,
C'est un point delicat & de pareils forfaits
Sans les bien averer ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est à dire, qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le troupe de promptitude à l'erreur nous expose ;
Qui sçait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme après tout luy peut estre connu ?
Informez-vous en donc, & si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offence.

SCENE XIII.

SGANARELLE, *seul.*

SGANARELLE.

ON ne peut pas mieux dire, en effect il est bon
D'aller tout doucement. Peut-estre sans raison
Me suis je en teste mis ces visions cornuës,
Et les fueurs au front m'en sont trop-tost venuës :
Par ce portrait enfin dont je suis allarmé,
Mon deshonneur n'est pas tout-à-fait confirmé :
Tafchons donc par nos soins...

S C E-

S C E N E XIV.

S G A N A R E L L E , S A F E M M E , L E L I E.

*Sur la porte de Sganarelle, en parlant à sa femme.*S G A N A R E L L E *poursuis.*

AH! que voy-je, je meure,
 Il n'est plus question de portrait à cette heure,
 Voicy ma foy la chose en propre original.

L A F E M M E *de Sganarelle à Lelie.*

C'est par trop vous hâter, Monsieur, & vôtre mal,
 Si vous sortez si-tost, pourra bien vous reprendre.

L E L I E.

Non, non, je vous rends graces autant qu'on
 puisse rendre.

De l'obligeant secours que vous m'avez presté

S G A N A R E L L E *à part.*

La masque encor après luy fait civilité.

S C E N E XV.

S G A N A R E L L E , L E L I E.

S G A N A R E L L E *à part.*

IL m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

L E L I E *à part.*

Ah! mon ame s'émeut & cet objet m'inspire,
 Mais je doy condamner cet injuste transport,
 Er n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon
 sort.

Envions seulement le bonheur de sa flamme,

O! trop heureux d'avoir une si belle femme.

Passant auprès de luy & le regardant.

S C E -

S C E N E X V I

SGANARELLE, CELIE,

*regardant par sa fenestre aller Lelie.*SGANARELLE *sans voir Celie.*

C'Est point s'expliquer en termes ambigus,
 Cet estrange propos me rend aussi confus,
 Que s'il m'estoit venu de cornes à la teste.

Il se tourne du costé que Lelie s'en vient d'en aller,
 Allez, ce procade n'est point du tout honneste.

CELIE *à part.*

Quoy, Lelie a paru tout à l'heure à mes yeux,
 Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE *poursuit.*

O! trop heureux d'avoir une si belle femme,
 Malheureux bien plutôt de l'avoir cett' infame.

*Celie approche peu à peu de luy, & attend que son
 transport soit finy pour luy parler.*

Dont le coupable feu trop bien verifié
 Sans respect ny demy nous a cocufié;
 Mais je le laisse aller après un tel indice,
 Et demeure les bras croîzéz comme un jocrice.
 Ah! je devois du moins luy jeter son chapeau,
 Luy rüer quelque pierre, ou crotter son manteau,
 Et sur luy hautement, pour contenter ma rage,
 Faire au Larron d'honneur crier le voisinage.

CELIE.

Celuy qui maintenant devers vous est venu,
 Et qui vous a parlé, d'où vous est il connu?

SGANARELLE.

Helas! ce n'est pas moy qui le connoy, Madame,
 C'est ma femme.

CELIE.

Quel trouble agite ainsi vostre ame?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saï-
 son.

Et

Et laissez-moy pousser des soupirs à foison.

C E L I E.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?

S G A N A R E L L E.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes,
Et je le donnerois à bien d'autre qu'a moy
De se voir sans chagrin au point où je me voy :
Des maris malheureux vous voyez le modèle,
On derobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me derobe encore la reputation.

C E L I E.

Comment ?

S G A N A R E L L E

Ce Damoiseau, parlant par reverence,
Me fait cocu, Madame, avec toute licence,
Et j'ay sceu par mes yeux averer aujourd'huy
Le commerce secret de ma femme & de luy.

C E L I E.

Celuy qui maintenant

S G A N A R E L L E.

Ouy, ouy, me deshonore,
Il adore ma femme, & ma femme l'adore.

C E L I E.

Ah ! j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour,
Et j'ay tremblé d'abord en le voyant parestre
Par un pressentiment de ce qui devoit estre.

S G A N A R E L L E.

Vous prenez ma deffense avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité,
Et plusieurs qui tantost ont appris mon martire,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que
rire.

C E L I E

Est-il rien de plus noir que ta lâche action ?
Et peut-on luy trouver une punition ?

Dois

Dois tu ne te pas croire indigne de la vie,
Après t'estre souillé de cette perfidie ?
O Ciel ! est il possible ?

SGANARELLE.

Il est trop vray pour moy.

CELIE.

Ah ! traître, scelerat, ame double & sans foy.

SGANARELLE.

La bonne ame.

CELIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne.

Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler !

CELIE.

Avoir ainsi traité,

Et la même innocente, & la même bonté.

SGANARELLE *soupire haut.*

Hay !

CELLE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose,

A mérité l'affront où ton mépris l'expose !

SGANARELLE.

Il est vray.

CELIE.

Qui bien loin ... mais c'est trop, & ce cœur.

Ne sçauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez pas tant ma très-chère Madame,

Mon mal vous touche trop & vous me percez l'a-

me.

CELIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer,

Qu'a des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer,

Mon cœur pour se vanger sçait ce qu'il te faut faire,

Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

S C E.

S C E N E X V I I .

S G A N A R E L L E *seul.*

Que le Ciel la preserve à jamais de danger,
 Voyez quelle bonté de vouloir me vanger,
 En effet son courroux qu'excite ma disgrâce,
 M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse,
 Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
 De semblables affronts, a moins qu'estre un vray sot.
 Courrons donc le chercher cependant qui m'affronte

Montrons nôtre courage à vanger nostre honte ?
 Et sans aucun respect faire Cocu les gens ,

Il se retourne ayant fait trois ou quatre pas.

Doucement s'il vous plaist, cet homme a bien la mine

D'avoir le sang bourroit, & l'ame un peu mutine,
 Il pourroit bien mettant affront dessus affront
 Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front ?

Je hay de tout mon cœur les esprits coleriques,
 Et porte grand amour aux hommes pacifiques :
 Je ne suis point battant, de peur d'estre battu,
 Et l'humeur debonnaire est ma grande vertu ;
 Mais mon honneur me dit que d'une telle offence
 Il faut absolument que je prenne vengeance.
 Ma foy laissons le dire autant qu'il luy plaira,
 Au diantre qui pourtant rien du tout en fera,
 Quand j'auray fait le brave, & qu'un fer pour ma peine

M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
 Que par la ville ira le bruit de mon trepas,
 Dites-moy, mon honneur, en serez vous plus grast
 La biere est un séjour par trop melancolique,
 Et trop mal sain pour ceux qui craignent la colique,
 Et quant à moy je trouve, ayant tout passé,
 Qu'il

Qu'il faut mieux estre encor Cocu que trepassé :
 Quel mal cela fait il ? la jambe en devient elle
 Plus tortuë après tout, & la taille moins belle ;
 Peste soit qui premier trouva l'invention,
 De s'affliger l'esprit de cette vision,
 Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage,
 Aux choses que peut faire une femme volage.
 Puis qu'on tient à bon droit tout crime personnel,
 Que fait là nostre honneur pour estre criminel ?
 Des actions d'autruy l'on nous donne le blâme ;
 Si nos femmes sans nous ont un commerce infame
 Il faut que tout le mal tombe sur nostre dos,
 Elles font la sottise, & nous sommes les fots.
 C'est un vilain abus, & les gens de police
 Nous devoient bien regler une telle injustice,
 N'avons nous pas assez des autres accidents ?
 Qui nous viennent happer en dépit de nos dents,
 Les querelles, procez, faim, soif & maladie,
 Troublent-ils pas assez le repos de la vie ?
 Sans s'aller de l'urcroist aviser sottement
 De se faire un chagrin qui n'a nul fondement,
 Mocquons nous de cela, méprifons les allarmes,
 Et mettons sous nos pieds les soupirs & les larmes :
 Si ma femme a failly, qu'elle pleure bien fort ;
 Mais pourquoy moy pleurer, puisque je n'ay point
 tort ?

En tout cas ce qui peut m'oster ma fâcherie,
 C'est que je ne suis pas seul de ma confrairie,
 Voir cajoller sa femme & n'en témoigner rien,
 Se pratique aujourd'huy par force gens de bien ?
 N'allons donc point chercher à faire une querelle,
 Pour un affront qui n'est que pure bagatelle,
 L'on m'appellera sot de ne me vanger pas ;
 Mais je le ferois fort de courir au trépas :

Mettant la main sur son estomack.

Je me sens là pourtant remüer une bile,
 Qui veut me conseiller quelque action virile,
 Ouy, le courroux me prend, c'est trop estre poltron
 Je veux resolutement me vanger du larron,

Déja

Deja pour commencer dans l'ardeur qui m'enflame
me,
Je vay dire par tout qu'il couche avec ma femme.

SCENE XVIII.

GORGIBUS CELIE,

LA SUIVANTE.

CELIE.

Ouy, je veux bien subir vne si juste loy,
Mon pere disposez de mes vœux, & de moy.
Faites quand vous voudrez signer cet hymenée,
A suivre mon devoir je suis determinée:
Je pretends gourmander mes propres sentimens.
Et me soumettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah! voilà qui me plaist de parler de la sorte.
Parbleu si grande joye à l'heure me transporte,
Que mes jambes sur l'heure en cabrioleroient,
Si nous n'estions point veus de gens qui s'en mé-
roient,
Approche-toy de moy, vien - çà que je t'embrasse:
Une belle action n'a pas mauvaise grace,
Un pere quant il veut peut sa fille baiser,
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser
Vale contentement de te voir si bien née
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCE-

SCENE XIX.

CELIE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

CE changement m'estonne.

CELIE.

Par quel motif j'agis, tu m'en estimeras.

Et lors que tu scauras

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien estre.

CELIE.

Après donc que Lelie
A pû blesser mon cœur par une perfidie,
Qu'il estoit en ces lieux sans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCENE XX.

LELIE, CELIE, LA SUIVANTE.

LELIE.

Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place

CELIE.

Quoy, me parler encor? avez-vous cette audace?

LELIE.

Il est vray qu'elle est grande & vôtre choix est tel
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel,
Vivez, vivez contente, & bravez ma memoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CELIE.

Ouy, traistre, j'y veux vivre, & mon plus grand de-
sir

ce

Ce seroit que ton cœur en eust du déplaisir.

LELIE.

Qui rend donc contre moy ce courroux legitime.

CELIE.

Quoy, tu fais le surpris & demandes ton crime ?

SCENE XXI.

CELIE, LELIE, SGANARELLE,
LA SUIVANTE.

SGANARELLE, *entre armé.*

Guerre guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui sans misericorde a souillé nostre honneur.

CELIE à Lelie.

Tourne, tourne les yeux sans me faire répondre.

LELIE.

Ah! je voy....

CELIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LELIE.

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE.

Ma colere à present est en estar d'agir,
Deffus ses grands chevaux est monté mon courage,

Et si je le rencontre on verra du carnage,

Ouy j'ay juré sa mort, rien ne peut l'empêcher,

Où je le trouveray, je le veux dépescher,

Au beau milieu du cœur il faut que je luy donne.

LELIE.

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LELIE.

Pourquoy ces armes-là ?

SGANARELLE.

C'est un habillement,

B 2

Que:

Que j'ay pris pour la playe.

à part.

Ah! quel contentement.
J'aurois à le tuer, prenons-en le courage.

LELIE.

Hay!

SGANARELLE *se donnant des coups
des poings sur l'estomach &
des soufflets pour s'exciter.*

Je ne parle pas. *à part.*

Ah! poltron dont j'enrage,
Lâche, vray cœur de poule.

CELIE.

Il n'en doit dire assez,

Cet objet dont tes yeux nous paroissent blesez.

LELIE.

Ouy je connoy par là que vous estes coupable
De l'infidélité la plus inexorable.

Qui jamais d'un Amant puisse outrager la foy.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ay je un peu de cœur!

CELIE.

Ah! cesse devant moy

Traître, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE.

Sganarelle. tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage mon enfant, sois un peu vigoureux.
Là-hardy, tache à faire un effort genereux,
En le tiant, tandis qu'il tourne le derriere.

LELIE *faisant deux ou trois pas
sans dessein, fait retourner Sgana-
relle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puis qu'un pareil discours émeut vòtre colere,
Je doy de vòtre cœur me montrer satisfait,
Et applaudir icy du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Ouy, mon ehoix est tel qu'on n'y peut rien repro-
cher.

Allez, vous faites bien de le vouloir defendre.

SGANARELLE

Sans doute elle fait bien de defendre mes droits ;
Cette action, Monsieur, n'est point selon les loix,
J'ay raison de m'en plaindre, & si je n'estois sage,
On verroit arriver un estrange carnage.

LELIE.

D'ou vous naist cette plainte, & quel chagrin brutal....

SGANARELLE.

Suffit, vous sçavez bien où le bast me fait mal ;
Mais vôtre conscienee & le soïn de vôtre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme
est ma femme

Et vouloir à ma barbe en faire vôtre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon Chrestien.

LELIE.

Un semblable soupçon est bas & ridicule,
Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule,
Je sçay qu'elle est à vous, & bien loin de brûler.

CELIE.

Ah! qu'ici tu sçais bien, traistre, dissimuler.

LELIE.

Quey me soupçonnez-vous d'avoir une pensée,
De qui son ame ait lieu de se croire offensée ?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir ?

CELIE.

Parle, parle à luy-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE.

Non, non vous dites mieux que je ne sçauois faire ;
Et du biaï qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCENE XXII.

CELIE, LELIE, SGANARELLE
SA FEMME, LA SUIVANTE.

LA FEMME *de Sganarelle à Celie.*

JE ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclatter Madame un esprit trop jaloux ;
Mais je ne suis point dupe & voy ce qui se passe,
Il est de certain feux de fort mauvaise grace,
Et vôtre ame devoit prendre un meilleur employ,
Que de seduire un cœur qui doit n'être qu'à moy.

CELIE.

La declaration est assez ingenuë.

SGANARELLE, *à sa femme.*

L'on demandoit pas carogne, ta venue,
Tu la viens quereller lors qu'elle me defend,
Et tu trembles de peur qu'on t'oste ton galant.

CELIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.

Se tournant vers Lelie.

Tu vois si c'est mensonge & j'en suis fort ravie.

LELIE.

Que me veut-on conter ?

LA SUIVANTE.

Ma foy je ne sçay pas,

Quand on verra finir ce galimatias :

Déjà depuis long-temps je tâche a le comprendre,
Et si plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre,
Je voy bien à la fin que je m'en doy mesler.

Allant se mettre entre Lelie & sa Maistresse.

Repondez-moy par ordre & me laissez parler.

A Lelie.

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peur reprocher le
vôtre ?

LELIE.

Que l'infidelle a pu me quitter pour un autre,

QUE

Que lorsque sur le bruit de son hymen fatal,
 J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
 Dont l'ardeur rebûtoit à se croire oubliée,
 Mon abord en ces lieux la trouva mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée, à qui donc?

LELIE, montrant Sganarelle.

A luy.

LA SUIVANTE.

Comment à luy!

LELIE.

Ouy da:

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit?

LELIE.

C'est luy même aujourd'hay.

LA SUIVANTE, à Sganarelle.

Est il vray?

SGANARELLE.

Moy, j'ay dit que c'estoit ma femme?

Que j'estois marié?

LELIE.

Dans un Grand trouble d'ame

Tantost de mon portrait je vous ay veu faiti.

SGANARELLE.

Il est vray, le voilà

LELIE.

Vous m'avez dit aussi,

Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage,

Etoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE.

montrant sa femme.

Sans doute, & je l'avois de ses mains arraché,

Et n'eusse pas sans luy découvert font peché.

LA FEMME, de Sganarelle.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune,

Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune,

Et même quand après ton injuste courroux.

Montrant Lelie.

J'ay fait dans sa foiblesse entrer Monsieur chez nous.

B 4

Je

Je n'ay pas reconnu les traits de sa peinture.

CELIE.

C'est moy qui du portrait ay causé l'avanture,
Et je l'ay laissé cheoir en cette pamoison.

A Sganarelle.

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous voyez que sans moy vous y seriez encore
Et vous aviez besoin de mon peu d'Ellebore.

SGANARELLE.

Prendrons-nous tout cecy pour de l'argent contant,
Mon front l'a sur mon ame eu bien chaude pourtant.

SA FEMME.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et doux que soit le mal je crains d'estre trompée.

SGANARELLE.

Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien,
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien:
Accepte sans façon le party qu'on propose.

SA FEMME.

Soit, mais gare le bois si j'apprends quelque chose.

CELIE, à Lelie, après avoir parlé
bas ensemble.

Ah! Dieux, s'il est ainfi, qu'est-ce donc que j'ay
fait;

Je doy de mon courroux apprehender l'effect.

Ouy, vous croyant sans foy j'ay pris pour ma ven-
geance

Le malheureux secours de mon obeïssance,

Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter

Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter,

J'ay promis à mon pere, & ce qui me desole....

Mais je le voy venir.

LELIE.

M me tiendra parole.

S C E N E XXIII.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGA-
NARELLE, SA FEMME,
LA SUIVANTE.

LELIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour;
Brûlant des mêmes feux, & mon ardente a-
mour

Verra comme je croy la promesse accomplie,
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Celie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, & d'ont l'ardente amour
Verra que vous croyez la promesse accomplie,
Qui vous donna l'espoir de l'hymen de Celie,
Tras-hurable serviteur à vôtre Seigneurie.

LELIE.

Quoy, Monsieur, est ce ainsi qu'on trahit mon
espoir?

GORGIBUS.

Ouy Monsieur, c'est ainsi que je fay mon devoir,
Ma fille en fuit les loix.

CELIE.

Mon devoir m'interesse,
Mon pere à dégager vers luy vôtre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandemens?
Tu te demens bien-toft de tes bons sentimens,
Pour Valere tantost, mais j'apperçoy son pere,
Il vient assurement pour conclure l'affaire.

S C E.

SCENE DERNIERE.

CELIE, LELIE, GORGIBUS,
SGANARELLE, SA FEMME,
VILLEBREQUIN,
LA SUIVANTE.

GORGIBUS.

Qui vous amene icy Seigneur Villebrequin.

VILLEBREQUIN.

Un secret important que j'ay sceu ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée ;
Mon fils dont vôtre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachez trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en époux,
Et comme des parens le bien & la naissance,
M'ostent tout le pouvoir d'en casser l'alliance,
Je vous viens.....

GORGIBUS.

Brisons là, si sans vôtre congé
Valere, vôtre fils, ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Celie,
Des long-temps par moy-même est promise à
Lelie,
Et que riche en vertus son retour aujour'd'huy
M'empesche d'aggréer un autre époux que luy.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaist fort.

LELIE.

Et cette juste envie
D'un bonheur eternel va couronner ma vie.

COU-

G O R G I B U S .

Allons choisir le jour pour se donner la foy :

S G A N A R E L L E .

A-t-on mieux cru jamais estre Cocu que moy ,
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'esprit une fausse creance :
De cet exemple cy ressouvenez vous bien ,
Et quand vous verriez tout , ne croyez jamais
rien.

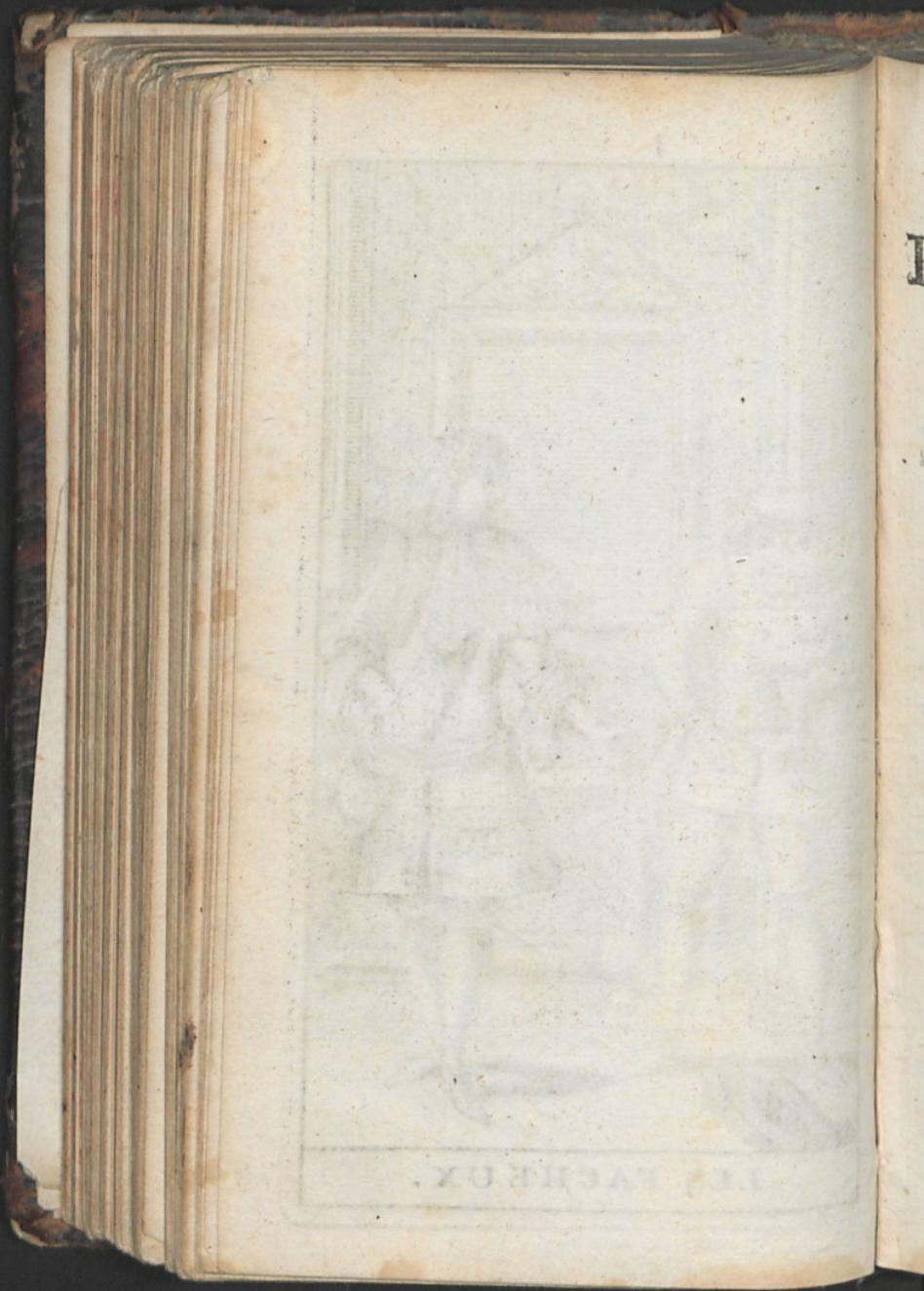
F I N .





LES FACHEUX.





LES
FASCHEUX.

COMEDIE.

DE J. B. P. MOLIERE.

Représentée sur le Theatre du
Palais Royal.



A AMSTERDAM,

Chez JACQUES LE JEUNE,
M. D. C. LXXXIV,

LES
ASCHBUX
COMEDIE
DE L'ECOLIER
Paris chez M. de la Harpe
1733



ALBRECHT
VON HUBNER
H. C. HUBNER





AU ROY.



IRE,

J'ajoute une Scene à la Comedie, & c'est une espee de Fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dedie un Livre. VOSTRE MAJESTE' en sçait des nouvelles plus que personne de son Royaume, & ce n'est pas d'aujourd'huy qu'elle se voit en bute à la furie des Epistres dedicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres, & me mette moy-

A 2 mè;

E P I S T R E.

même au rang de ceux que j'ay
jouez, j'ose dire toutefois à VOS-
TRE MAJESTE', que ce que
j'en ay fait, n'est pas tant pour luy
presenter un Livre, que pour a-
voir lieu de luy rendre grace du
succés de cette Comedie. Je le
dois, SIRE, ce succès, qui a passé
mon attente, non seulement à cet-
te glorieuse approbation, dont
VOSTRE MAJESTE' hon-
nora d'abord la Piece, & qui a
entraîné si hautement celle de
tout le monde; mais encore à l'or-
dre qu'elle me donna d'y ajoûter
au caractère de Fâcheux, dont el-
le eut la bonté de m'ouvrir les i-
dées elle-même, & qui a esté
trouvée par tout le plus beau mor-
ceau de l'ouvrage. Il faut avouër
SIRE, que je n'ay jamais rien
fait

EPISTRE.

fait avec tant de facilité, ni si promptement, que cet endroit où VOSTRE MAJESTE' me commanda de travailler. J'avois une joye à luy obeïr, qui me valoit bien mieux qu'Apollon, & toutes les Muses; Et je conçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une Comedie entiere, si j'estois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nez en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir VOSTRE MAJESTE' dans les grans emplois; mais pour moy, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; & je croy qu'en quelque façon ce n'est pas estre inutile à la France, que de contribuer quelque chose au divertissement

E P I S T R E.

ment de son Roy. Quand je n'y
reüssiray pas, ce ne sera jamais
par un defect de zele, ny d'estu-
de; mais seulement par un mau-
vais destin, qui suit assez sou-
vent les meilleures intentions, &
qui sans doute affligeroit sensi-
blement,

S I R E,

De Vostre Majesté,

*Le tres-humble, tres-obeïssant, &
tres-fidelle serviteur & sujet,*

J. B. P. M O L I E R E.

A U

AU LECTEUR.



MAIS entreprise au Theatre ne fut si precipitée que celle-cy; & c'est une chose, je croy, toute nouvelle, qu'une Comedie ait esté conceuë, faite, apprise, & representée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu*, & en pretendre de la gloire; mais seulement pour prevenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire, que je n'aye pas mis icy toutes les especes de Fâcheux, qui se trouvent. Je sçay que le nombre en est grand, & à la Cour, & dans la Ville, & que sans Episodes, j'eusse bien pû en composer une Comedie de cinq Actes bien fournis & avoir en-

AU LECTEUR

cor de matiere de reste. Mais dans le peu de temps qui me fut donné, il m'estoit impossible de faire un grand dessein, & de rêver beaucoup sur le choix de mes Personnages, & sur la disposition de mon sujet. Je me reduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'Importuns; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, & que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître; & pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit estre mieux, & si tous ceux qui s'y sont divertis.

AU LECTEUR.

vertis, ont ry selon les regles: Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les Pieces que j'auray faites; & je ne desespere pas de faire voir un jour, en grand Auteur, que je puis citer Aristote, & Horace. En attendant cet examen, qui peut-estre ne viendra point, je m'en remets assez aux decisions de la multitude; & je tiens aussi difficile de combattre un Ouvrage que le public approuve, que d'en deffendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouissance la Piece fut composée, & cette feste a fait un tel éclat, qu'il n'est pas necessaire d'en parler; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux

AU LECTEUR.

paroles des ornemens qu'on a
meslez avec la Comedie.

Le dessein estoit de donner
un Ballet aussi; & comme il n'y
avoit qu'un petit nombre choisi
de Danceurs excellent, on fut
contraint de separer les Entrées
de ce Ballet, & l'avis fut de les
jetter dans les Entre-Actes de la
Comedie, afin que ces interval-
les donnassent temps aux mê-
mes Baladins de revenir sous
d'autres habits. De sorte que
pour ne point rompre aussi le fil
de la Piece, par ces manieres
d'intermedes on s'avisa de les
coudre au sujet du mieux que
l'on put, & de ne faire qu'une
seule chose du Ballet, & de la
Comedie: mais comme le temps
estoit fort precipité, & que tout
cela

AU LECTEUR.

cela ne fut pas réglé entièrement par une même teste, on trouvera peut-estre quelques endroits du Ballet, qui n'entrent pas dans la Comedie aussi naturellement que d'autres. Quoy qu'il en soit, c'est un meslange qui est nouveau pour nos Theatres, & dont on pourroit chercher quelques authoritez dans l'Antiquité; & comme tout le Monde l'a trouvé agreable, il peut servir d'idée à d'autres choses, qui pourroient estre meditées avec plus de loisir.

D'abord que la toille fut levée, un des Acteurs, comme vous pourriez dire moy, parut sur le Theatre en habit de Ville, & s'adressant au Roy avec le visage d'un homme surpris, fit des

excu-

AU LECTEUR.

excuses en desordre sur ce qu'il se trouvoit là seul, & manquoit de temps, & d'Acteurs pour donner à sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En mesme temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille, que tout le monde a veuë; & l'agreable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du Theatre, & d'un air heroïque prononça les Vers, que Monsieur Pelifon avoit faits & qui servent de Prologue.

P R O-



PROLOGUE.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Rôy
du Monde,

Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur, que la Terre où que
l'Eau

Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?
Qu'il parle, ou qu'il souhaite: Il n'est rien
d'impossible:

Luy-même n'est il pas un miracle visible?

Son regne si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet Univers?

Jeune, Victorieux, Sage, Vaillant, Auguste,
Aussi doux que severe, aussi puissant que juste,
Reigler & ses Estats, & ses propres desirs,
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plai-
sirs,

En ses justes projects jamais ne se méprendre,
Agir incessamment; tout voir, & tout enten-
dre;

Qui peut cela, peut tout; il n'a qu'à tout oser;
Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.

Ces Termes marcheront, & si Louis l'ordonne.

Ces Arbres parleront mieux que ceux de Done:

Hofteffes de leur tronc, moindres Divinitez,

C'est Louis qui le veut, sortez Nymphes, sortez;

* Je vous monstre l'exemple, il s'agit de luy plaire,

Quittez pour quelque temps vôtre forme ordinaire,

Et paroiffons ensemble aux yeux des fpectateurs,

Pour ce nouveau Theatre, autant de vrais Afteurs.

Vous, Soin de ses Sujets, sa plus charmante estude,

Heroique soucy, Royale inquietude,

Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment

Son grand cœur s'abadonne au divertissement:

Vous le verrez demain d'une force nouvelle

Sous le fardeau penible, où vôtre voix l'appelle,

Faire obéir les loix, partager les bien faits,

Par ses propres conseils prevenir nos souhaits,

Maintenir l'Univers dans une paix profonde,

Et s'oster le repos pour le donner au monde.

Qu'au

* Plusieurs Driades accompagnées de Faunes & de Satyres sortent des Arbres & des Thermes.

*Qu'aujourd' huy tout luy plaise, & semble confen-
tir.*

A l'unique dessein de le bien divertir.

*Fascheux retirez-vous ; on s'il faut qu'il vous
voye,*

Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

La Nayade emmene avec elle , pour la Co-
medie , une partie des gens qu'elle a fait pa-
roistre , pendant que le reste se met à danser
au son des Hauts-bois , qui se joignent aux
Violons.

P E R E



PERSONNAGES.

ERASTE.
LA MONTAGNE.
ALCIDOR.
ORPHISE.
LYSANDRE.
ALCANDRE.
ALCIPPE.
GRANTE.
CLYMENE.
DORANTE.
CARITIDES.
ORMIN.
FILINTE.
DAMIS.
L'ESPINE.
LA RIVIERE, & deux Camarades.

LES



LES
FASCHEUX.
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE,



Ous quel astre, bon Dieu, faut-il
que je sois né,
Pour estre de Fâcheux toûjours assaf-
finé!

Il semble que par tout le sort me les
adresse,

Et j'en vois, chaque jour, quelque nouvelle espece.
Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'huy;
J'ay creu n'estre jamais débarassé de luy;
Et, cent fois, j'ay maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à disné, de voir la Comedie,
Un, pensant m'égayer, j'ay miserablement,
Trouvé de mes pechez le rude chastiment,
Il faut que je fasse un recit de l'affaire;

Car

Car je m'en sens encor tout esmû de colere.
 J'estois sur le Theatre, en humeur d'écouter
 La piece, qu'à plusieurs j'avois ouï vanter ;
 Les Auteurs commençoient, chacun prestoit si-
 lence,

Lors que d'un air bruyant, & plein d'extravagan-
 ce,

Un homme à grans canons est entré brusquement
 En criant, hola-ho, un siege promptement,
 Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
 Dans le plus bel endroit de la piece troublée.
 Hé mon Dieu ! nos François si souvent redressez,
 Ne prendront-ils jamais un air de gens sensez,
 Ay je dit, & faut-il, sur nos défauts extrêmes,
 Qu'en theatre public nous nous jouïons nous mes-
 mes,

Et confirmions ainsi, par des éclats de foux,
 Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous !
 Tandis que là dessus je haussois les espauls,
 Les Auteurs ont voulu continuer leurs Rôles :
 Mais l'homme, pour s'asseoir, a fait nouveau fracas,
 Et traversant encor le Theatre à grans pas,
 Bien que dans les costez il pust estre à son aise,
 Au milieu du devant il a planté sa chaise,
 Et de son large dos morguant les spectateurs,
 Aux trois quarts du parterre a caché les Auteurs.
 Un bruit s'est élevé, dont un autre eust en honte ;
 Mais luy, ferme, & constant, n'en a fait aucun
 conte ;

Et se seroit tenu comme il s'estoit posé,
 Si, pour mon infortune, il ne m'eust avisé.
 Ha marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moy place,
 Comment te portes tu ? Souffre, que je t'embrasse.
 Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté
 Que l'on me vist connu d'un pareil eventé.
 Je l'estois peu pourtant. mais on en voit paroistre,
 De ces gens qui de rien veulent fort vous connoi-
 stre,

Dont il faut au salut les baisers essuyer,

Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
 Il m'a fait, à l'abord, cent questions frivoles,
 Plus haut que les Acteurs eslevant ses paroles,
 Chacun le maudissoit, & moy pour l'arrester,
 Je serois, ay je dit, bien aise d'escouter.
 Tu n'as point veu cecy, Marquis; ah! Dieu me-
 danne,

Je le trouye assez drole, & je n'y suis pas asne;
 Je sçais par quelles loix un ouvrage est parfait,
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
 La dessus de la piece il m'a fait un sommaire,
 Scene, à Scene, averty de ce qu'il falloit faire,
 Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
 Il me les recitoit tout haut avant l'Acteur.
 J'avois beau m'en deffendre, il a poussé sa chan-
 ce,

Et s'est, devers la fin, levé long-temps d'avance;
 Car les gens du bel air pour agir galamment
 Se gardent bien, sur tout, d'ouïr le dénoûment.
 Je rendois grace au Ciel, & croyois de justice,
 Qu'avec la comedie eust finy mon suplice:
 Mais, comme si c'en eust esté trop-bon marché,
 Sur nouveaux frais mon homme à moy s'est atta-
 ché;

M'a conté ses exploits, ses vertus non communes;
 Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
 Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
 Disant, qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur,
 Je le remerciois doucement de la teste,
 Minutant à tous coups quelque retraite honneste;
 Mais luy, pour le quitter, me voyant ébranlé,
 Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé,
 Et sortis de ce lieu me la donnant plus seche,
 Marquis, allons au cours faire voir ma galeche;
 Elle est bien entenduë, & plus d'un Duc & Pair,
 En fait, à mon faiscur, faire une du mesme air.
 Moy de luy rendre grace, & pour mieux m'en dé-
 fendre,

De dire que j'avois certain repas à rendre,

Ah

Ah par bleu j'en veux estre, estant de tes amis,
 Et manque au Marechal à qui j'avois promis:
 De la chere, ay-je fait, la doze est trop peu forte
 Pour oser y prier des gens de vôtre sorte.
 Non; m'a-t-il respondu, je suis sans compliment,
 Et j'y vais pour causer avec toy seulement;
 Jè suis des grans repas fatigué; je te jure:
 Mais si l'on vous attend, ay-je dit, c'est injure...
 Tu te moquez, Marquis, nous nous connoissons
 tous;

Et je trouve avec toy des passe-temps plus doux.
 Je pestois contre moy, l'ame triste & confuse
 Du funeste succes qu'avoit eu mon excuse;
 Et ne sçavois à quoy je devois recourir,
 Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
 Lors qu'un carosse fait de superbe maniere,
 Et comble de laquis, & devant, & derriere,
 S'est avec un grand bruit devant nous arresté;
 D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
 Mon importun & luy courant à l'embrassade
 Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
 Et tandis que tous deux estoient precipitez
 Dans les convulsions de leurs civilitéz,
 Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
 Non sans avoir long-temps gemi d'un tel mar-
 tyre,

Et maudit ce Fâcheux dont le zele obstiné
 M'ostoit au rendez-vous qui m'est icy donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins meslez aux plaisirs de la vie.
 Tout ne va pas, Monsieur, au gré de nôtre en-
 vie.

Le Ciel veut qu'icy bas chacun ait ses Fâcheux;
 Et les hommes seroient, sans cela, trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes Fâcheux, le plus fâcheux en-
 core,

Est Lylandre, tuteur de celle que j'adore;
 Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,

Et fait qu'en sa presence elle n'ose me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée, où devoit estre Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'estend ;
Et n'est pas reserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vray ; mais je tremble, & mon amour ex-
trême

D'un rien se fait un crime envers celle que j'ayme.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers-votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur, pour vous, sent de feux legiti-
mes,

En revanche, luy fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de ben, crois-tu que je sois d'elle
aymé !

LA MONTAGNE.

Quoy ? vous doutez encor d'un amour confirmé... ?

ERASTE.

Ah c'est mal-aisément qu'en pareille matiere,
Un cœur bien enflammé prend assurance entiere.
Il craint de se flatter, & dans les divers soins,
Ce que plus il seuhaitte, est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par devant se separe.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez moy l'ajuster, s'il vous plaist.

ERASTE.

Ouf, tu m'estranges, far, laisse-le, comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu..

ERASTE.

Sottise sans pareille !

Tu

22 LES FASCHEUX,
Tu m'as, d'un coup de dent, presque emporté l'
reille.

LA MONTAGNE.
Vos canons...

ERASTE.

Laisse-les; tu prens trop de soucy.

LA MONTAGNE.
Ils sont tout chiffonnez.

ERASTE.

Je veux qu'il soient ainsi.

LA MONTAGNE.
Accordez-moy du moins, pour grace singuliere,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de pouf-
siere.

ERASTE.

Frotte donc, puis qu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.
Le voulez-vous porter fait comme le voilà?

ERASTE.

Mon Dieu dépesche-toy.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ERASTE *après avoir attendu.*
C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous estes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé;

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne moy donc.

LA

LA MONTAGNE *laissant tomber le chapeau.*

Hay!

ERASTE.

Le voilà par terre:

je suis fort avancé: que la fièvre te terre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'oste...

ERASTE.

Il ne me plaist pas.

Au diantre tout valet qui vous est sur les bras;

Qui fatigue son Maistre, & ne fait que déplaire

A force de vouloir trancher du necessaire.

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE,

LA MONTAGNE.

ERASTE.

MAIS voy - je pas Orphise? ouy c'est elle, qui
vient.

Ou va-t-elle si viste, & quel homme la tient?

*Il la saluë comme elle passe, & elle
en passant detourne la teste.*

Quoy, me voir en ces lieux devant elle paroistre,

Et passer en feignant de ne me pas connoistre!

Que croire? qu'en dis tu? parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien de peur d'estre fâcheux.

ERASTE.

Et c'est l'estre en effet que de ne me rien dire

Dans les extremitez d'un si cruel martyre.

Fais donc quelque responce à mon cœur abbatu:

Que dois je presumer? parle, qu'en penses tu?

Dy moy ton sentiment.

LA

LES FASCHEUX,

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,
Et ne desire point trancher du nécessaire.

ERASTE.

Peste l'impertinent ! va-t'en suivre leurs pas ;
Voy ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE revenant.

Il faut suivre de loïn !

ERASTE.

Ouy.

LA MONTAGNE revenant.

Sans que l'on me voye

Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoye ?

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis,
Que par mon ordre exprés ils sont de toy suivis.

LA MONTAGNE revenant.

Vous trouveray-je icy ?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde.

La Montagne s'en va.

Ah ! que je sens de trouble, & qu'il m'eust esté
doux,

Qu'on me l'eust fait manquer, ce fatal rendez-
vous.

Je pensois y trouver toutes choses propices ;
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCENE III.

LYSANDRE, ERASTE.

LYSANDRE.

Sous ces arbres, de loïn, mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, & d'abord je suis à toy venu.
Comme à de mes amis il faut que je te chante
Certain air, que j'ay fait, de petite courante,

Qui

Qui de toute la Cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ay le bien, la naissance, & quelque employ pas-
sable.

Et fais figure en France assez considerable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air, qu'icy je te produis.
La, la, hem, hem: écoute avec soin, je te prie.

Il chante sa courante.

N'est-elle pas belle?

ERASTE.

Ah!

LYSANDRE.

Cette fin est jolie.

Il recharge la fin quatre ou cinq fois de suite.

Comment la trouves-tu?

ERASTE.

Fort belle assurement.

LYSANDRE.

Les pas que j'en ay faits n'ont pas moins d'agre-
ment,

Et sur tout la figure a merveilleuse grace.

*Il chante, parle & danse tout ensemble, & fait
faire à Erasle les figures de la femme.*

Tien, l'homme passe ainsi: puis la femme repas-
se:

Ensemble: puis on quitte, & la femme vient là.

Vois tu ce petit trait de feinte que voilà?

Ce fleuret? ces coupez courant après la belle?

Dos à dos: face à face, en se pressant sur elle.

Après avoir achevé.

Que t'en semble Marquis?

ERASTE.

Tous ce pas là sont fins.

LYSANDRE.

Je me mocque, pour moy, des maîtres Baladins.

ERASTE.

On le voit.

B

LY.

LYSANDRE.

Les pas donc ...

ERASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LYSANDRE.

Veux tu, par amitié, que je te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foy, pour le present, j'ay certain embarras....

LYSANDRE.

Et bien donc, ce sera, lors que tu le voudras.

Si j'avois dessus-moy ces paroles nouvelles,

Nous les lirions ensemble, & verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LYSANDRE.

Adieu : Baptiste le tres-cher

N'a point veu ma courante, & je le vais chercher.

Nous avons, pour les airs, de grandes sympathies,

Et je veux le prier d'y faire des parties.

Il s'en va chantant toujours.

ERASTE.

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout courir,

De cent lots, tous les jours, nous oblige à souffrir ;

Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances

D'applaudir bien souvent à leurs impertinences ?

SCENE IV.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule, & vient de ce côté,

ERASTE.

Ah, d'un trouble bien grand je me sens agité !
J'ay de l'amour encor pour la belle inhumaine,

Et

COMEDIE.

27

Et ma raison voudroit, que j'eusse de la haine!

LA MONTAGNE.

Monsieur, vôtre raison ne sçait ce qu'elle veut ;
Ny ce que sur un cœur une Maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle, d'un mot, rajuste bien des choses.

ERASTE.

Helas, je te l'avouë, & déjà cét aspect
A toute ma colere imprime le respect.

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE, LA
MONTAGNE.

ORPHISE.

Vôtre front à mes yeux montre peu d'allegresse.
Seroit-ce ma presence, Eraste, qui vous blesse?
Qu'est ce donc? qu'avez vous? & sur quels déplaî-
sirs,

Lors que vous me voyez, poussez-vous des soupirs?

ERASTE.

Helas, pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle,
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celuy dont l'entretien vous a fait, à ma veuë,
Passer.....

ORPHISE *riant.*

C'est de cela, que vôtre ame est esmeuë?

ERASTE.

Insultez inhumaine, encor à mon malheur,
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur;
Et d'abuser, ingrata, à maltraiter ma flâme,
Du foible, que pour vous, vous sçavez, qu'a mon
ame,

B 2

OR.

ORPHISE.

Cettes'il en faut rire, & confesser icy,
Que vous estes bien fou, de vous troubler ainfi.
L'omme, dont vous parlez, loin qu'il puisse me
plaître,

Est un homme Fâcheux dont j'ay sceu me défaire;

Un de ces importuns, & fots officieux,
Qui ne scauroient souffrir qu'on soit seule en des
lieux;

Et viennent aussi-tost, avec un doux langage,
Vous donner une main, contre qui l'on enrage.
J'ay feint de m'en aller, pour cacher mon des
sein;

Et, jusqu'à mon carosse; il m'a presté la main.
Je m'en suis promptement défaire de la sorte,
Et j'ay pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos discours, Orphise, adjousteray-je foy?
Et vôtre cœur est-il tout sincere pour moy?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon, de tenir ces paroles;
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encor, & ma sotte bonté.....

ERASTE.

Ah ne vous fâchez pas, trop severe beauté.
Je veux croire en aveugle, estans sous vôtre em
pire,

Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux Amant;
J'auray pour vous respect, jusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez moy le vôtre;
Enposez à mes yeux le triomphe d'un autre.
Ouy je souffriray tout de vos divins appas,
J'en mourray, mais enfin je ne m'en plaindray
pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens regneront dans vôtre ame
Je scauray de ma part.....

S C E

S C E N E VI.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE,
LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

MARQUIS un mot, Madame,

De grace pardonnez, si je suis indiscret,
En osant devant vous, luy parler en secret.
Avec peine, Marquis, je te fais la priere;
Mais un homme vient là de me rompre en visiere;
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma parr, tu l'aïlles appeller.
Tu sçais, qu'en pareil cas, ce seroit avec joye,
Que je te le rendrois en la même monnoye.

ERASTE. *Après avoir un peu demeuré
sans parler.*

Je ne veux point icy faire le Capitan;
Mais on m'a veu soldat, avant que Courtisan.
J'ay servy quatorze ans, & je croy estre en passe,
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et de ne craindre point, qu'à quelque lascheté
Le refus de mon bras me puisse estre imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et nôtre Roy n'est pas un Monarque en peinture:
Il sçait faire obeïr les plus grands de l'Etat,
Et je trouve qu'il fait en digne Potentat.
Quand il faut le servir, j'ay du cœur, pour le faire:
Mais je ne m'en sens point, quand il faut luy dés-
plaire.
Je me fais de son ordre une suprême Loy.
Pour luy desobeïr, cherche un autre que moy.
Je te parle, Vicomte, avec franchise entiere,

30 LES FÂCHEUX,
Et suis ton serviteur en toute autre matière,
Adieu. Cinquante fois au Diable Fâcheux.
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux ?

LA MONTAGNE.

Je ne sçay.

ERASTE.

Pour sçavoir où la belle est allée,
Va t-en chercher par tout, j'attens dans cette allée.

Fin du premier Acte.



BAL-

BALLE T.

Du premier Acte.

PREMIERE ENTRE'E.

DEs Foüeurs de Mail, en criant, gare l'obligent à se retirer : & comme il veut revenir lors qu'ils ont fait ;

DEUXIEME ENTRE'E.

Des Curieux viennent qui tournent autour de luy pour le connoître, & font qu'il se retire encore pour un moment.

B 4. ACTE

ACTE II.

SCENE I.

ERASTE.

M Es Fascheux à la fin se sont-ils escartez ?
Je pense qu'il en pleut icy de tous cô-
tez.

Je les fuis, & les trouve, & pour second
martire,
Je ne scaurois trouver celle que je desire.

Le tonnerre, & la pluye ont promptement passé,
Et n'ont point, de ces lieux, le beau monde chassé.
Plus au Ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,

Qu'ils en eussent chassé tous les gens, qui fatiguent!

Le soleil baisse fort, & je suis estonné,
Que mon Valet encor ne soit point retourné.

SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

Bon jour.

ERASTE.

Et quoy, toujours ma flâme divertie!

ALCIPE.

Console-moy, Marquis, d'une étrange partie,
Qu'au Fiquet je perdis, hier, contre un S. Bouvain,
A qui je donneroïz quinze points, & Ja main.

C'est.

C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable;
Et qui feroit donner tous les Joueurs au Diable;
Un coup assûrement à se prendre en public.
Il ne m'en faut que deux; l'autre a besoin d'un
pic.

Je donne; il en prend six, & demande à refaire:
Moy, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de trefle, admire mon malheur,
L'as, le Roy, le valet, le huit, & dix de cœur;
Et quitte, comme au point alloit la politique;
Dame, & Roy de carreau; dix, & Dame de pi-
que.

Sur mes cinq cœurs portez la Dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major:
Mais mon homme, avec l'as, non sans surprise ex-
trême,

Des bas carreaux, sur table, étale une fixième:
J'en avois écarté, la Dame, avec le Roy;
Mais luy fallant un pic, je sortis hors d'effroy,
Et croiois bien du moins faire deux points uni-
ques.

Avec les sept carreaux; il avoit quatre piques;
Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras,
De ne sçavoir lequel garder de mes deux as;
J'ay jetté l'as de cœur, avec raison me semble;
Mais il avoit quitté quatre trefles ensemble,
Et par un six de cœur je me suis veu capot,
Sans pouvoir, de depit, proferer un seul mot.
Morbleu fais-moy raison de ce coup effroyable.
A moins que l'avoir veu, peut il estre croyable?

E R A S T E.

C'est dans le jeu, qu'on voit les plus grands coups
du fort.

A L C I P E.

Parbleu tu jugeras, toy-même, si j'ay tort;
Et si c'est sans raison, que ce coup me transporte;
Car voicy nos deux jeux, qu'exprés sur moy je por-

Tien, c'est icy mon port, comme je te l'ay dit ;
Et voicy.....

ERASTE.

J'ay compris le tout, par ton recit,
Et voy de la justice au transport qui t'agite ;
Mais pour certaine affaire, il faut que je te quite :
Adieu console-toy, pourtant, de ton malheur.

ALGIPE.

Qui ? moy ? j'auray toujours ce coup là sur le cœur !
Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moy, avoir à toute la terre *.

** Il s'en va, & prest à rentrer, il dit par reflexion*

Un fix de cœur ! deux points !

ERASTE.

En quel lieu somme-nous !
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des
foux.

Ah ! que tu fais languir ma juste impatience.

SCENE III.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ay pû faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me raportes-tu quelque nouvelle enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute ; & de l'objet qui fait vôtre destin,
J'ay par un ordre exprés quelque chose à vous dire.

ERASTE.

Et quoy ! déjà mon cœur après ce mot soupire,
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de sçavoir ce que c'est ?

ERASTE.

ERASTE.

Ouy, dy viste.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaist.

Je me suis, à courir, presque mi hors d'haleine.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

Puisque vous desirez de sçavoir promptement

L'ordre que j'ay reçu de cét objet charmant,

Je vous diray.... Ma foy, sans vous vanter monze-

le,

J'ay bien fait du chemin, pour trouver cette bel-

le,

Et si.....

ERASTE.

Peste soit fait de tes digressions.

LA MONTAGNE.

Ah ! il faut moderer un peu ses passions,

Et Senèque.....

ERASTE.

Senèque est un sot dans ta bouche.

Puis qu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.

Dy-moy ton ordre, tost.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,

Vôtre Orphise.... Une beste est la dans vos

cheveux.

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire....

ERASTE.

Quoy ?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais tu que je ne veux pas rire ?

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,

Affeuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lors qu'elle aura quité quelques provinciales,
Aux personnes de Cour fâcheuses animales,

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir ?
Mais, puisque l'ordre icy m'offre quelque loisir,
Laisse-moy méditer, j'ay dessein de luy faire
Quelques vers, sur un air, où je la voy se plaire.

Il se promene en resvant.

SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on ouyst les unes & les autres.

ORANTE.

J'avise un homme icy qui n'est pas ignorant ;

Il pourra nous juger sur nôtre différent.

Marquis, de grace, un mot : Soudrez qu'on vous appelle,

Pour estre, entre nous deux, juge d'une querelle,

D'un debat, qu'ont émeu nos divers sentimens,

Sur ce qui peut marquer les plus parfaits Amants.

ERASTE.

C'est une question à vuidier difficile,

Et vous devez chercher un Juge plus habile.

ORANTE.

O R A N T E.

Non, vous nous dites-là d'inutiles chansons :
 Votre esprit fait du bruit, & nous vous connoi-
 sons ;
 Nous sçavons que chacun vous donne à juste ti-
 tre. . . .

E R A S T E.

Hé de grace.

O R A N T E.

En un mot vous serez nôtre arbitre,
 Et ce sont deux momens qu'il vous faut nous doi-
 ner.

C L I M E N E.

Vous retenez icy qui vous doit condamner ?
 Car enfin s'il est vray ce que j'en ose croire,
 Monsieur, à mes raisons, donnera la victoire.

E R A S T E.

Que ne puis-je à mon traistre inspirer le soucy,
 D'inventer quelque chose à me tirer d'icy !

O R A N T E.

Pour moy de son esprit j'ay trop bon témoignage,
 Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage,
 En fin ce grand debat qui s'allume entre nous,
 Est de sçavoir s'il faut qu'un Amant soix jaloux.

C L I M E N E.

Où, pour mieux expliquer ma pensée & la vôtre,
 Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

O R A N T E.

Pour moy, sans contredit, je suis pour le dernier.

C L I M E N E.

Et dans mon sentiment je tiens pour le premier.

O R A N T E.

Je croy que nôtre cœur doit donner son suffrage,
 A qui fait éclater du respect davantage.

C L I M E N E.

Et moy, que si nos vœux doivent paroître au
 jour,

O R A N T E.

Ouy, mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie.
 Bien

Bien mieux dans le respect, que dans la jalousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous,
Nous ayme d'autant plus, qu'il se monstre jaloux.

ORANTE.

Fi, ne me parlez point, pour estre amans, Clime-
ne,

De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects, & toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais, qu'à se rendre Fascheux ;
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport ani-
me,

Des moindres actions cherche a nous faire un crime ;
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut, sur un coup d'œil, un éclaircissement ;
Qui de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi tost, qu'il naist de leur presence ;
Et lors que dans nos yeux brille un peu d'enjou-
ment,

Veulent que leurs Rivaux en soient le fondement ;
Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zele,
Ne vous parlent jamais, que pour faire querelle ;
Osent defendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moy je veux des Amans que le respect inspire ;
Et leur soumission marque mieux nôtre empire.

CLIMENE.

Fi, ne me parlez point, pour estre vrais Amans,
De ces gens, qui pour nous n'ont nuls empor-
mens ;

De ces tiedes Galans, de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles ;
N'ont point peur de nous perdre, & laissent chaque
jour,

Sur trop de confiance endormir leur amour ;
Sont avec leurs Rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur perseverance.
Un amour si tranquille excite mon courroux.
C'est aimer froidement que n'estre point jaloux ;

Et je veux, qu'un amant pour me prouver sa flâme,
 Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame,
 Et par de prompts transports, donne un signe éclatant

De l'estime qu'il fait de celle qu'il pretend.
 On s'applaudit alors de son inquietude,
 Et s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
 Le plaisir de le voir soumis à nos genoux,
 S'excuser de l'eclat qu'il a fait contre nous,
 Ses pleurs, son desespoir d'avoir pu nous déplaire,
 Est un charme à calmer toute nôtre colere.

O R A N T E.

Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,

Je sçais qui vous pourroit donner contentement;
 Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
 Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à
 battre.

C L I M E N E.

Si pour vous plaire il faut n'être jamais jaloux,
 Je sçais certaines gens fort commodes pour vous;
 Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
 Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de
 trente.

O R A N T E.

Enfin, par vôtre arrest vous devez déclarer,
 Celui de qui l'amour vous semble à preferer.

E R A S T E.

Puisqu'à moins d'un arrest je ne m'en puis des
 faire,

Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire;
 Et pour ne point blâmer ce qui plaist à vos yeux,
 Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.

C L I M E N E.

L'arrest est plein d'esprit; mais...

E R A S T E.

Suffit, j'en suis quitte;

Après ce que j'ay dit, souffrez que je vous quitte.

S C E.

SCÈNE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE.

Que vous tardez, Madame, & que j'esprouve
bien

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'estre trop tard venuë,
Et vous avez dequoy vous passer de ma veuë.

ERASTE.

Sans sujet contre moy voulez vous vous aigrir,
Et me reprochez vous ce qu'on me fait souffrir ?
Ha ! de grace attendez . . .

ORPHISE.

Laissez moy, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.
Elle sort.

ERASTE.

Ciel, fant il qu'aujourd'huy Fâcheuses, & Fâ-
cheux,
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller nôtre innocence.

SCÈNE VI.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

HA Marquis, que l'on voit de Fâcheux tous les
jours,
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vous enragé d'une assez belle chasse.
Qu'un fat . . . C'est un recit qu'il faut que je fasse.

ERASTE.

E R A S T E.

Je cherche icy quelqu'un , & ne puis m'arrester.

D O R A N T E *le retenant.*

Parbleu chemin faisant je te le veux conter.

Nous estions une troupe, assez bien assortie,

Qui pour courir un Cerf avions hier fait partie;

Et nous tusmes coucher sur le pais exprés,

C'est à dire, mon cher, en fin fond de forets.

Comme cét exercice est mon plaisir supreme,

Je voulus pour bien faire, aller au bois moy même.

Et nous conclusmes tous d'attacher nos efforts

Sur un Cerf, qu'un chacun nous disoit Cerf-dix-

cors;

Mais moy, mon jugement, sans qu'aux-marches
j'arreste,

Fut qu'il n'estoit que Cerf à sa seconde teste.

Nous avions, comme il faut, separé nos relais,

Et des jeunions en haste, avec quelques œufs frais;

Lors qu'un franc Campagnard, avec longue ra-

piere:

Montant superbement sa Jument pouliniere,

Qu'il honoroit du nom de sa bonne Jument,

S'en est venu nous faire un mauvais compliment,

Nous presentant aussi pour surcroit de colere,

Un grand benest de fils, aussi sot que son pere.

Il s'est dit grand Chasseur, & nous à priés tous,

Qu'il pust avoir le bien de courir avec nous.

Dieu preserve, en chassant, toute sage personne,

D'un porteur de huchet, qui mal à propos sonne;

De ces gens, qui suivis de dix Hourets galeux

Disent ma meute, & font les chasseux merveil-

leux.

Sa demande receüe, & ses vertus prisées,

Nous avons esté tous frapper à nos brisées.

A trois longueurs de trait, tayant; voilà d'abord

Le Cerf donne aux chiens, j'appuye, & sonne fort.

Mon Cerf de buche, & passe une assez longue plaine,

Et mes chiens après luy; mais si bien en haleine,

Qu'on

Qu'on les auroit couvers tous d'un seul juste-
corps.

Il vient à la forest. Nous luy donnons à lors
La vieille meute ; & moy, je prens en diligence
Mon Cheval Allezan. Tu l'as veu ?

ERASTE.

Non je pense.

DORANTE.

Comment ? c'est un Cheval aussi bon qu'il est
beau,

Et que ces jours passez, j'achetay de Gaveau. *

** Marchand de Chevaux celebre à la cour.*

Je te laisse à penser, si, sur cette matiere,
Il voudroit me tromper, luy qui me considere :
Aussi je m'en contente, & jamais, en effet,
Il n'a vendu Cheval, ny meilleur, ny mieux fait.
Une teste de Barbe, avec l'estoile nette ;
L'encolure d'un cigne, effilée, & bien droite ;
Point d'espaules non plus qu'un lièvre : court
jointé,

Et qui fait dans son port voir sa vivacité.
Des piez, morbleu, des piez ! le rein double : à vray
dire,

J'ay trouvé le moyen, moy seul, de le reduire,
Et sur luy, quoy qu'aux yeux il monstroit beau sem-
blant,

Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe, en largeur, à nulle autre pareille ;
Et des gigots, Dieu sçait ! bref c'est une merveille ;
Et j'en ay refusé cent pistoles, croy moy,
Au retour d'un cheval amené pour le Roy.
Je monte donc dessus, & ma joye estoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine ;
Je pousse, & je me trouve en un fort à l'escart,
A la queuë de nos chiens, moy seul avec Drecar. *

** Piqueur renommé.*

Une heure là dedans nostre Cerf se fait battre.
J'appuye alors mes chiens, & fais le diable à
quatre:

En-

Enfin jamais Chasseur ne se vit plus joyeux,
 Je le relance seul, & tout alloit des mieux;
 Lors que d'un jeune Cerf s'accompagne le nôtre,
 Une part de mes chiens se separe de l'autre,
 Et je les voy, Marquis, comme tu peux penser,
 Chasser tous avec crainte, & finaut balancer.
 Il se rebat soudain, dont j'eus l'ame ravie;
 Il empauve la voye, & moy je sonne & crie,
 A finaut, à finaut: j'en revois à plaisir,
 Sur une taupiniere, & resonne à loisir.
 Quelques chiens revenoient à moy, quand pour dis-
 grace.

Le jeune Cerf, Marquis, à mon Campagnard passe,
 Mon étourdy se met à sonner comme il faut,
 Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut tayaut.
 Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pe-
 core,

J'y pousse, & j'en revois dans le chemin encore;
 Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'oeil,
 Que je connus le change, & sentis un grand dueil.
 J'ay beau luy faire voir toutes les differences
 Des pices de mon Cerf & de ses connoissances;
 Il me soustient toujours, en Chasseur ignorant,
 Que c'est le Cerf de meute, & par ce different
 Il donne temps aux chiens d'aller loin: j'en enrage;
 Et pestant de bon cœur contre le personnage,
 Je pousse mon cheval, & par haut, & par bas,
 Qui plioit des gaulis aussi gros que les bras;
 Je ramene les chiens à ma premiere voye,
 Qui vont, en me donnant une excessive joye,
 Requerir nôtre Cerf, comme s'ils l'eussent veu:
 Ils le relancent; mais, ce coup est-il preveu?
 A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme.
 Nôtre Cerf relancé va passer à nôtre homme,
 Qui croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
 D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,
 Luy donne justement au milieu de la teste,
 Et de fort loin me crie, ah! j'ay mis bas la beste.
 A-t on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!

Pour

44 LES FASCHEUX,
Pour courre un Cerf? pour moy venant dessus le
lieu, 1
J'ay trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ay donne des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moy toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce set ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence est rare;
C'est ainsi, des Fascheux, qu'il faut qu'on se separe:
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur Cam-
pagnard.

ERASTE.

Fort bien. Je croy qu'en fin je perdray patience.
Cherchons à m'excuser avec que diligence.

Fin du deuxieme Acte.

BALLETT.

Du Second Acte.

PREMIERE ENTREE.

Des Joueurs de Boule l'arrestent pour mesurer un coup, dont ils sont en despute. Il se defait d'eux avec peine, & leur laisse dancier un pas, compose de toutes les postures qui sont ordinaires à ce Jeu.

DEUXIEME ENTREE.

De Petits Frondeurs les viennent interrompre qui sont chassés ensuite.

TROISIEME ENTREE.

Par des Sarvotiers, & des Sarvotieres, leurs peres, & autres, qui sont aussi chassés à leur tour.

QUATRIEME ENTREE.

Par un Jardinier, qui dance seul, & se retire pour faire place au troisieme Acte,

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.



Il est vray, d'un costé mes soins ont
réüssy :

Cét adorable objet enfin s'est adoucy ?
Mais d'un autre on m'accable, & les A-
stres severes

Ont, contre mon amour, redoublé leurs coleres.
Ouy, Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes
yeux.

A son aymable niece a deffendu ma veuë,
Et veut d'un autre Espoux la voir demain pour-
veuë.

Orphise toute fois, malgré son desaveu,
Daigne accorder ce soir une grace à mon feu ;
Et j'ay fait consentir l'esprit de cette belle,
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour ayme sur tout les secrettes faveurs,
Dans l'obstacle, qu'on force, il trouve des dou-
ceurs ;

Et le moindre entretien de la beauté qu'on ayme,
Lors qu'il est deffendu, devient grace supreme.
Je vais au rendez-vous : c'en est l'heure à peu
prés :

Puis, je veux m'y trouver plutôt avant qu'a-
prés.

LA MONTAGNE.

Suivray-je vos pas ?

ERA-

COMEDIE.

47

ERASTE.

A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE.

Mais....

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos loix.

Mais au moins si de loin....

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois ?

Et ne veux-tu jamais quitter cette methode,
De te rendre, à toute heure, un valet incommode !

SCENE II.

CARITIDES ERASTE.

CARITIDES.

MONSIEUR, le temps repugne à l'honneur de vous
voir.

Le matin est plus propre à rendre un tel devoir :

Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile ;

Car vous dormez toujours, ou vous estes en ville ;

Au moins, Messieurs vos gens me l'assurent ainſy :

Et j'ay, pour vous trouver, pris l'heure que voicy.

Encor est - ce un grand heur, dont le destin m'hon-

nore ;

Car deux momens plus tard, je vous manquois en-

core.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez vous quelque chose de moy ?

CARITIDES.

Je m'acquitte, Monsieur, de ce que je vous doy ;

B

48 LES FASCHEUX.

Et vous viens... Excusez l'audace, qui m'inspire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la generosité,
Que chacun vante en vous...

ERASTE.

Passons, Monsieur.

Ouy je suis fort vanté,

CARITIDES.

Monsieur, c'est une peine extrême,
Lors qu'il faut à quelqu'un se produire soy même,
Et toujours, près des Grans on doit estre intro-

duit,

Par des gens qui de nous fassent un peu de
bruit;

Dont la bouche écoutée, avecque poids debite,
Ce qui peut faire voir nôtre petit merite:

Enfin j'aurois voulu que des gens bien instruits,
Vous eussent pû, Monsieur, dire ce que je suis.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez e-

stre,

Et vôtre seul abord le peut faire connoistre.

CARITIDES.

Ouy je suis un sçavant charmé de vos vertus.

Non pas de ces sçavans, dont le nom n'est qu'en us;

Il n'est rien si commun, qu'un nom à la Latine.

Ceux qu'on habile en Grec ont bien meilleure mi-

ne;

Et pour en avoir un qui se termine en es,

Je me fais appeller Monsieur Caritides.

ERASTE.

Monsieur Caritides soit, qu'avez-vous à dire?

CARITIDES

C'est un placer, Monsieur, que je voudrois vous lire;

Et que dans la posture, où vous met vôtre employ,
J'ose vous conjurer de presenter au Roy.

ERASTE

ERASTE.

Hé ! Monsieur, vous pouvez le présenter vous-mesme.

CARITIDES.

Il est vray que le Roy fait cette grace extrême ;
 Mais par ce mesme excès de ses rares bontez,
 Tant de méchans placets, Monsieur, sont présentez,
 Qu'ils estouffent les bons ; & l'espoir où je fonde,
 Est qu'on donne le mien, quand le prince est sans monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouvez, & prendre vôtre temps.

CARITIDES.

Ah, Monsieur ! les Huiffiers sont de terribles gens.

Ils traitent les Sçavans de faquins à nasardes ;
 Et je n'en puis venir qu'à la salle des Gardes.
 Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,
 Pour jamais de la Cour me feroient retirer,
 Si je n'avois conçu l'esperance certaine,
 Qu'aupres de nôtre Roy vous serez mon Mecene.

Ouy, vôtre credit m'est un moyen assésuré.....

ERASTE.

Et bien donnez moy donc, je le presenteray.

CARITIDES.

Le voicy ; mais au moins oyez en la lecture.

ERASTE.

Non.....

CARITIDES.

C'est pour estre instruit, Monsieur, je vous conjure.

A U R O Y.

S I R E,

Vostre tres-humble, tres-obeissant, tres-fidelle, & tres-sçavant sujet & serviteur Caritides, François de nation, Grec de profession; Ayant considéré les grands & notables abus, qui se commettent aux inscriptions des enseignes des Maisons, Boutiques, Cabarets, Jeux de Boule, & autres lieux de vostre bonne Ville de Paris; en ce que certains ignorans compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse & detestable orthographe toute sorte de sens & raison, sans aucun égard d'Etimologie, Analogie, Energie, ny Allegorie quelconque; au grand scandale de la Republique des Lettres, & de la nation Françoisé, qui se décrie & deshonore par lesdits abus, & fautes grossieres, envers les Estrangers & notamment envers les Allemans, curieux lecteurs & inspectateurs desdites inscriptions.

E R A S T E.

Ce placet est fort long, & pourroit bien fâcher....

C A R I T I D E S.

Ah! Monsieur, pas un mor ne s'en peut retrancher,

E R A S T E.

Achevez promptement.

C A R I T I D E S continuë.

Supplic humblement Vostre Majesté de créer, pour le bien de son Estat, & la gloire de son Empire, une Charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reviseur & Restaurateur general desdites inscriptions; & d'icelle honorer le suppliant, tant en consideration de son rare & eminent sçavoir, que des grands & signalez services qu'il a rendus à l'estat, & à vostre Majesté, en faisant l'Anagramme de Vostre dite Majesté en François, Latin, Grec, Hebreu, Siriaque, Caldéen, Arabe.....

E R A -

ERASTE *l'interrompant.*

Fort bien ; donnez-le vifte, & faites la retraite :
 Il fera veu du Roy, c'est une affaire faite.

C A R I T I D E S.

Helas ! Monsieur, c'est tout que monftrer mon
 placet.

Si le Roy le peut voir, je fuis feur de mon fait :
 Car Comme fa justice en toute chole est grande,
 Il ne pourra jamais refufer ma demande.

Au refte, pour porter au Ciel vòtre renom,
 Donnez-moy par écrit vòtre nom, & fur-nom,
 J'en veux faire un poème, en forme d'acroftiche,
 Dans les deux bouts du Vers, & dans chaque he-
 miftiche.

E R A S T E.

Ouy, vous l'aurez demain, Monsieur Caritides.
 Ma foy de tels fçavants font des afnes bien faits.
 J'aurois dans d'autres temps bien ry de fa sottife.....

SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me condui-
se,

J'ay voulu qu'il fortist, ayant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien, mais dépeschons, car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quit-
te,

Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ay toujours quelque défaite en main.
Au Mail, à Luxembourg, & dans les Tuilleries,
Il fatigue le monde, avec ses rêveries:
Et des gens, comme vous, doivent fuir l'entretien
De tous ces sçavans-là, qui ne sont bons à rien.
Pour moy je ne crains pas, que je vous importune,
Puisque je viens, Monsieur, faire vôtre fortune.

ERASTE.

Voicy quelque soufleur, de ces gens qui n'ont rien
Et vous viennent toujours promettre tant de bien.
Vous avez fait, Monsieur, cette benite pierre,
Qui peut, seule, enrichir tous les Roys de la terre.

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas, où vous voilà!
Dieu me garde, Monsieur, d'estre de ces foux là.
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte icy les solides paroles
D'un avis, que par vous je veux donner au Roy,
Et que tout cacheté je conserve sur moy.
Non de ces fots projets, de ces chimeres vaines,
Dont

Dont les Sur intendants ont les oreilles pleines ;
 Non de ces gueux d'avis, dont les pretentions
 Ne parlent que de vingt ou trente millions :
 Mais un, qui tous les ans, à si peu qu'on le mon-

te,
 En peut donner au Roy quatre cent, de bon conte ;
 Avec facilité, sans risque, ny soupçon.
 Et sans fouler le peuple en aucune façon.
 Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,
 Et que du premier mot on trouvera faisable.
 Ouy, pourveu que par vous je puisse estre poulsé ..

E R A S T E.

Soit nous en parlerons, je suis un peu présé.

O R M I N.

Si vous me promettiez de garder le silence,
 Je vous decouvrirois cét avis d'importance.

E R A S T E.

Non, non, je ne veux point sçavoir vôtre secret.

O R M I N.

Monfieur pour le trahir, je vous croy trop discret,
 Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'ap-

prendre.
 Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous enten-

dre.
 Cét avis merveilleux, dont je suis l'inventeur,
 Est que.....

E R A S T E.

D'un peu plus loin, & pour cause, Monfieur.

O R M I N.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le di-

re,
 Que de ces ports de mer le Roy tous les ans tire:

Or l'avis dont encor nul ne s'est avisé,

Est qu'il faut de la France, & c'est un coup aisé,

En fameux ports de mer mettre toutes les costes.

Ce seroit pour monter à des sommes tres-hau-

tes.
 Et si.....

ERASTE.

L'avis est bon, & plaira fort au Roy.

Adieu, nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins appuyez moy

Four en avoir ouvert les premieres paroles.

ERASTE.

Ouy, ouy.

ORMIN.

Si vous vouliez me prester deux pistoles,

Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur.....

ERASTE.

Ouy volontiers. Plust à Dieu, qu'à ce prix,
De tous les importuns je puisse me voir quitte!
Voyez quel contretemps prend icy leur visite!
Je pense qu'à la fin je pourray bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

Marquis, je viens d'apprendre une estrange nou-
velle.

ERASTE.

Quoy?

FILINTE.

Qu'un homme, tantost, t'a fait une querelle.

ERASTE.

A moy?

FILINTE.

Que te sert il de le dissimuler?
e sçay de bonne part qu'on t'a fait appeller;

Et

COMEDIE.

55

Et comme ton amy, quoy qu'il en reüssisse,
Je te viens, contre tous, faire offre de service.

ERASTE.

Je te suis obligé, mais croy que tu me fais....

FILINTE.

Tu ne l'avoüras pas, mais tu fors sans valets :
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne ;
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE.

Ah ! j'enrage.

FILINTE.

A quoy bon de te cacher de moy ?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'est moqué de toy.

FILINTE.

En vain tu t'en deffens.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye,

Si d'aucun démeslé....

FILINTE.

Tu penſes qu'on te croye ?

ERASTE.

Eh mon Dieu ! je te dis, & ne déguise point,

Que.....

FILINTE.

Ne me erois pas dupe, & credule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moy, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie,

En certain lieu, ce soir....

C 4

F 2

FILINTE.

Je ne te quitte pas :

En quel lieu que ce soit , je veux suivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu , puisque tu veux que j'aye une querelle ,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zele :Ce sera contre toy qui me fais enrager
Et dont je ne me puis par douceur degager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un amy recevoir le service :

Mais , puisque je vous rens un si mauvais office
Adieu , vuidez sans moy tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon amy quand vous me quitterez.
Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auroit fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCENE V.

DAMIS , L'ESPINE , ERASTE.

LA RIVIERE.

DAMIS.

Quoy , malgré moy , le traistre espere l'obtenir ?
Ah ! mon juste courroux le sçaura prevenir.

ERASTE.

J'entrevoiy là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoy , tousjours quelque obstacle aux feux qu'elle
le autorise !

DAMIS.

Ouy , j'ay sceu que ma Niece , en dépit de mes
soins ,

Doit voir ce soir chez elle Eraste sans témoins ,

LA RIVIERE.

Qu'entens-je à ces gens-la dire de nostre Maistre ?
Approchons doucement , sans nous faire connoître.

DAMIS.

DAMIS.

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
 Il faut de mille coups percer son traître sein.
 Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
 Pour les mettre en embuche aux lieux que je de-
 sire ;

Afin, qu'au nom d'Erasme, on soit prest à vanger
 Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outra-
 ger ;
 A rompre un rendez-vous, qui dans ce lieu l'ap-
 pelle ;

Et noyer dans son sang sa flamme criminelle

LA RIVIERE *l'attaquant avec ses
 compagnons*

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
 Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE *mettant l'espee à la main.*

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur
 me presse

De secourir icy l'oncle de ma Maîtresse.

Je suis à vous, Monsieur.

DAMIS. *après leur fuite.*

O Ciel, par quel secours,
 D'un trépas assuré vois je sauver mes jours !
 A qui suis-je obligé d'un si rare service ?

ERASTE.

Je n'ay fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel ! puis je à mon oreille ajouter quelque foy !
 Est-ce la main d'Erasme . . .

ERASTE.

Ouy, ouy, Monsieur, c'est moy.
 Trop heureux, que ma main vous ait tiré de
 peine,

Trop malheureux d'avoir merité vôtre haine.

DAMIS

Quoy, celuy, dont j'avois resolu le trépas,
 Est celuy, qui pour moy vient d'employer son bras ?
 Ah !

58 LES FASCHEUX.

Ah! c'en est trop, mon cœur est contraint de le
rendre;

Et quoy que vôtre amour, ce soir, ait pû pre
tendre,

Ce trait si surprenant de generosité

Doit étoufer en moy toute animosité

Je rougis de ma faute, & blasme mon caprice.

Ma hayne trop long temps vous a fait injustice;

Et pour la condamner par un éclat fameux,

Je vous joins, des ce soir, à l'objet de vos vœux.

SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE, suite.

ORPHISE *venant avec un flambeau
d'argent à la main.*

Monsieur, quelle aventure a d'un trouble ef
froyable....

DAMIS.

Ma Niece, elle n'a rien que de tres-agreable,

Puis qu'après tant de veux que j'ay blâmez en vous,

C'est elle qui vous donne Eraste pour Espoux,

Son bras a repoussé le trepas, que j'évite;

Et je veux, envers luy, que vôtre main m'ac
quitte.

ORPHISE.

Si c'est pour luy payer ce que vous luy devez,

J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvez.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,

Qu'en ce ravissement, je doute, si je veille.

DAMIS.

Celebrons l'heureux fort, dont vous allez jouïr;

Et que nos violons viennent nous réjouïr.

*Comme les Violons veulent jouïr, on frappe fort à la
porte.*

E. & A.

COMEDIE.

59

ERASTE.

Qui frappe là si fort ?

LESPINE.

Qui portent des crin-crins, & des rambours de
Basques.

Les Masques entrent . qui occupent toute la place.

ERASTE.

Quoy, toujours des Facheux ? hola Suisses icy,
Qu'on me fasse fortir ces gredins que voicy.

F I N.



B A L L E T.

Du troisieme Acte.

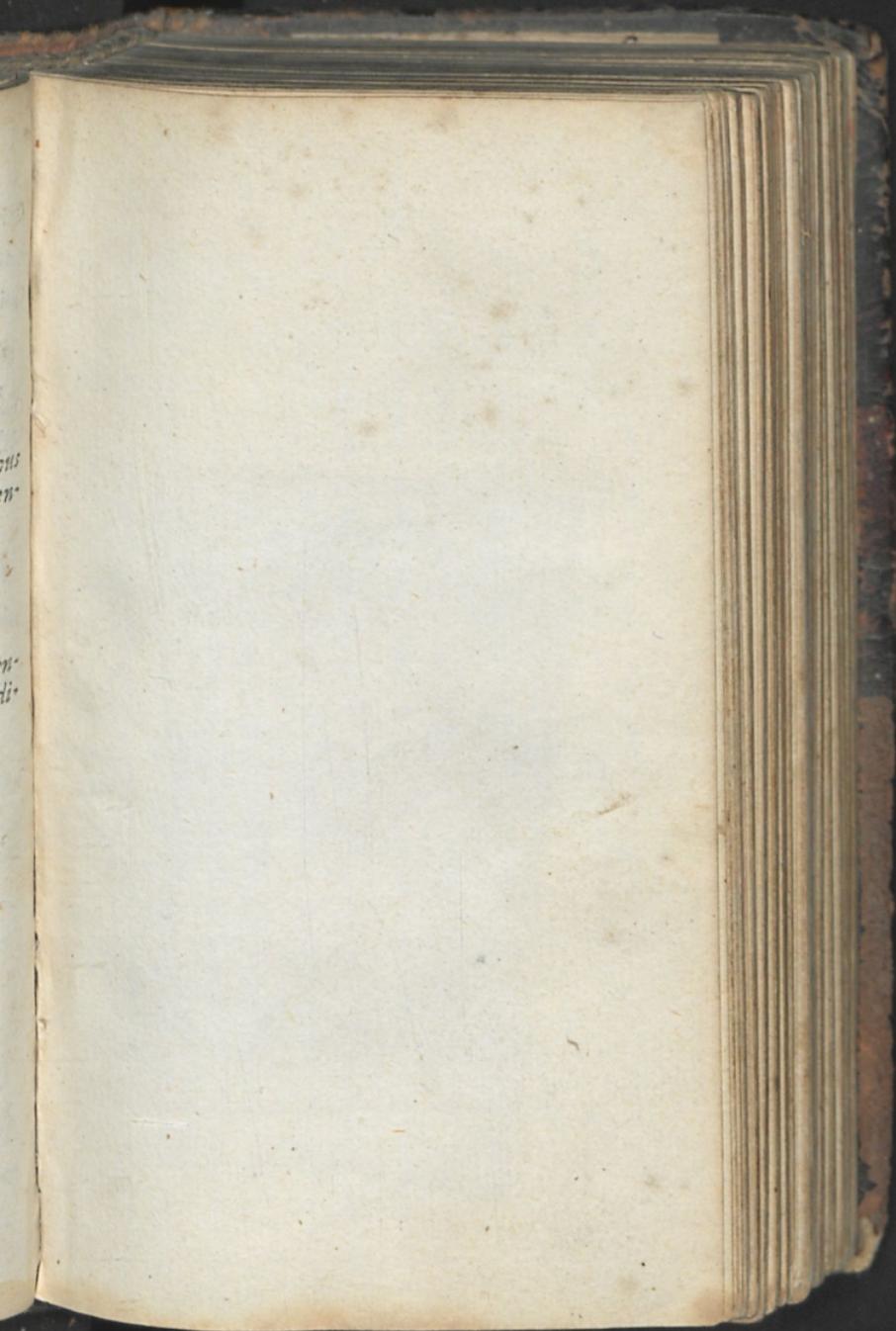
PREMIERE ENTRE'E.

DEs Suisses avec des halebardes chassent tous
les Masques Fascheux, & se retirent en
suite pour laisser danser à leur aise;

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre Bergers, & une Bergere, qui au sen-
timent de tous ceux qui l'ont veüe, ferme le di-
vertissement d'assez bonne grace.

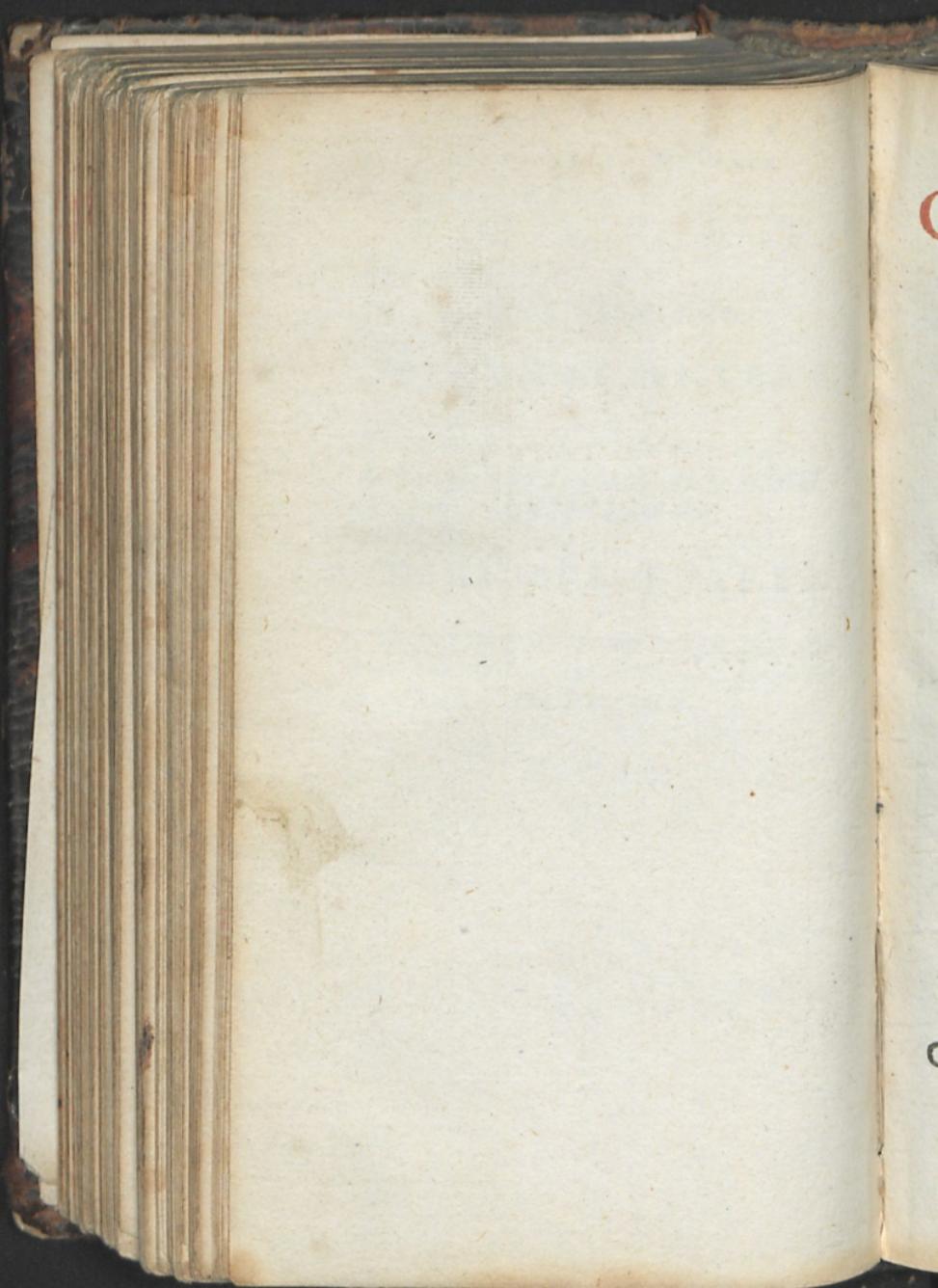
F I N.



nis
n

n
li



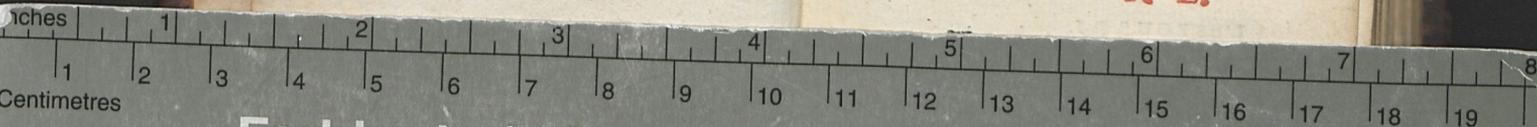


Les Oeuvres de
Monsieur Moliere





LES
OEUVRES
DE MONSIEUR
MOLIERE.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



A AMSTERDAM,
Chez JACQUES LE JEUNE,
M. DC. LXXXIV.

